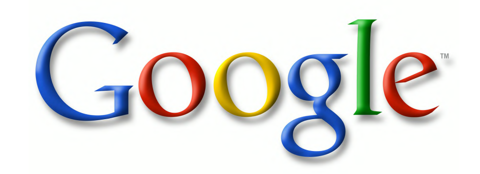


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

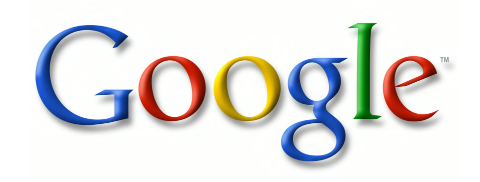
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

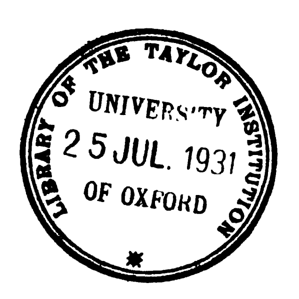

31 e 13
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LA
PRINCESSE OGHÉROF

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1876.



PARIS. — TYPOGRAPHIE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

LA

PRINCESSE OGHÉROF

PAR

HENRY GRÉVILLE



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1877

Tous droits réservés.

A

MONSIEUR H***

La modestie de celui à qui je voulais dédier ce livre m'empêche de mettre son nom sur cette page.

Pourtant, qu'il me soit permis de le dire ici : pendant cinq ans, inconnu au reste de l'Europe, j'ai reçu l'hospitalité la plus large en Russie, au JOURNAL DE SAINT-PÉTERSBOURG ; *plusieurs œuvres, écloses dans cette atmosphère de bienveillance, — notamment celle-ci, — ont été depuis favorablement accueillies par le public parisien, et enfin, si ce journal ne m'avait pas encouragé à écrire, aux heures de défaillance, j'aurais peut-être laissé tomber ma plume.*

HENRY GRÉVILLE.

Paris, 12 décembre 1876.

LA PRINCESSE OGHÉROF

I

Ce soir-là, — mardi de Pâques 1860, — tout le quai de la Cour était en rumeur : madame Avérief donnait un bal d'enfants.

La maison de madame Avérief avait longtemps été une des plus remarquées parmi celles qui ont, tous les ans, l'honneur de voir la famille impériale paraître à l'une au moins de leurs fêtes, pompeuses et savamment ordonnées. Tout lui donnait droit à ce privilége : la haute naissance de l'hôtesse, son deuil prématuré, — si noblement porté en mémoire de l'époux tué à Varna, — son influence salutaire sur toute la génération qui avait crû sous ses yeux ; sans parler de sa grâce hospitalière et bien avisée, qui classait ses invitations parmi les plus rares et les plus recherchées.

Aussi, lorsqu'à la mort de son fils, le général Avérief, enseveli dans un torrent du Caucase, elle avait

clos sa demeure et cessé de donner des fêtes, on eût dit qu'il manquait quelque chose au soleil d'hiver de Pétersbourg.

Pendant cinq ou six ans, la maison Avérief resta morne et muette; la famille et quelques intimes en franchissaient seuls la porte, jadis ouverte à deux battants; puis, un jour, la noblesse de la ville apprit, non sans étonnement, que Prascovia Pétrovna, en l'honneur du rétablissement inespéré de son unique petit-fils, rouvrait ses salons et donnait un bal d'enfants. Sa maison vit accourir la fleur, encore en bouton, de la jeunesse pétersbourgeoise. Les invitations étaient aussi recherchées par les enfants qu'elles l'avaient été par les mères; c'était la fine fleur du panier, — encore recouverte de son duvet.

Le mardi de Pâques de cette année-là tombait en plein avril. La grande salle revêtue de marbre jaune, où se réunissait la jeune troupe, était éclairée par quatre vastes fenêtres donnant sur la Néva, et les rayons obliques du soleil de printemps glissaient perdus dans les rideaux de lampas jaune, pendant que le fond de la salle, malgré les grands miroirs du temps de l'Empire, paraissait déjà sombre et un peu terne.

Les petites danseuses, pour la plupart accompagnées de leurs gouvernantes, se rapprochaient, timides, pour examiner en silence leurs toilettes; les garçons, plus timides encore, s'étaient parqués près des fenêtres. Quelques mères souriaient et causaient entre elles.

Tout à coup, le maître des cérémonies fit son entrée. Comme le soléil qui disparaissait en ce moment derrière la Bourse, il fondit la glace ; il mit dans chaque main une autre main, et les groupes s'allongèrent à perte de vue dans la grande salle devenue presque obscure.

La musique résonna bruyamment dans la pièce voisine, la porte s'ouvrit à deux battants et la polonaise déroula ses anneaux avec une lenteur mesurée.

Entourée de sa famille, assise, trônant pour mieux dire sur un grand fauteuil, au fond du salon cramoisi éblouissant de lumière, Prascovia Pétrovna, avec ses cheveux blancs roulés en anneaux le long de ses joues, revêtue d'une robe de damas blanc, ensevelie dans les plis d'une mantille en point de Venise, avait plutôt l'air d'une impératrice d'Orient que d'une simple mortelle. Souriante, avec un visage plein de bonté, elle regardait venir à elle le jeune troupeau guidé par son petit-fils Serge, en uniforme de page de la cour.

Celui-ci s'inclina, cueillit au passage la belle main blanche et potelée de sa grand'mère, et y déposa un baiser respectueux, accompagné par le sourire de deux beaux yeux gris-foncé. La danseuse de Serge, grande jeune fille de quinze ans tout au plus, toute rougissante, salua d'une gracieuse révérence la dame du lieu.

Les couples qui suivaient s'arrêtèrent à leur tour

pour s'incliner devant le fauteuil cramoisi ; jusqu'aux plus petits, tout petits, qui, se tenant à peine sur leurs mignonnes jambes potelées, ébauchaient un semblant de révérence sous la conduite maternelle.

Après avoir accompli ce devoir, la chaîne se rompit, une valse remplaça la polonaise, et les couples voltigèrent en tournoyant autour du salon, pendant que de nombreux domestiques éclairaient *a giorno* le salon jaune, tout à l'heure si sombre.

Les retardataires faisaient leur entrée ; les mamans se groupaient autour de madame Avérief ; les gouverneurs, en habit noir, s'étaient réfugiés dans le cabinet de Serge ; les gouvernantes jabotaient à voix basse le long de la muraille ; un bruit joyeux, un frémissement de ceintures de soie froissées, de petits pieds furtifs courant sur le parquet, avait remplacé le silence solennel de la minute précédente.

Bientôt un quadrille succéda à la valse ; les petits enfants timides se mirent à galoper en rond dans une pièce voisine, comme des petits chevaux de bois, et la gaieté fut à son comble.

Ces vieux lambris, qui dataient de Catherine la Grande, avaient vu bien des fêtes, mais aucune peut-être plus joyeuse. Le plus âgé des danseurs n'avait pas vingt ans, la plus vieille des danseuses n'en avait pas dix-sept ; et tout ce jeune monde allait, venait, tournoyait sans plus de souci de la vie que si tous les jours avaient eu des mardis de Pâques pour lendemain.

Madame Avérief, belle et rajeunie, semblait avoir oublié toutes ses peines à contempler la gaieté décente de ce jeune monde, que la joie la plus expansive ne faisait pas sortir des barrières d'un irréprochable savoir-vivre. Un philosophe chagrin eût peut-être regretté cette éducation parfaite qui ne laisse rien à l'imprévu, — mais il n'y avait point là de philosophe.

A neuf heures et demie, la salle à manger ouvrit ses grandes portes de chêne; les sombres boiseries disparaissaient sous l'éclat de l'orfèvrerie des dressoirs; des torchères chargées de bougies éclairaient l'or sombre de la tapisserie en cuir de Cordoue; les trois tables se détachaient toutes lumineuses sur le dallage en marbre, avec leur nappage étincelant, leurs surtouts de cristal et d'or et leurs grands candélabres de vieil argent, enfouis dans des corbeilles de fleurs odorantes.

Les enfants se taisaient par bienséance; ce furent les mères qui poussèrent un cri d'admiration. Jamais madame Avérief n'avait mieux réussi la décoration de sa salle à manger.

— C'est mon neveu Michel qui a tout arrangé, répondit Prascovia Pétrovna avec une joie sincère. Il m'avait promis de faire de son mieux, je suis bien aise qu'il ait réussi.

— Où se cache-t-il, ce vainqueur? dit une jolie maman avec une petite moue : il a l'orgueil modeste, s'il ne vient pas jouir de son triomphe.

— Il a dîné chez son oncle, répliqua la vieille dame, nous allons le voir arriver.

Pendant que les enfants prenaient place avec ordre autour des tables servies, et que des ruisseaux de thé fumant coulaient dans les tasses de Saxe, madame Avérief avisa une jolie brunette de quatorze ans et demi, qui mordait avec appétit dans une tranche de gâteau.

— Où est ta sœur, Nastia? lui dit-elle.

— Là-bas, Prascovia Pétrovna, avec les gouvernantes...

Un petit coup léger, imprimé à sa robe par la main de sa voisine, lui fit monter le rouge au visage; elle se reprit, et ajouta gravement :

— Avec ces dames... c'est-à-dire mademoiselle Pauline est avec elle.

— Et pourquoi ne vient-elle pas ici avec toi?

— Elle dit qu'elle est trop grande, que ce serait ridicule.

— Ridicule! répéta la vieille dame en fronçant le sourcil. Serge! fit-elle, va vite me chercher Marthe Milaguine, dans le salon bleu, vite!

Serge disparut aussitôt et revint au bout d'un instant, accompagné d'une jeune fille vêtue d'une robe de mousseline blanche toute simple, et coiffée uniquement d'une magnifique chevelure brune tressée en couronne autour de sa tête.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Marthe? Vous trouvez ridicule de vous mêler à cette charmante jeunesse?

A cette semonce prononcée plus qu'à demi-voix par madame Avérief, tous les yeux se tournèrent vers la délinquante, — ce qui ne diminua pas son trouble. Elle parvint cependant à le maîtriser, et répondit avec enjouement :

— C'est moi qui suis ridicule, Prascovia Pétrovna, je n'ose plus me montrer. Voyez comme je suis grande, j'ai la tête de plus que toutes ces demoiselles.

Elle était très-grande en effet. Elle pouvait avoir dix-neuf ans ; son buste et ses épaules étaient admirables, — mais elle était presque trop grande.

Au milieu des compagnes de son âge, il en était certainement de sa taille : au milieu des enfants, des adolescentes tout au plus qui l'entouraient, elle semblait un jeune peuplier crû par hasard dans une oseraie.

Madame Avérief sourit ; la bonne grâce de la jeune fille l'avait désarmée.

— Comme vous auriez de la peine à diminuer votre stature, il faudra peut-être attendre, en effet, que les autres exhaussent la leur. C'est bien aimable à vous d'être venue, mon enfant, sachant que vous ne pourriez trouver aucun plaisir ici.

— Vous comptez pour rien celui de vous voir, répliqua Marthe avec un sourire.

— Eh bien ! puisque cela vous plaît de voir une vieille ruine comme moi, asseyez-vous ici, et prenons le thé ensemble.

C'était là un honneur fort recherché parmi la petite cour qui entourait la maîtresse du logis. On ap-

porta un guéridon avec le plateau spécial de madame Avérief, qui ne prenait jamais que du thé préparé de ses propres mains. Il n'était probablement pas meilleur que d'autre, mais une distinction si flatteuse...

Les conversations interrompues par ce petit incident reprirent peu à peu, et tout recommença à aller pour le mieux dans la plus hospitalière des demeures.

C'est à ce moment que Michel Avérief fit son entrée. Il fut accueilli par un chœur d'exclamations flatteuses, bien fait pour tourner la tête à un galant chevalier. Mais Michel, paraît-il, y était accoutumé, car il passa imperturbable, distribuant les sourires et les saluts à gauche et à droite, et arriva jusqu'à sa tante, sur la main de laquelle il s'inclina profondément.

— Je suis contente, Michel, dit celle-ci.

Inconsciemment, elle agissait en impératrice.

— Je vous remercie, ma tante, répondit-il en baisant une seconde fois la main de la vieille dame.

Comme il se relevait, son regard croisa celui de Marthe Milaguine, qui n'avait pas fait un mouvement depuis son entrée. Ce fut lui qui rougit... Elle lui rendit son salut d'une inclination de tête polie, mais presque hautaine, baissa les yeux et resta un grand quart d'heure sans les relever.

II

Michel était de haute taille, et son uniforme de garde à cheval faisait valoir l'élégance de sa personne. Adoré de toutes les demoiselles nouvellement sorties de l'institut, — et de beaucoup d'autres, — il passait à travers la vie avec la netteté de conscience d'un homme qui se respecte et qui sait ce qu'il vaut. Il ne coquetait avec personne, ce qui lui avait valu toutes les suppositions possibles. On avait dit, sous l'éventail, qu'il entretenait une actrice, — qu'il était aimé d'une dame du plus grand monde, — qu'il était secrètement marié avec une artisane de la Gorokhovaïa; mais cette dernière supposition avait provoqué de tels éclats de rire, que celle qui l'avait imaginée, — c'était une femme, inutile de le dire, jeune, jolie et dépitée, inutile de le dire aussi, — la jeune femme avait été huit jours sans oser prononcer le nom de ce terrible jeune homme.

On le voyait passer en drojki de louage, à certaines heures. On se demandait où il allait, pourquoi il ne se servait pas de son propre équipage... On avait fini par découvrir que, se rendant à l'Académie mili-

1.

taire, il trouvait de mauvais goût d'y faire parade de ses chevaux, tandis que d'autres, qui à son avis le valaient bien, y venaient à pied, faute de mieux.

Toutes les enquêtes avaient aussi bien abouti que celle-là. La vérité est que Michel Avérief avait grand souci de sa dignité; qu'il ne voulait traîner dans la vie aucun des embarras que crée plus tard ce qu'on appelle la vie de jeune homme, et, — plus que tout le reste, — que, depuis son entrée au régiment, il aimait comme un fou Marthe Milaguine.

Quatre ans auparavant, Michel venait d'avoir dix-huit ans, lorsqu'il avait remarqué Marthe pour la première fois. En venant faire à M. Milaguine sa visite de premier uniforme, il avait rencontré la jeune fille sur l'escalier. Tenant sa petite sœur par la main, elle descendait lentement; les deux sœurs, tout en velours noir, se détachaient sur l'escalier tapissé de drap vert. Le visage de seize ans de l'aînée avait l'expression pensive d'une mère de famille, pendant que la petite figure de Nastia souriait tout bonnement au visiteur, page de la Chambre au printemps dernier, bel officier cet automne.

Michel se rangea pour laisser passer les deux jeunes filles, ne vit qu'elles, et bouleversa, l'instant d'après, M. Milaguine en lui annonçant qu'il venait de rencontrer ses filles qui sortaient.

— Seules? s'écria le digne homme.

— Je crois que oui; il m'a semblé qu'elles étaient seules.

Milaguine courut aux éclaircissements et revint en riant aux éclats.

— Vous n'avez pas vu la gouvernante ! disait-il tout essoufflé. Quand on pense qu'il n'a pas seulement vu la gouvernante ! Vous savez que je le lui dirai.

— A quoi bon ? N'en faites rien, je vous en prie! répondit le jeune homme.

— Quand on pense qu'il n'a pas seulement vu mademoiselle Pauline! Elle n'est pas mince, pourtant, et elle n'est pas vilaine. A votre âge, jeune homme, j'avais de meilleurs yeux à l'égard des jolies filles.

Quand Pauline revint avec ses deux élèves, M. Milaguine se fit un véritable plaisir de lui raconter la méprise de Michel Avérief. La gouvernante fixa sur M. Milaguine ses yeux noirs et perçants, et sourit d'un air à la fois obséquieux et fin.

Elle était accoutumée à passer inaperçue. Mais elle voulait que Michel la remarquât, et pendant quatre ans, à partir de ce jour-là, elle ne négligea rien pour arriver à ce but.

Elle se regardait le soir dans la petite glace de sa table de toilette, elle se répétait à satiété que ses beaux cheveux châtains, si longs à peigner, étaient dignes de porter les dentelles d'un bonnet de nouvelle mariée ; que le satin blanc d'une robe de noces se draperait tout aussi bien autour d'elle qu'autour de vingt autres, grandies sous ses yeux et déjà mariées à dix-huit ans, — absurdité des mères ! — et que ce

serait grand dommage de profaner tous les trésors de sa personne à quelque commis du magasin anglais, à quelque petit officier de l'armée, à ceux enfin dont sa position pouvait lui attirer la demande.

Elle ne voulait pas épouser un Allemand : il lui fallait les pompes d'un mariage russe. De temps en temps, elle rêvait que la cathédrale d'Isaac, illuminée pour elle, scintillait, le soir, sous les feux des lustres ; que les chantres entonnaient à son entrée le verset nuptial, et que l'époux venait à sa rencontre au milieu d'une foule parée. Cet époux, — c'était Michel Avérief.

Pourquoi cette ambitieuse, sans naissance, sans mérite hors ligne — son instruction s'était bornée à obtenir un diplôme dans une pension de Livonie — pourquoi cette ambitieuse s'était-elle attachée à l'idée d'épouser Michel Avérief, l'admirable, l'inaccessible, l'unique? Précisément parce qu'il était unique et inaccessible. — Il ne cherche pas les bonnes fortunes, s'était-elle dit, il est capable d'épouser n'importe qui par amour; celle qu'il aimera aura beau n'avoir ni naissance ni position, il l'épousera s'il l'aime... Il faut que ce soit moi !

D'ailleurs, Pauline avait pour elle une chance incontestable, une de ces chances pour lesquelles plus d'une honnête et vertueuse dame aurait donné son âme au diable. Elle était jolie comme un cœur ; son petit nez extrêmement pointu ne déparait pas son visage souriant. Pauline avait vingt-quatre ans et

toute l'expérience de cet âge, jointe à la fraîcheur d'une jeune fille. L'absence d'une mère dans la maison de M. Milaguine simplifiait la besogne ardue que s'était imposée Pauline Hopfer.

C'était mademoiselle Hopfer, la « mamselle », comme disaient les domestiques, qui réglait les dîners, les thés, qui se tenait au salon pour recevoir avec son ancienne élève, devenue jeune fille. L'éducation de Nastia, qui la gênait, avait été confiée à des mains subalternes, sous prétexte que les détails l'empêchaient de bien juger l'ensemble. Peu à peu, cette fille artificieuse avait usurpé la place de Marthe; c'était elle qui conseillait M. Milaguine dans le choix des jours de réception et des hôtes appelés, comme dans la composition savante des dîners. M. Milaguine avait un excellent cuisinier dont il était plus fier que ne serait un roi des diamants de la couronne.

Dans une heure d'épanchement reconnaissant, l'excellent homme avait dit à mademoiselle Hopfer qu'après la mort de sa femme il n'eût jamais pensé qu'une maison pouvait être si bien dirigée. Pauline aurait pu devenir madame Milaguine peut-être avec le temps, une fois les deux filles mariées, — lorsque sa position eût pu sembler équivoque dans la maison d'un homme seul...

Mais cet avenir lointain n'était pas fait pour lui plaire.

Elle voulait régner tout de suite. Et puis un vieux mari...

Michel Avérief était le mari qu'il lui fallait. Elle ne sentait pas de crainte à l'idée d'épouser un homme plus jeune qu'elle de quelques années. De semblables précédents étaient là pour la rassurer.

Et puis, se disait-elle, les grands seigneurs russes ne s'inquiètent pas pour si peu! Le prince K..., notre voisin, n'a-t-il pas épousé une Bohémienne de dix ans plus vieille que lui, et pas belle encore! Le comte S... s'est amouraché d'une petite actrice de rien du tout, et l'a fort bien épousée devant Dieu et devant les hommes. Et moi, la vertueuse Pauline, je ne pourrais prétendre à un pareil sort! Allons donc, ce serait une dérision de la destinée!

En conséquence de ces belles réflexions, Pauline dressa ses batteries.

Dans le fond de son cœur, elle cultivait un souvenir mémorable — exactement comme on cultive une plante de réséda dans un pot.

Certain jour, on jouait aux jeux innocents chez M. Avérief. A trois reprises différentes, Michel l'avait choisie pour partenaire; à trois reprises, il avait dû baiser la main d'une dame, et c'était la trop heureuse Pauline qui avait senti les moustaches du jeune officier effleurer sa blanche main. Depuis ce jour, elle n'avait cessé de rêver au moment qui la ferait la femme de Michel.

En attendant, celui-ci était de tous les dîners et de toutes les soirées de M. Milaguine. Il se laissait faire, car après le dîner succulent, trop succulent, après

les plats inimitables et les vins exquis, la porte de la salle à manger s'ouvrait; au sortir de l'atmosphère surchauffée et chargée d'émanations nourrissantes, il allait retrouver, au frais, dans le petit salon tapissé de lierre, Marthe, vêtue de couleur claire, fière et tranquille, qui lui souriait à peine, qui ne le regardait presque pas, et près de laquelle il se sentait en paradis.

Elle lui versait une tasse de café dans une coupe de Chine, la posait devant lui... — depuis dix-huit mois, s'apercevant que sa main tremblait, elle avait cessé de lui présenter sa tasse, — et se rasseyait sous son petit dôme de lierre. Le salon était plein, on allait et venait, les éperons résonnaient, les aiguillettes des aides de camp battaient sur les plaques de diamants, — Michel n'entendait plus rien que la musique de la voix de Marthe répondant à quelque vieil ami de son père.

Parfois il lui parlait. Que lui disait-il? Rien, ou presque rien, une question banale, une remarque sur le beau temps, sur l'Opéra-Italien. Marthe répondait deux mots, puis se détournait pour parler à un autre; et ces deux mots lui servaient à vivre jusqu'au dîner prochain.

C'était l'heure privilégiée. A ce moment, mademoiselle Hopfer rangeait l'argenterie de gala; cette opération lui prenait bien une demi-heure. Quand c'était fait, elle venait s'asseoir auprès de Marthe, qui ne tardait pas à disparaître pour assister au cou-

cher de sa petite sœur. Depuis la mort de leur mère, elle n'y avait jamais manqué. Michel lui tendait la main, elle y mettait la sienne à peine, comme un oiseau effleure une feuille en passant; elle restait une seconde au seuil de la porte, sous les lourds rideaux de velours grenat qui semblaient la submerger dans leurs plis; la traîne de sa robe disparaissait, la porte se refermait, et Michel revenait sur la terre à la voix de Pauline Vassilievna.

Celle-ci mettait dans ses attaques une prudence extraordinaire. Sans rien deviner d'une passion si contenue qu'elle était un mystère pour le monde entier, elle sentait vaguement qu'il y avait là quelque chose qu'il ne fallait pas froisser. Elle se faisait tendre et presque intime; elle s'informait de la santé des parents de Michel, de ses travaux, de ses amis, de ses chevaux, de tout ce qui lui touchait de près. Et puis, elle aimait tant son ancienne élève, devenue son amie, disait-elle.

Son amie! Michel sentait bien que cela n'était pas vrai dans le sens sérieux du mot, mais il n'attachait pas d'importance à cette erreur d'une âme vulgaire qui prend de l'intimité pour de l'amitié, et il s'efforçait de n'avoir pas l'air plus attentif quand Pauline lui parlait de Marthe.

En hiver, par les belles journées de soleil, il les rencontrait au jardin d'été. Il arpentait les interminables avenues pendant une heure ou deux pour apercevoir de loin la robe de velours de Marthe et

l'aigrette du bonnet fourré de Nastia ; il n'osait pas toujours les rencontrer et les saluer. Quand il les avait vues chez elles la veille, il s'en allait sans être aperçu, le cœur un peu serré, mais content tout de même. — Je sais au moins qu'elle se porte bien, se disait-il.

L'œil de lynx de Pauline Vassilievna l'apercevait alors quelquefois à l'extrémité du trottoir de bois.

— Voilà Michel Avérief qui s'en va, dit-elle un jour; on dirait qu'il nous fuit; il ne veut pas nous saluer. Je le taquinerai bien, demain, à dîner.

— Je ne le veux pas! fit tout à coup Marthe, d'une voix contenue mais sourdement irritée. Je vous défends de lui en parler.

— Je vous défends ? Marthe, vous perdez la tête! dit l'ex-gouvernante abasourdie.

— Je trouve de la dernière inconvenance d'attacher aux actions d'un jeune homme une importance telle, qu'il puisse supposer qu'on les remarque.

Pauline, blessée au vif, devint écarlate.

— Mais c'était une plaisanterie, ma mignonne! dit-elle avec douceur.

— Tant mieux! répondit sèchement Marthe avec ce signe de tête qui clôt les discussions, mais je maintiens ce que j'ai dit.

A partir de ce jour, Pauline étudia attentivement son ancienne élève pour voir au juste ce qu'elle pensait du jeune Avérief. Les investigations les plus scrupuleuses ne lui apprirent rien. Marthe restait

aussi impénétrable que les murs des maisons orientales.

— Bah ! se dit Pauline, si elle l'aimait, elle ne pourrait pas le cacher. A dix-huit ans !...

Et la demoiselle de compagnie se rappela, non sans une rougeur rétrospective, les avances qu'à dix-sept ans elle avait faites au fils aîné du pasteur de sa ville natale. C'est depuis cet insuccès qu'elle détestait ses compatriotes.

Le bal de madame Avérief était arrivé à cette période où les jeunes danseurs, qui voudraient bien s'amuser encore, sentent leurs yeux se fermer malgré eux. Dans une accalmie, à la fin d'un quadrille, les gouvernantes s'étaient rapprochées de la porte de la salle de danse, et formaient un groupe dont Pauline Vassilievna se détachait un peu. Les jeunes cavaliers causaient par couples en parcourant de long en large la grande salle où l'on venait d'ouvrir les fenêtres, pendant que les fillettes disparaissaient à l'autre extrémité, poussées à l'abri par les mères, qui redoutaient un courant d'air frais sur les petites épaules nues.

— Quelle belle jeunesse! fit une vieille dame blanchie sous le harnais, qui avait élevé deux générations dans la même maison, et qui avait à peu près le droit de tout dire.

Les jeunes gouvernantes rougirent. Il y avait là bien des ambitions déçues, bien des espérances inavouées... En ce moment-là, Michel Avérief, le

bras passé dans celui de son cousin Serge, riait de tout son cœur, à quelques pas du groupe féminin.

Pauline Vassiliévna le regardait fixement depuis un instant; il se trouvait droit sous un lustre dont la lumière s'écrasait pour ainsi dire sur son costume élégant, sur ses galons d'or, sur les ondes noires de ses cheveux coupés court et indisciplinés malgré tout, sur ses dents blanches qu'une fière moustache noire rendait plus étincelantes... Sans s'en douter, il était presque insolent de force, d'énergie vitale, de beauté virile... Pauline eut un éblouissement. Les joues enflammées, l'œil en feu, elle éleva un peu la voix et dit très nettement, comme pour répondre à l'exclamation de la dame :

— Il n'est pas au monde de cavalier comparable à Michel Avérief.

Michel se tourna brusquement vers elle et la regarda d'un air d'inexprimable dédain. Ses lèvres se refermèrent brusquement et il se dégagea du bras de son cousin. Celui-ci, avec la gaminerie de ses dix-huit ans, s'inclina jusqu'à terre devant Pauline :

— Et moi? dit-il d'une voix pleine d'humilité.

— Vous êtes le digne cousin de votre cousin, dit la vieille dame en riant; seulement il est modeste et vous ne l'êtes pas.

Tout le monde se mit à rire, Michel comme les autres, et Pauline plus fort que tout le monde.

On avait fermé les fenêtres; les premières mesures

de la masurka résonnèrent, les portes se rouvrirent, et les petites filles s'éparpillèrent dans la grande salle comme un essaim de papillons poussé par un coup de vent.

Pendant que le corps des gouvernantes battait en retraite dans le salon bleu, la vieille dame aux cheveux blancs s'approcha de Pauline et lui dit à l'oreille :

— Vous jouez trop gros jeu, ma chère, ce n'est pas ainsi qu'on prendra Michel Avérief.

Pauline se retourna violemment avec une réponse empoisonnée sur les lèvres; mais la vieille dame causait déjà d'un air placide avec une Suissesse qui avait pour élève la petite fille la plus indisciplinée de la terre, et s'en plaignait à qui voulait l'entendre. Pauline garda sa méchanceté pour elle, mais ses yeux perçants se voilèrent sous une sorte de buée semblable à ce brouillard malsain qui, dans les pays de malaria, monte le soir, au coucher du soleil. Elle revint audacieusement s'appuyer dans l'embrasure de la porte.

Les couples défilaient devant elle, emportés par le mouvement à la fois onduleux et saccadé de la grande mazurka; les éperons de quelques jeunes officiers venus avec Michel résonnaient sur le parquet; les bottines mignonnes des jeunes danseuses dessinaient nettement les pas gracieux de cette danse faite pour les jolis pieds et les robes courtes. Enhardis par le rhythme, les garçons jetaient fièrement par-dessus leur bras gauche les petites filles aux yeux brillants,

aux joues empourprées, et les faisaient tournoyer longuement.

Serge Avérief menait la danse avec Nastia Milaguine, et commandait énergiquement la manœuvre au milieu des éclats de rire. Une figure compliquée amena un groupe confus sous le grand lustre, puis soudain les danseurs s'élancèrent par couples. Michel passa devant Pauline, tenant par la main Marthe Milaguine, que madame Avérief avait contrainte à danser. Marthe, toute rose, les yeux baissés, écoutait les paroles du jeune homme; celui-ci, le visage heureux et triomphant, semblait marcher avec elle à la conquête du monde.

« C'est elle! se dit Pauline, le cœur broyé dans un étau; il marcherait à quatre pattes devant elle, et moi... quel dédain! »

Un sourire amer plissa ses lèvres minces pendant qu'elle regardait Marthe tournoyer dans les bras du jeune homme avant de regagner sa place.

Soudain ses traits se détendirent, son cœur mollit, elle sentit le paradis lui descendre dans l'âme... Michel la regardait; il venait à elle... à elle entre toutes!

— Mais, moi, je ne danse pas! allait-elle lui dire...

— Pauline Vassilievna, dit le jeune homme avec un aimable sourire, Marthe Pavlovna a oublié son éventail dans le boudoir des dames. — Profane, je n'y puis pénétrer; auriez-vous la complaisance de me le chercher?

— Qu'il est poli! murmura la gouvernante suisse

à ses compagnes, qui l'approuvèrent d'un signe et d'un murmure flatteur.

Pauline avait reçu le coup en pleine poitrine sans sourciller. Elle pâlit affreusement, mais ne changea pas de visage; le même sourire sur ses traits, elle pénétra dans le boudoir contigu au salon, et revint, l'éventail à la main.

— Merci, Pauline Vassilievna, je vous demande bien pardon.

Et il partit en courant à travers les groupes mêlés dans une confusion harmonieuse.

— Une domestique ! pensait Pauline toujours debout dans l'embrasure, une domestique! — sa femme de chambre, à elle... à elle qu'il aime!

La mazurka dura une heure encore. Elle resta là jusqu'au dernier moment, à voir les hasards de la danse mettre la main de Marthe dans celle de Michel ou l'en retirer.

Machinalement elle marquait la mesure avec les doigts d'une main sur l'autre poignet, et ses yeux suivaient les nœuds cent fois dénoués de la danse capricieuse, pendant qu'une résolution sans merci, une haine inexorable grandissaient ensemble dans son âme, comme ces euphorbes des tropiques qui poussent en une nuit et développent en quelques jours leur gigantesque stature et leurs implacables poisons.

Depuis longtemps les enfants, lassés, dormaient dans leurs petits lits, les dernières bougies étaient éteintes chez madame Avérief; Pauline Hopfer ré-

fléchissait encore, tout habillée, le menton sur sa main, dans sa chambre du deuxième étage, chez M. Milaguine. Elle n'avait pas encore trouvé ce qui séparerait Marthe et Michel, mais elle était sûre de trouver quelque chose, un jour ou l'autre.

C'est cette pensée qui la décida à aller se coucher.

Comme elle se levait de sa chaise, elle fit rouler à terre un objet oublié sur ses genoux pendant sa longue méditation. Elle mit le pied dessus et le brisa en le cherchant pour le ramasser : c'était un médaillon qui lui venait de sa mère et auquel elle tenait beaucoup. Son état de surexcitation et sa fatigue lui avaient tendu les nerfs au plus haut degré; elle fondit en larmes sur le médaillon et le pleura comme un être animé.

— C'est encore à elle que je dois cela, dit-elle entre ses dents; elle payera tout ensemble!

Pauline s'endormit sur cette noble résolution.

III

Michel Avérief était rentré chez lui sur les nuages. Pendant les deux heures qu'il avait passées à danser avec Marthe, les fragments de conversation rompus à chaque instant par les caprices de la masurka s'étaient toujours renoués comme par enchantement. Elle avait deviné ses pensées interrompues, elle les avait achevées ; une entente sympathique et muette avait noué leurs mains pour les figures avec une sorte d'entraînement involontaire...

Michel n'avait pas parlé d'amour, Marthe n'avait ni rougi ni tremblé à aucune de ses paroles, mais il était sûr, — presque sûr d'être aimé.

Il fit les rêves les plus extravagants ; il volait à travers l'azur avec Marthe, assis dans un traîneau fait du croissant de la lune, traîné par de petits nuages qui avaient une vague forme de moutons blancs.

Il s'éveilla tard ; un beau soleil d'avril lançait des flèches d'or à travers la fente étroite des rideaux ouatés de sa fenêtre ; il se leva en hâte, prit à peine le temps de déjeuner, et sortit à pied, afin de mettre un peu

d'ordre dans ses idées avant de se rendre chez M. Milaguine pour lui demander la main de sa fille.

Ses pensées le berçaient agréablement, car il parcourut deux fois toute la longueur de la Serguievskaïa avant de se décider à entrer dans la maison de Marthe. L'heure s'écoulait, la jeune fille allait sortir pour sa promenade habituelle; il se décida enfin, et changea son allure irrésolue pour prendre un pas rapide.

La vue d'une calèche arrêtée devant la porte le fit retomber dans ses perplexités. L'élégance irréprochable de l'équipage, la magnifique paire de trotteurs noirs et le superbe cocher, — unique à Pétersbourg pour sa corpulence énorme aussi bien que pour sa barbe épaisse, qui lui tombait presque jusqu'à la ceinture, — proclamaient en toutes lettres le nom du roi de la jeunesse élégante, le prince Alexandre Oghérof.

Deux magnifiques lévriers à poil long, de la plus grande espèce, blancs comme la neige, allongeaient sur les coussins leurs têtes de serpents à côté de leurs fines pattes. Ils semblaient accoutumé. à occuper cette place en l'absence du maître. Leurs yeux endormis suivaient à peine le mouvement des rares passants.

— J'attendrai pour entrer que ce grand fou soit sorti, se dit Michel, non sans une nuance d'humeur.

Et il reprit sa promenade à petits pas.

Certes, de tous ses camarades de régiment, Alexandre Oghérof était peut-être le dernier qu'il eût

choisi pour confident en cette circonstance; non qu'il y eût rien à dire de particulier contre ce brillant jeune homme, mais, comme disait en riant madame Avérief, « il manquait de consistance ». Toujours le premier dans les folies de la jeunesse de son régiment, toujours en quête d'inventions nouvelles pour varier la monotonie des mêmes plaisirs et des mêmes devoirs de société, il semblait, dans ses inventions originales, avoir épuisé l'imprévu même. Cent fois il avait failli être cassé pour des infractions à la discipline, — mais il apportait dans toutes ses folies une bonne humeur si communicative, une grâce de si bonne compagnie, que les fronts les plus sévères se déridaient au milieu d'une mercuriale, et la franchise de sa réponse amenait le rire sur les lèvres où le reproche expirait.

C'était un enfant, — un enfant de vingt-huit ans, dont les jeux avaient la robuste verdeur de ceux d'un jeune Titan. — Il n'était pas méchant; sa générosité proverbiale lui avait fait donner le surnom mohican de « la Main-Ouverte », mais il manquait de consistance.

Au moment où Michel commençait à trouver le temps long, un piétinement de chevaux l'avertit que le prince sortait de chez M. Milaguine. Il se hâta de revenir sur ses pas; mais comme il arrivait devant la porte, Oghérof, qui était assis dans sa calèche, l'appela à voix haute.

— Avérief! viens ici, écoute!

Michel, maudissant l'importun, s'approcha néanmoins, d'un air assez sérieux pour décourager toute conversation oiseuse.

— Quelle figure ! dit Oghérof en éclatant de rire ; tu es en retard, mon cher, le carême est fini. Tu montes chez Milaguine ?

— Oui.

— N'y va pas ! Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes ; il est d'une humeur féroce. Il va te raconter son histoire. Viens avec moi, je te la raconterai aussi bien que lui, et ce sera plus amusant.

— J'ai à lui parler d'affaires.

— Le moment est mal choisi, fit Oghérof avec une moue significative ; il est furieux contre sa nièce Sophie, qui a oublié de lui demander son autorisation pour se marier.

— Pour se marier?

— Eh oui ! Tiens, assieds-toi à côté de moi...

— Il n'y a pas de place ! fit Michel d'un ton morose en regardant les grands lévriers.

— Cet aimable couple va te céder la place, répondit le prince, qui d'un geste les fit sauter à bas de la calèche. Nous allons faire un tour de promenade, et je te raconterai l'affaire tout au long. J'ai besoin de la repasser à quelqu'un après l'avoir écoutée pendant une heure.

— S'il est furieux, se dit Michel, le moment n'est effectivement pas favorable. Et il s'assit près d'Oghérof.

— A la Perspective, par le quai de la Cour, dit le prince à son cocher.

La calèche s'ébranla, les chiens bondirent en avant, les trotteurs prirent leur allure allongée, et le brillant équipage, escorté par les deux lévriers qui galopaient d'un mouvement onduleux, roula bientôt avec fracas au milieu de la rue déserte, sillonnée seulement par les attelages aristocratiques, aux heures fashionables de la journée.

— Eh bien, dit Oghérof en s'étendant de tout son long, voici ce qui est arrivé : Sophie Chérikof, qui est, tu ne l'ignores pas, la fille de la propre sœur de Milaguine, a été touchée par les grâces de Constantin Liakhine.

— Ce jeune fat! interrompit Michel.

— Sophie prétend qu'il est fat par timidité, et qu'elle se charge de le corriger, — deux assertions qui me paraissent vraisemblables; — mais ce qu'il y a de bon, c'est que les amoureux ont jugé prudent de s'accorder entre eux avant d'aller demander leur bénédiction aux parents. Ils ont « échangé leurs serments », comme on lit dans Paul de Kock, et puis, ils ont été prévenir leurs familles de ces louables intentions. La vieille Liakhine, qui est sourde comme une cruche, a trouvé assez naturel que son fils unique et adoré n'eût pas pris un cornet pour lui demander des conseils secrets; M. et madame Chérikof, qui sont de bonnes pâtes, ont versé une larme et béni leurs enfants. Mais quand M. Milaguine a appris, avec

la nouvelle du mariage, comment les choses s'étaient arrangées, il est entré dans une fureur!...

— Lui, si doux? fit Michel étonné.

— Un mouton enragé, mon cher! Il a dit que c'est ainsi qu'on pervertit les mœurs, qu'il faut s'assurer avant tout du consentement de ses parents, que c'est bien le moins qu'on leur doit; il a prédit à Sophie que ses propres enfants, ceux qui naîtraient de son futur mariage, lui manqueraient un jour de respect, que cette union était arrangée contre toutes les convenances, finalement qu'il ne lui donnait pas son consentement. — « Mais, mon oncle, je ne vous le demande pas ! » lui a dit imprudemment Sophie.

— Aïe, aïe! fit Michel.

— Tu peux imaginer ce qui s'en est suivi. Il a appelé Sophie péronnelle, et il est sorti en déclarant qu'il ne la reverrait jamais, et que, si une de ses filles en avait agi de la sorte, il lui aurait donné sa malédiction.

— Diable! fit Avérief; et dans son cœur il bénit l'importun qui l'avait empêché de se présenter devant le père de Marthe sans s'être précautionné du consentement des siens.

— Que dit de tout cela Sophie Chérikof?

— Elle en rit comme une bonne âme qu'elle est, et elle prétend qu'elle fera danser la gavotte à son oncle, le jour de ses noces; elle en est bien capable, la fine mouche!

— Tout s'arrangera, sans doute! dit Michel préoccupé; mais qui aurait cru Milaguine si féroce sur l'étiquette?

— Un mérinos enragé, te dis-je. Hein! quels trotteurs que ces chevaux! ils valent bien leur prix, et je ne le regrette pas.

— Combien les as-tu payés?

— Trois mille cinq cents roubles, — et ils les valent. Comme ils vont!

— Oui, ils vont bien; mais quelle idée d'aller et de venir, toujours par le même chemin, comme une navette de tisserand! Tu finiras par user le bois de cette pauvre Perspective! Ne pourrais-tu pas trouver d'autre promenade, pour varier un peu?

— Ce n'est pas reçu, mon ami. Ignores-tu, toi citadin, qu'à cette époque de l'année, à cette heure de l'après-midi, mes trotteurs seraient déshonorés si on les voyait ailleurs!

— A ton aise! J'en ai assez, de ta Perspective. D'ailleurs tes chiens doivent être fatigués, ils n'ont pas l'habitude d'aller à pied; dépose-moi n'importe où.

— Tu m'abandonnes?

— Où vas-tu?

— Faire un tour à la Morskaïa, et puis chez Flora; — viens-tu avec moi chez Flora?

— Ton actrice qui a un nom de chienne et une figure de chatte? Grand merci! je rentre; j'ai à écrire.

— Comme tu voudras, mon cher.

La calèche s'arrêta. Michel sauta à terre et serra

la main de son camarade. Sur un signe d'Oghérof, les lévriers bondirent à sa place. Il resta un instant immobile, regardant s'éloigner les magnifiques trotteurs, les têtes blanches des deux chiens, la silhouette élégante et paresseuse du jeune garde à cheval drapé dans le manteau d'ordonnance...

— Se peut-il, pensa Michel, qu'un homme d'esprit, car enfin il n'est pas bête, puisse vivre ainsi avec des chiens, des chevaux et des actrices, sans jamais désirer mieux? Enfin, si c'est là qu'il met son bonheur, qu'il en prenne à son aise!

Et il reprit mélancoliquement le chemin de son logis.

IV

Michel était assis devant son papier à lettres depuis une demi-heure, et les idées ne lui venaient pas du tout.

En effet, comment mettre sur une ou même sur deux feuilles de papier toutes les grâces, tous les mérites de Marthe, l'histoire de son amour, — puis les côtés pratiques de cette union, la considération qui entourait les Milaguine, leur position de fortune, — choses qui lui étaient parfaitement indifférentes à lui, mais dont son père devait être informé?

Rien ne semble plus facile que d'écrire à son père pour lui demander son consentement à un mariage que tout favorise; mais autre chose est d'écrire la lettre en réalité et de la rendre agréable à celui qui tient votre sort dans ses mains.

Le général Nicolas Avérief était absent de Saint-Pétersbourg depuis plus de dix ans pour les besoins de son service. Il venait tous les quinze ou dix-huit mois embrasser ses fils — car Michel avait un frère aîné, en ce moment malade à l'étranger, — puis repartait sans avoir vu le monde autrement que dans un tohu-bohu de dîners et de spectacles.

— Quand on vient de province pour quinze jours ou trois semaines, disait gaiement le général, ce n'est certainement pas pour se reposer les pieds sur les chenets.

Michel avait donc tout à lui apprendre, et le plus difficile n'était pas de mettre de l'ordre dans ses explications, mais de soulever le voile mystérieux qui jusqu'alors avait caché à tous son amour pour Marthe; — c'était de prononcer un nom sacré, et de mettre un autre, fût-ce son père, dans la confidence de cet amour.

Comme il fallait bien en passer par là, cependant, il se décida à prendre la plume et écrivit en haut de sa page :

TRÈS-CHER ET TRÈS-HONORÉ PÈRE...

Puis il reposa la plume, s'allongea dans son fauteuil, et, considérant dès lors la chose comme faite, il s'abandonna aux plus doux rêves d'avenir.

Au milieu de ses projets, un vague souvenir d'une époque relativement lointaine amena une ombre mélancolique. Il se rappela que dix ans auparavant, son frère, alors âgé de vingt et un ans, avait voulu se marier, et, comme lui, avait écrit à leur père une lettre semblable, probablement, à celle qu'il allait écrire.

Il se rappelait la réponse impatiemment attendue, la joie de son frère, — et le choc terrible qui avait suivi cette joie, lorsque la jeune fille, par un caprice

inexplicable, avait rompu les fiançailles au bout de huit jours, déclarant qu'elle mourrait plutôt que de devenir la femme de Paul Avérief.

Que s'était-il passé? Paul avait toujours déclaré n'en rien savoir; la jeune fille n'avait jamais voulu donner d'explications; la famille avait dû céder devant cet entêtement invincible; Paul s'était retiré. Pendant longtemps Michel l'avait vu morose, refusant de toucher à ce sujet douloureux; puis tout s'était peu à peu calmé, le jeune homme avait repris ses occupations, ses goûts quelque peu modifiés, qui l'avaient toujours porté vers une vie tranquille, — et depuis il n'avait plus jamais reparlé de se marier.

Michel se rappelait tout cela, — et il regretta sincèrement que son frère fût absent. C'est à son amitié sûre et discrète qu'il eût aimé confier le trop plein de son cœur. Il eut un moment l'envie de lui écrire.

— Non, se dit-il; je ne lui écrirai pas maintenant; un seul mot plus tard, puis nous irons à l'étranger faire notre voyage de noces, et nous passerons un mois à Menton près de Paul.

Lorsque Michel arriva à cette conclusion, minuit était sonné. Il avait un exercice le lendemain de bonne heure; il mit soigneusement dans son tiroir le papier qui portait en tête « très-cher et très-honoré père », et alla se coucher, enchanté de sa soirée.

Le lendemain lui apporta deux lettres. La première était de son frère.

— Je vais mieux, lui disait celui-ci; mes névral-

gies ont presque disparu ; j'irai prendre les bains de mer à Biarritz en été, mais le docteur me défend absolument de retourner en Russie avant que l'hiver soit bien établi ; l'humidité de l'automne amènerait infailliblement le retour de mes souffrances. Nous sommes donc séparés pour sept ou huit mois encore, mon cher Michel ; j'espère que tu m'abrégeras la durée de l'exil en m'écrivant fréquemment.

Michel sourit en pensant que leur séparation ne serait pas si longue.

— Comme il aimera Marthe! se dit-il en décachetant la seconde lettre.

Celle-ci était de son père. Il changeait de commandement : ses devoirs l'appelaient à Pétersbourg pour le 15 juin ; il se faisait une fête de penser qu'un congé, plus long cette fois, lui permettrait de jouir plus amplement de la société de son fils, et de compenser ainsi ce que la saison d'été lui offrirait en moins de plaisirs mondains.

Cette lettre fit réfléchir Michel. On était à la mi-avril ; deux mois seulement le séparaient du retour de son père ; pendant ces deux mois, le général, en tournée d'inspection, allait changer constamment de gîte et de milieu. Était-il bien à propos de soumettre un projet de mariage à son approbation au moment où, fatigué, harassé de ses journées, le général rentrait d'une inspection ennuyeuse ou pénible, pour décacheter à la hâte sa correspondance et se coucher par-dessus ? Trouverait-il seulement dans ses allées

et venues la liberté d'esprit nécessaire pour apprécier les mérites de mademoiselle Milaguine?

Il déplaisait à Michel que l'image de sa fiancée pût se confondre dans l'esprit de son père avec les semonces aux fourriers, les admonestations aux capitaines-payeurs et les remarques sur la soupe servie aux soldats.

Tout bien pesé, Michel se décida à attendre. Il lui semblait doux de ne pas rompre encore le charme qui les unissait presque à l'insu d'eux-mêmes; il fut ravi, au fond, d'avoir un prétexte pour ne pas livrer leurs noms accolés à la malignité publique.

Mais tout en se décidant à ne rien dire à M. Milaguine, de débonnaire devenu tout à coup redoutable, il se promit de ne pas garder tout à fait autant de réserve avec Marthe.

— Quel bonheur! se dit-il, je vais lui faire deviner que je l'aime; il faudra bien qu'elle se décide un jour à me regarder en face pendant que je le lui dirai!

Et, à l'idée que les yeux profonds de Marthe liraient jusqu'au fond de son cœur l'ardente passion qu'elle y avait fait naître, il sentit une extase délicieuse l'envahir tout entier.

Depuis la mort de sa femme, M. Milaguine passait les étés à proximité de la ville, dans une somptueuse villa qu'il avait à bail pour deux ans à Kamennoï-Ostrow; et ce détail favorisait singulièrement les projets du jeune homme.

Retenu au camp par ses devoirs, il pourrait néanmoins pendant l'été s'évader, — tous les dimanches et parfois dans la semaine, — pour faire sa cour; et jusque là, il pouvait aller presque tous les soirs se promener aux Iles, passer par hasard devant la villa Milaguine et se faire inviter pour le thé. Si le père était distrait ou maussade, il pouvait rencontrer les jeunes filles à la promenade ou dans leur jardin. Pas un jour ne se passerait sans qu'il vît Marthe!... Ces préliminaires du mariage sont si poétiques et si doux, que pour bien des époux le mariage lui-même a été loin de tenir ce qu'ils avaient promis.

Plein de ces idées, il se mit en chemin pour faire visite à M. Milaguine, afin d'entretenir et de fortifier leurs bonnes relations. Craignant que, malgré lui, ses intentions ne parussent sur son visage, il s'efforça de se faire une figure indifférente, ce qui lui donna l'air le plus emprunté qui se puisse imaginer.

C'est avec cette apparence comiquement sérieuse qu'il arpentait la Serguievskaïa, lorsqu'il vit venir à lui la jolie Sophie Chérikof, la victime, — ou l'instigateur, si l'on veut, — des colères du pacifique Milaguine.

Le frais visage de la jeune fille exprimait la franchise, la confiance, la joie de vivre et d'être aimée, une résolution bien arrêtée de jouir longtemps de tous ces bonheurs, et, de plus, une bonne humeur inaltérable qui avait toujours été un grand charme en elle.

En apercevant Avérief, elle s'arrêta et lui tendit la main.

— Voyez, lui dit-elle, me voilà grande fille à présent, je sors seule ! Maman m'a permis de faire trente pas à pied sans domestique.

— Je vous félicite, Sophie Adamovna. Vous vous mariez donc ?

— Oui. Et vous ?

Michel se troubla, rougit et s'écria : Non ! non ! avec ardeur, si bien que Sophie le regarda attentivement.

— Vous avez pourtant une figure à ça, dit-elle en le menaçant du bout du doigt : mais on peut se tromper. Adieu ! si maman apprenait que je cause avec les jeunes gens dans la rue, elle ne me laisserait plus sortir qu'avec deux domestiques.

Elle s'éloigna d'un pas net et ferme. Michel se retourna pour la regarder.

— Comme le bonheur change les gens ! se dit-il. Elle était l'autre jour une demoiselle comme beaucoup d'autres ; aujourd'hui elle a pris de l'aplomb, elle va droit devant elle, elle parle avec aisance, — elle a un but dans la vie.

Tout en chantant intérieurement cet hymne au mariage, Michel avait monté l'escalier des Milaguine ; on l'annonça. Il fut reçu, et entra dans le petit salon où Marthe faisait de la tapisserie en compagnie de Pauline Hopfer.

— Mon père va venir, dit la jeune fille ; il est en affaires dans son cabinet. Asseyez-vous.

Au son de cette voix égale et placide, Michel retomba sur la terre. Le visage de Pauline, d'ailleurs, était fait pour l'y ramener. C'était elle qui avait voulu qu'on reçût le jeune homme. Marthe était d'avis de faire dire que son père était occupé, mais Pauline avait tenu bon; elle avait son idée. Il fallait effacer l'impression fâcheuse qu'avait pu produire sa sortie du bal d'enfants de l'avant-veille. Hélas! elle prenait une peine bien inutile, — Michel ne s'en souvenait même plus. Heureusement elle ne se doutait pas de cet oubli méprisant, car elle l'eût encore moins pardonné que le reste.

On causa un peu de tout, du bal de madame Avérief, du beau temps, des lévriers du prince Oghérof, du mariage de Sophie Chérikof.

— Je viens de la rencontrer, dit Michel.

— Elle sortait d'ici, répondit Marthe. Papa ne veut plus la voir, mais elle dit que ce n'est pas une raison pour que je sois privée de sa société, et elle est restée une grande heure avec moi.

— Que dit de cela M. Milaguine ?

— Il n'en sait rien! glissa cauteleusement Pauline.

— Je le lui dirai, répondit tranquillement la jeune fille : il faut qu'il le sache. D'ailleurs, sa colère ne saurait durer; il aime beaucoup Sophie et n'ignore pas qu'elle le préfère à tous ses oncles.

— Alors, hasarda Michel sans oser regarder Marthe, pourquoi s'est-il si fort irrité d'une infraction aux règles ordinaires, qui... que...

— Qui ne le touchait pas? acheva Marthe avec un léger sourire, en levant les yeux sur le jeune homme.

Elle baissa la tête, car elle avait rencontré un regard furtif et troublé qui lui coupa la parole; faisant un grand effort pour ressaisir son calme, elle continua, d'un ton plus bas :

— C'est que mon père est un grand partisan des vieux usages. Il veut parfois que je le tutoie, mais il dit que c'est une infraction aux lois du respect entre parents et enfants ; il n'a jamais tutoyé ni son père ni sa mère.

— Alors, pourquoi?... fit le jeune homme, pour dire quelque chose.

— Ma sœur lui dit *vous*. C'est depuis la mort de ma mère que... il dit que je lui ressemble... le son de la voix...

Elle rougit et se tut. Pauline les regardait tous deux d'un air sarcastique.

— C'est une idée d'amoureux! fit la gouvernante en voyant que le silence s'était rétabli.

— Vous avez aujourd'hui la main malheureuse, lui dit sèchement Marthe en allemand ; vous manquez de respect à mon père, après m'avoir conviée à lui manquer de franchise...

Le coup était rude. Pauline se leva, prit les clefs dans une corbeille devant elle, fureta un instant et sortit.

Michel s'était levé en même temps pour prendre congé; un mouvement très-léger de Marthe le retint.

Ce n'était pas un regard, ce n'était pas un signe, une invitation encore moins, et cependant il se rassit.

— Mademoiselle Anastasie se porte bien? dit-il enfin par contenance.

Marthe respira. Elle avait craint autre chose. Elle se mit à parler de sa sœur avec un enjouement quelque peu fébrile; la conversation s'anima rapidement, et Pauline, qui écoutait derrière les rideaux, ne put s'empêcher de frapper du pied, de colère, lorsque M. Milaguine à son entrée, dix minutes après, trouva les jeunes gens en train d'éplucher les fautes d'un cahier de Nastia, oublié par elle au milieu des albums du salon.

— Cette petite ne saura jamais l'orthographe, dit M. Milaguine avec un soupir. Bonjour, Avérief, vous allez bien?

— Très-bien, merci! Et vous! monsieur?

— Moi, j'ai eu un chagrin, ces jours derniers. — Oui, jeune homme, un chagrin. Tout se perd, voyez-vous! Vous restez à diner?

Michel refusa, bien à contre-cœur : son service l'appelait au régiment.

— Papa, dit tout à coup Marthe, Sophie est venue ce matin.

— Comment, ici? chez moi? fit M. Milaguine en se redressant.

— Oui, papa.

— Vous l'avez reçue?

— Oui, mon père.

— Et vous avez pensé que je permettrais... Qu'est-ce qu'elle t'a dit? fit M. Milaguine d'un ton radouci, en s'asseyant lourdement sur le canapé, qui gémit un peu.

— Elle m'a dit qu'elle vous aime de tout son cœur, que votre bénédiction lui manque, qu'elle espérait vous voir au dîner de fiançailles qui aura lieu après-demain, et qu'elle ne se pardonnerait jamais de vous avoir fait de la peine.

— Cela prouve au moins qu'elle a su comprendre ses erreurs... Nous verrons, — je ne dis rien encore! mais nous verrons...

— Père, dis tout de suite que tu lui pardonnes, et je vais l'envoyer chercher.

— Comment, déjà? Non, non!

— Je t'en prie! fit Marthe en approchant câlinement son visage des lèvres de son père.

Celui-ci la regarda un instant avec ravissement, puis, lui prenant la tête dans ses deux mains, il l'embrassa à plusieurs reprises.

— Soit, dit-il pendant que Marthe mettait la main sur la sonnette. Je lui pardonne parce que c'est toi qui le demandes et parce que c'est elle qui l'a fait; — mais si tu t'avisais jamais de me jouer pareil tour, je ne te pardonnerais pas.

La main de Marthe fit légèrement tinter la sonnette qu'elle venait de saisir. Michel était devenu tout pâle; cette allusion au mariage possible de la jeune fille lui parut l'annonce d'un malheur. Il regarda

tour à tour la fille et le père, — leurs visages n'exprimaient rien de particulier; Marthe avait rougi légèrement.

— Nous n'en sommes pas là, répondit-elle en pliant un billet qui contenait trois mots au crayon. — Portez ceci à Sophie Adamovna, dit-elle au domestique qui se présenta.

Si M. Milaguine ne dansa pas la gavotte à la noce de sa nièce, ce fut uniquement parce que celle-ci ne songea pas à l'exiger.

V

Les jours s'écoulaient ; la parade de mai avait eu lieu par un temps magnifique ; les glaces du lac Ladoga avaient été se perdre dans la Baltique ; Pétersbourg, devenu très-chaud, était à peine habitable ; Michel attendait son père dans un mois. M. Milaguine comptait déménager d'un jour à l'autre à sa villa, et, le cercle de ses relations comptant déjà beaucoup d'émigrants, il s'attachait avec énergie à la société des jeunes gens condamnés par leur service à rester en ville. Deux ou trois attachés aux ministères, quelques officiers de la garde, spécialement Michel et le prince Oghérof, lui tenaient presque journellement compagnie à dîner ou le soir.

Marthe et Michel étaient tombés dans une sorte d'entente tacite. Les témoins de leurs entretiens n'y remarquaient aucune intimité ; les jeunes gens qui venaient tous les jours étaient en apparence exactement sur le même pied de politesse familière ; — mais une chaise se trouvait toujours vacante près de la jeune fille quand le jeune homme s'approchait ; lorsque les visiteurs sortaient, c'était toujours Michel

qui fermait la marche, et Marthe ne donnait plus à personne la main qu'il avait touchée.

Un soir, comme Avérief entrait dans le salon peuplé de housses blanches, il vit Marthe venir à lui dans la demi-obscurité. La salle à manger voisine était pleine de lumière et de bruit; cette grande pièce déserte et fraîche semblait, par contraste, peuplée de fantômes. Marthe elle-même, vêtue de gris-pâle, avait l'air d'une ombre flottante. Quand elle reconnut Michel, elle s'avança avec plus de confiance.

— Nous partons demain, dit-elle. Après-demain, c'est l'anniversaire de ma naissance; papa veut pendre la crémaillère à Kamennoï. Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Certainement! répondit-il en lui tendant la main.

Ils étaient seuls; dans la salle à manger, on ne songeait guère à eux. Que de fois Michel avait espéré, sans la trouver, cette minute de solitude! Il garda la main qu'elle avait mise dans sa main.

— Marthe Pavlovna, dit-il à demi-voix, bientôt, j'espère...

Un bruit léger l'interrompit; il tourna la tête : — ils étaient seuls.

— Je vous dirai, et vous me répondrez...

— On nous épie, dit tout à coup Marthe assez haut pour être entendue dans tous les coins de la pièce.

Ce « nous » était un avis; du moins Marthe pensait

ainsi, car elle arracha sa main de celle de Michel, et la porta à ses yeux comme pour se cacher aux regards du jeune homme.

— Merci! murmura celui-ci tout bas, si bas qu'elle seule put l'entendre.

Arrivée au seuil de la salle à manger, enhardie par le bruit et l'éclat des bougies, elle se retourna et regarda Michel en plein visage. Ivre de joie, le jeune homme lut dans ses yeux de velours qu'il était aimé.

La soirée s'écoula comme un rêve. En partant, il pressa la main de Marthe, non plus en ami, mais comme celui qui a un secret à dire, et les doigts de Marthe lui rendirent faiblement son étreinte.

— Encore vingt-huit jours, se dit-il en posant la tête sur l'oreiller; vingt-huit jours, ce n'est pas bien long!

Le lendemain, à son réveil, Michel reçut à la fois une lettre et un télégramme. Le télégramme, signé Paul Avérief et daté de Menton, ne contenait que cinq mots « Ne perds pas une minute. »

Effrayé, Michel ouvrit la lettre, qui était aussi de son frère; celle-ci, dont la date était de trois jours antérieure au télégramme, était ainsi conçue :

« Mon cher frère, c'est ton amitié seule qui peut m'épargner une des plus vives douleurs et le plus cruel remords de mon existence. Aussi je n'hésite pas à te demander un très-grand service que tu peux me rendre, je crois, sans te faire de tort aux yeux de tes

chefs. Mais je ferai mieux de commencer par le commencement.

» Il y a huit ans, deux ans après la malheureuse rupture de mon mariage, je fis connaissance avec une jeune fille, telle qu'on peut désirer sa femme. Une seule chose parlait contre elle — sa naissance. Elle était fille illégitime d'un prince K..., qui, du reste, avait eu d'elle le plus grand soin.

» Je n'eus pas le courage de braver l'opinion et de lui proposer de m'épouser. Peut-être la rupture inconcevable de mon mariage fut-elle pour quelque chose dans ma répugnance à cette union : je ne voulais pas qu'on pût voir dans cette mésalliance un pis-aller. Condamne-moi si tu veux, tu auras sans doute raison, mais épargne-moi les reproches, car je suis bien puni.

» Elle n'en fut pas moins pour moi une femme irréprochable. Pour son enfant, — car elle mit au monde une petite fille, il y a bientôt trois ans, — elle fut une mère non moins parfaite. Elle fut, dis-je, car je viens d'apprendre qu'elle est morte subitement, le mois dernier, de la rupture d'un anévrisme. Les gens chez qui elle logeait se sont bien gardés de m'en informer; ils ont d'abord fait main basse sur tout ce qu'elle possédait, — et je l'ai appris par hasard ! Ma pauvre petite fille est dans un dénûment absolu, mal nourrie, à peine vêtue, et battue, Michel; cette enfant de ma chair et de mon sang est battue par ma faute, à moi, misérable qui n'ai su être père qu'à moitié.

» Je ne parle pas du chagrin que me causa la mort de celle qu'à présent je voudrais, au prix de ce que j'ai de plus cher, pouvoir nommer ma femme; je ne te parlerai que de l'enfant, puisque la mère ne souffre plus.

» Au reçu de cette lettre, demande un congé; dis que je suis très-malade, — et tu ne mentiras pas, car tant de chagrin et d'inquiétude m'ont occasionné une terrible rechute, et je souffre plus que jamais. Vas rue ... n°..., fais-toi remettre l'enfant — qui s'appelle Marie, comme notre défunte mère; — engage une gouvernante n'importe où; pourvu qu'elle puisse débarbouiller la petite jusqu'à Menton, je la tiens quitte du reste; ne quitte plus l'enfant, pars avec elle sur-le-champ, demain si tu peux, et amène-moi tout ce qui me reste de mon bonheur passé. S'il arrivait quelque malheur à cette petite, j'y verrais une juste punition du ciel et je mourrais dévoré de remords. »

Une traite considérable accompagnait cette lettre, « afin de lever tous les obstacles », ajoutait Paul Avérief.

En lisant cette lettre, Michel crut rêver. Son frère, si rangé, si sérieux, avait une petite fille de trois ans ! Et voilà que lui, Michel, lieutenant aux gardes à cheval, était chargé de ramener cette petite fille à son père, de trouver une gouvernante, d'acheter des habits et tout ce qui s'ensuit, pour une enfant à peine vêtue!... La tête lui tournait, les oreilles lui

tintaient, le sifflet de la locomotive l'assourdissait par avance. Et le congé, et le passe-port, et cette gouvernante surtout, cette gouvernante qu'il fallait trouver dans les vingt-quatre heures, et Marthe qui l'attendait le lendemain !

Il se laissa tomber dans son fauteuil, tout découragé... et se leva bien vite pour aller chez son colonel lui demander un congé... car il fallait bien commencer par là.

Le congé lui fut délivré sans difficulté : Michel était l'officier le mieux noté de son régiment. Les formalités de police furent éludées ou remplies aussi sans trop de peine. La partie de sa mission qui touchait à l'enfant fut moins facile à remplir. Les gens qui l'avaient gardée depuis la mort de sa mère firent semblant de faire des façons, à la vue d'un brillant officier ; Michel fut obligé de menacer et de parler de perquisitions immédiates, ce qui mit fin à toutes les difficultés. Il enleva la petite, fort effrayée, tout en larmes, la mit dans une voiture qu'il trouva à grand' peine, et l'emmena dans une demi-douzaine de magasins pour la faire habiller de pied en cap, ce qui lui prit beaucoup de temps, la centralisation étant inconnue à cette époque en fait de costumes d'enfants.

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque Michel s'aperçut qu'il n'avait pas encore de gouvernante pour la petite nièce que le ciel lui envoyait inopinément.

Une idée lumineuse lui vint : en allant prévenir

Marthe de son départ, il lui demanderait une protégée, femme de chambre ou autre, pour l'accompagner dans son voyage. Marthe, en effet, était dame patronnesse d'un établissement pour les jeunes filles sans fortune. Il se rendit donc chez M. Milaguine. Le devant de la porte était jonché de paille et de papiers d'emballage. Il monta à la hâte, pénétra jusqu'au fond de l'appartement sans rencontrer personne, et comme il revenait sur ses pas, désespéré, il se trouva nez à nez avec Pauline Hopfer.

— Ah ! Pauline Vassilievna, s'écria-t-il avec l'accent d'une joie sincère, enfin je vous trouve ! Où est M. Milaguine ?

— M. Milaguine et ses filles sont partis, il y a deux heures, pour leur maison de campagne. Mais vous le saviez, monsieur Michel, ne dînez-vous pas demain avec nous ?

— Non, fit piteusement Michel, je ne puis pas, je pars pour l'étranger.

— Pour l'étranger ? répéta Pauline bouleversée. Vous y resterez longtemps ?

— Non, je serai ici dans quinze jours. Et ils sont partis ? répéta-t-il consterné.

— Oui, je vais les rejoindre à l'instant, dit Pauline un peu sèchement. La voiture doit être revenue pour me chercher. N'est-elle pas en bas ?

— Non, pas encore, fit Michel préoccupé. Puis tout à coup : — Pauline Vassilievna, vous ne connaîtriez pas une gouvernante ?

— Une gouvernante? répéta celle-ci de plus en plus étonnée. L'idée lui vint que Michel avait perdu la raison.

— Oui, une gouvernante, ou une bonne, c'est la même chose, dit innocemment Michel.

— C'est la même chose! Encore un mot que tu me payeras! dit à part soi l'irascible demoiselle. — Non, monsieur Michel, je ne connais ni bonne ni gouvernante. Pourquoi faire, cette bonne?

— Pour une petite fille, dit Michel.

Il sentit tout à coup qu'il s'était imprudemment engagé, et que cette petite fille avait en sa compagnie quelque chose de bien singulier, d'autant plus qu'il n'espérait pas rencontrer chez Pauline la même discrétion que chez Marthe.

— Une orpheline... reprit-il.

— Pour Pétersbourg? fit Pauline intriguée.

— Non, pour l'étranger.

— Attendez... oui, je connais quelqu'un, dit Pauline frappée à son tour d'un trait de génie. Qu'est-ce que vous donnez d'appointements?

— Je n'en sais rien, répondit Michel pris au dépourvu : ce qu'on donne en pareille circonstance.

— Quatre cents roubles et le voyage payé, si on ne se plaît pas là-bas; où cela?

— Près de Nice.

— Joli pays. Et... quel âge a la petite fille?

— Trois ans, fit Michel avec répugnance.

Il lui semblait se mettre dans la gueule du loup.

— Très-bien, attendez-moi ici, monsieur Michel, je vais voir si je puis décider une personne qui vous conviendrait parfaitement.

Michel, désorienté, s'assit dans le salon désert. L'image de Marthe ne vint pas lui tenir compagnie; l'abandon où il avait trouvé la petite, la figure étonnée de son cocher quand il était sorti tenant par la main l'enfant déguenillé, les courses de magasin en magasin, la singulière physionomie de ses domestiques quand ils l'avaient vu rentrer avec elle, la question de sa vieille bonne qui lui servait de cuisinière : « Seigneur, mon Dieu! d'où cela vous tombe-t-il? » tous ces détails lui revenaient en mémoire d'une façon désagréable.

Dans sa hâte fébrile, trop naïvement honnête d'ailleurs pour voir du premier coup d'œil l'envers des choses, — il n'avait pas songé qu'il eût dû s'entourer de quelques précautions, cacher l'enfant à tous les yeux, ne pas en parler, surtout à cette Allemande fûtée dont il se méfiait vaguement. Mais le mal était fait.

Et puis qui sait? Tout finirait peut-être très-bien.

Pauline le fit attendre une heure à peu près, puis revint avec une femme entre deux âges, à l'air maussade, qui se présenta comme « mamselle », — et capable d'élever « plus d'un enfant ».

— Très-bien, dit Michel, qui se rappela la phrase : « Je la tiens quitte du reste ». Êtes-vous prête à partir dès demain?

— Si monsieur veut bien me porter sur son passeport, dit la duègne.

— C'est chose faite! dit Michel, enchanté de voir cette difficulté s'aplanir comme les autres. Nous partons demain matin.

— Bien, monsieur. On couche chez monsieur?

— Pourquoi? Non, dit Michel abasourdi, je n'ai pas de place. Vous viendrez à huit heures. Pauline Vassilievna, dit-il à cette dernière, je vous en prie, dites à mademoiselle... à M. Milaguine, veux-je dire.

— Mais non, ne dites rien du tout, j'irai moi-même m'excuser, après dîner, de mon départ précipité. Je vous remercie de tout mon cœur du mal que vous vous êtes donné pour moi... je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

— Vous me remercierez à votre retour, fit méchamment Pauline en le quittant sur le seuil de la porte.

— Écoutez, Marguerite, dit-elle en revenant à la duègne restée immobile dans le salon, vous comprenez que je ne vous ai pas enlevée à votre cuisine, et que je ne vous ai pas fait avoir quatre cents roubles d'appointements, au lieu de cent vingt que vous aviez, uniquement pour le plaisir de vous rendre service. Vous m'écrirez tout ce qui se passera là-bas.

— Je ne sais pas très-bien l'orthographe, dit l'ex-cuisinière, récemment promue à un grade supérieur.

— Écrivez avec l'orthographe que vous savez, et ne soyez pas économe de ports de lettre. Attendez, je

vais vous donner des envelòppes toutes prêtes, pour que votre orthographe n'attire pas l'attention de ceux... que cela ne regarde pas.

— Vous croyez donc que la petite demoiselle est la fille du jeune monsieur, mademoiselle Pauline?

— Je ne crois rien du tout, et cela moins que le reste. Si c'était sa fille, il ne serait pas si bête, murmura irrévérencieusement Pauline à l'adresse de son ancienne idole.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'il faut que je fasse? dit Marguerite.

— Il faut aller dîner n'importe où, et ne vous vanter de rien, lui répondit sa protectrice en lui donnant un rouble.

VI

En rentrant chez lui pour dîner, Michel trouva la petite fille assise par terre dans un coin, les mains pendantes à son côté, dans un état voisin de l'abrutissement. Il était facile de voir qu'on ne l'avait pas gâtée depuis la mort de sa mère.

— Elle est comme ça depuis que vous êtes parti, dit la vieille bonne qu'il interrogea. Est-ce qu'elle va rester ici?

— Non, non, fit Michel avec un soupir de soulagement, nous partons demain pour l'étranger.

— Pour l'étranger? Sainte Vierge! Et vous aussi? Mais votre linge n'est pas prêt, vous ne m'avez rien dit!...

— Je partirai sans linge, répliqua Michel avec quelque impatience; fais-nous dîner.

La vieille obéit. L'enfant mangea peu; elle avait le cœur gros et tombait de sommeil.

— Où va-t-elle dormir, demanda la vieille, démoralisée. Il n'y a pas de place.

— Couche-la avec toi, répondit Michel, non moins abattu.

— Avec moi, à la cuisine! Y pensez-vous, monsieur? C'est un enfant de maître, cette petite!...

Elle regardait Michel d'un air interrogateur.

— Eh bien, couche-la sur le canapé du salon.

— Mais elle roulera en bas!

— Mets des chaises, douze chaises, si tu veux, fit le jeune homme impatienté, et laisse-moi tranquille.

Quand il eut fini de s'habiller pour aller à Kamennoï-Ostrow, il sortit de sa chambre; le salon était éclairé par une seule bougie, que tenait la vieille bonne arrêtée au pied du divan où dormait la petite fille. Ses cheveux bruns, les longs cils abaissés sur ses paupières lui donnaient l'air plus vieux que son âge. La bouche et le menton trahissaient son origine paternelle à ne pas s'y méprendre.

— Elle est jolie, fit Michel en la regardant avec compassion; pauvre petite!

— C'est une Avérief... dit la vieille bonne à voix basse. C'est tout votre portrait quand vous aviez son âge.

Michel, horrifié, fit un pas en arrière:

— Comment, tu crois?...

— Non, monsieur, je ne pense pas que ce soit la vôtre... C'est la fille de Paul Nicolaïtch, n'est-ce pas? J'avais toujours pensé qu'il y avait quelque chose, — et puis, son ancien cocher, celui qu'il a renvoyé il y a quatre ans, nous avait parlé de la jeune femme...

— Elle est morte, interrompit Michel à voix basse.

La bonne garda un instant le silence. L'enfant dormait, mais son sommeil était douloureux et agité

comme sa veille. Elle avait pleuré silencieusement pendant qu'on la croyait endormie déjà, et une larme avait glissé le long de sa joue en y laissant une trace humide et brillante.

— Pauvre innocente! murmura enfin la vieille femme touchée dans sa fibre maternelle, — elle connaît déjà la peine! Dors, mon pauvre ange, ce n'est pas nous qui te ferons pleurer.

Elle raffermit les chaises au bord du canapé, passa et repassa la main sur les couvertures, et, pendant que Michel sortait, fit rapidement le signe de la croix sur la petite que sa mère ne pouvait plus bénir.

Le chemin parut bien long à Michel, la route était poudreuse, les équipages nombreux. Son cheval, fatigué par les courses du matin, n'allait pas très-vite, — et puis il était horriblement impatient. Ces quinze jours allaient être interminables. Comment Marthe allait-elle prendre son absence? Que penserait-elle pendant tout ce long intervalle?

— J'aurai bien le temps de lui donner un mot d'explication, et elle aura confiance en moi pour le reste, se dit-il en manière de consolation.

En approchant de la villa Milaguine, Michel vit trois ou quatre équipages à la porte. On n'avait pas perdu de temps pour venir saluer les nouveaux arrivés.

Comme il entrait, Michel entendit une volée d'éclats de rire qui l'arrêta dans l'antichambre; la voix aiguë de Nastia faisait un inextinguible dessus, et la basse continue de M. Milaguine modulait un ronron

harmonieux dans le troisième dessous. D'autres voix, des phrases entrecoupées, de lourds piétinements formaient un brouhaha parfait.

Ne voyant personne pour l'annoncer, Michel prit le parti d'entrer, et il se trouva vis-à-vis d'une croupe de cheval.

Oghérof, arrivé dix minutes auparavant, avait voulu faire admirer sa monture à Marthe Milaguine, qui avait refusé de se montrer sur le perron, alléguant sa toilette poussiéreuse et chiffonnée.

— Eh bien, vous le verrez tout de même ! s'était écrié Oghérof en sortant à toutes jambes.

Cinq minutes après, il était revenu, tenant par la bride son cheval, très-bien dressé d'ailleurs, qui avait monté sans difficulté les quatre ou cinq marches du perron, et qui était entré à sa suite.

La noble bête — un anglais pur sang — un peu effrayée par les lumières et le bruit des voix, n'en faisait pas moins bonne contenance.

— Saluez la société ! criait Oghérof au moment où Michel fit son entrée ; et le cheval obéissant leva gracieusement le pied droit, en inclinant à plusieurs reprises sa tête fine et osseuse.

Michel tourna l'obstacle qui lui barrait le passage, et vint à bout de s'approcher du maître de la maison. M. Milaguine était devenu violet à force de rire. Toute la société faisait chorus ; les convenances un peu étroites de la ville avaient soudain fait place au laisser-aller de la campagne. Jamais Oghérof ne se

fût permis pareille incartade dans un salon pétersbourgeois; mais aux Iles, c'était bien différent.

— Très-bien, fit un jeune officier, tu l'as fait monter, mais comment vas-tu le faire descendre?

— Au fait, dit Marthe en achevant un éclat de rire, il ne peut pas terminer ses jours ici, — quoiqu'il soit bien gentil, ajouta-t-elle en flattant les naseaux du cheval, qui la regardait amicalement, avec ses yeux brillants et pleins d'intelligence.

— C'est mon affaire, répondit Oghérof; mademoiselle Marthe, avez-vous un petit morceau de sucre?

— Certainement, répondit la jeune fille.

En se retournant, elle se trouva face à face avec Michel, qu'elle n'avait pas encore aperçu; elle étouffa une exclamation de surprise.

— Vous ici, monsieur Michel, dit-elle en rougissant légèrement.

— Oui, mademoiselle..., j'ai bien des choses à vous dire... Je ne pourrai pas venir demain.

— Comment cela? dit la jeune fille en se redressant; vous avez promis!

— Oui, certainement; mais écoutez-moi, Marthe Pavlovna, un empêchement sérieux...

Le cheval fit un brusque mouvement.

— Marthe! cria M. Milaguine, fais donc apporter du sucre, sans quoi il va nous manger tous, son cheval prodige.

— Je reviens, fit rapidement Marthe, vous m'expliquerez cela. Et elle disparut.

— Mesdames et messieurs, mon cheval est plus intelligent qu'une personne naturelle, dit Oghérof d'un ton de boniment; il n'acceptera ce sucre que de la main la plus blanche, la plus délicate, la mieux faite pour être adorée de cette honorable société. Essayez, et voyez si son jugement le trompe.

Aux éclats de rire de tous les assistants, il fit présenter successivement le morceau de sucre par un garde à cheval, par Nastia, par mademoiselle Pauline, par M. Milaguine, et enfin par mademoiselle Marthe, de laquelle le cheval accepta ce qu'il avait refusé des autres. On applaudit à tout rompre; M. Milaguine, de violet devenu bleu, se roulait sur un canapé.

— Et maintenant, il s'agit de sortir d'ici, mon ami, dit Oghérof à son animal qui grattait le parquet depuis une minute avec des signes d'impatience. Marthe Pavlovna, par où voulez-vous que je sorte? Par la porte ou par la fenêtre?

— Par où vous voudrez, prince, pourvu qu'il n'y ait pas de danger, répondit Marthe, qui ne riait plus.

Elle n'était pas accoutumée à se voir rendre des hommages si publics; elle ignorait, disons-le pour son excuse, que la pauvre bête, dressée à ce genre d'exercice, l'avait accompli cent fois pour l'une ou l'autre des petites actrices dont le prince faisait sa plus chère compagnie.

— Le danger? fit Oghérof, cela n'existe pas! Préférez-vous la porte? Aimez-vous mieux la fenêtre?

— La porte, certainement, dit Marthe, confuse de se voir le point de mire de toute la société qui attendait sa réponse.

— Cela n'est pas plus facile ! fit observer Michel.

— N'importe! répondit Oghérof avec un geste d'insouciance. Et il sauta sur son cheval.

Marthe ne put retenir un léger cri en voyant piaffer et bondir sur le parquet ciré le bel animal excité par son cavalier. Ils passèrent tous deux par la porte à peine assez haute, traversèrent l'antichambre et arrivèrent sur le perron, accompagnés de toute la société. Oghérof arrêta sa monture au bord de la première marche.

— Attention, dit-il à son cheval en le flattant doucement, regarde bien et sois sage.

Puis, rassemblant les rênes, il fit un geste de salut à Marthe, qui le regardait inquiète.

— Souhaitez-moi bonne chance, mademoiselle, lui dit-il moitié sérieux, moitié plaisant.

— Vous n'allez pas sauter ? s'écria la jeune fille effrayée.

— C'est vous qui l'avez voulu. Tout pour les dames. Hourrah ! s'écria-t-il en enlevant son cheval.

Un cri général accompagna leur mouvement. Marthe mit ses deux mains sur ses yeux. Quand elle les ôta, Alexandre Oghérof revenait déjà au petit trot et recueillait les félicitations de l'assistance.

Michel ne put échanger deux paroles avec Marthe pendant toute la soirée. La prouesse d'Oghérof avait

mis un peu de fièvre dans l'air; jamais on n'avait tant ri, ni si haut, sous les plafonds de la villa.

Onze heures étaient sonnées; Michel sentait que sa malle n'était pas faite, qu'il n'avait rien de prêt pour son voyage du lendemain, qu'il avait oublié d'aller chez le banquier toucher la traite de son frère et prendre de l'or; — il ne pouvait cependant pas se décider à battre en retraite sans avoir motivé son départ d'une façon plausible. Mais le moyen de parler sérieusement au milieu de cette bande de fous!

Il aurait bien voulu aussi voir partir Oghérof, qui se montrait particulièrement assidu auprès de Marthe, et qui trouvait moyen d'accaparer à tout moment son attention. Renonçant enfin à toute explication intime, il prit le parti de s'adresser à M. Milaguine.

— Je suis venu m'excuser, lui dit-il, je ne pourrai pas avoir l'honneur de dîner chez vous demain.

— Mais demain, c'est la fête de Marthe! s'écria le digne homme : Oghérof a promis de tirer un feu d'artifice.

— Je pars pour l'étranger, répondit le jeune homme d'une voix sérieuse; mon frère est très-malade et me demande instamment. Je serai ici dans quinze jours.

— Votre frère est plus mal! C'est bien fâcheux, dit Milaguine soudain attristé. Y a-t-il du danger?

— Non, non, se hâta de répondre Michel, il n'y a aucun danger; mais Paul veut absolument me voir; — il a à me parler, ajouta-t-il avec quelque embarras.

— Allez, allez, mon ami! Avant de partir, faites votre paix avec ma fille; elle n'aime pas qu'on lui manque de parole.

— Si vous voulez bien le permettre... balbutia le jeune homme, enchanté de trouver ce prétexte pour parler à Marthe en particulier.

Il s'éloigna et trouva la jeune fille dans la salle à manger. Les domestiques allaient et venaient, préparant un souper improvisé.

— Marthe Pavlovna, lui dit-il, — elle le regarda en face, — croyez-moi, ce n'est pas pour mon plaisir que je pars.

— Alors vous ne voulez pas venir demain? dit-elle avec une insistance dont elle sentait vaguement l'injustice.

— Je ne puis pas, je pars pour l'étranger; je vais rejoindre mon frère, qui a besoin de moi pour une affaire... et qui a eu une rechute, ajouta-t-il après une seconde d'hésitation.

— Est-il dangereusement malade?

— Non, dit Michel, cette fois avec un vague regret de ne pouvoir répondre oui.

— Eh bien, partez après-demain.

— Je ne puis.

— Même si je vous en priais? fit Marthe en avan-

çant involontairement sa main vers le bras du jeune homme.

Elle était dans un étrange état d'esprit, elle avait envie de supplier, et en même temps elle se sentait blessée d'un refus si net, qui lui semblait si peu motivé. Michel se taisait, la regardant avec des yeux suppliants.

— Vous ne partez pas en société? reprit-elle, vous n'emmenez pas de camarade?

— Non, Marthe Pavlovna, pas de camarade...

— Eh bien, alors...

— Je vous en supplie, pardonnez-moi, croyez-moi, dans quinze jours je vous expliquerai...

— Je n'ai pas le droit de demander ni d'accepter d'explications, répondit Marthe avec quelque hauteur, mue peut-être par un secret dépit d'en avoir déjà trop demandé.

— Si vous saviez...

— Je sais que je vous ai prié de rester vingt-quatre heures de plus pour assister à ma fête, et que vous avez refusé sans que la santé de votre frère exigeât tant d'empressement.

— Marthe Pavlovna, s'écria presque haut le jeune homme au désespoir, pour vous plaire, je donnerais ma vie, je ferais bien d'autres prouesses que ce fou d'Oghérof... mais je ne puis rester. Je vous dirai tout...

Marthe s'éloignait lentement. Pauline entra. Son regard haineux embrassa la hauteur offensée de

Marthe, l'air suppliant du jeune homme; elle comprit qu'il n'était pas trop tard pour elle.

— Allez, monsieur Michel, je ferai votre paix, lui dit-elle à voix basse, je n'ai pas encore eu le temps de leur raconter votre visite de l'après-midi; tout s'expliquera demain.

Une idée vint au jeune homme. Il remercia Pauline en lui serrant la main, et se précipita à la poursuite de Marthe, qu'il atteignit au moment où elle allait entrer dans le salon.

Je pars à une heure, lui dit-il; demain matin, à dix heures, je serai ici pour vous féliciter.

Les yeux de Marthe rayonnèrent d'un éclat doux et subtil comme celui des étoiles, mais elle ne répondit rien.

— Au revoir, lui dit-il en lui tendant la main.

— Elle y mit lentement la sienne en le regardant toujours.

— Marthe, lui dit-il à l'oreille, au risque d'être entendu, je reviendrai vous dire que je vous aime.

Elle retira brusquement sa main et détourna la tête.

— Au revoir, monsieur Milaguine, dit Michel tout haut, je pars; je viendrai vous présenter mes félicitations demain matin.

— Fort bien, mon ami, fort bien. Je suis toujours enchanté de vous voir. Mes amitiés à votre frère, si je ne vous revoyais pas.

Il était deux heures et demie du matin quand

Michel se coucha harassé, après avoir mis de l'ordre dans ses tiroirs et jeté quelques effets dans une malle. Avant de se coucher, il alla voir la petite orpheline dans le salon. En dormant, elle avait repoussé les chaises et roulé par terre sur le tapis, où elle dormait aussi bien que sur un lit de plume. — Michel la releva avec précaution, sans provoquer autre chose qu'un léger grognement de la petite dormeuse, la remit sur son canapé, la couvrit, l'embrassa et s'en alla.

— Ouf! se dit-il en se jetant sur son lit, ce sera bientôt fini, par bonheur, car si cela devait durer seulement huit jours, je deviendrais fou.

Le lendemain, Michel s'éveilla avec la sensation, bien connue des voyageurs, qu'il avait manqué le train. Il sauta à bas du lit et regarda sa montre. Il n'avait pas manqué le train, mais dix heures et demie allaient sonner.

— Pourquoi ne m'a-tu pas éveillé? cria-t-il en fureur à son domestique.

— Vous ne l'aviez pas ordonné, monsieur, répondit celui-ci; vous vous êtes couché si tard, et le train ne partant qu'à une heure, je n'ai pas pensé qu'il fût nécessaire... Le thé est prêt, et la bonne vous a fait un excellent déjeuner.

Maudissant cent fois l'affection de ses serviteurs qui avaient respecté son sommeil, le jeune homme s'habilla en un tour de main et s'aperçut qu'il avait encore oublié une demi-douzaine de choses indispensables.

La gouvernante était arrivée ponctuellement, il lui remit l'enfant et sortit.

Il se rendit avant tout chez un jardinier, et lui commanda le plus beau bouquet qui lui eût jamais passé par les mains; il donna l'adresse de M. Milaguine sur une carte à lui, à laquelle il ajouta quelques mots au crayon : « Retard absolument involontaire; » impossible à présent de venir. Explications d'au- » jourd'hui en quinze. Respects et félicitations. »

Il prit toutes ses précautions pour que le bouquet fût remis à point, et retourna chez lui.

Une heure après, il arrivait à la gare, juste à temps pour se voir bousculer dans un compartiment de premières avec l'étrange société que le ciel lui avait si inopinément adjointe.

VII

Marthe avait peu dormi. Dès sept heures du matin, elle était levée, au grand étonnement de Nastia, qui partageait sa chambre à la campagne, et qui lui avait déclaré qu'il fallait être malade pour se réveiller de bonne heure un jour de fête, quand on pouvait si bien rester au lit. Là-dessus Nastia s'était retournée sur l'oreiller et rendormie à poings fermés.

Marthe, bien aise d'être seule, avait commencé par s'habiller avec beaucoup de soin; son joli costume du matin, blanc et vaporeux, lui seyait à merveille. Après s'être accordé un sourire dans la glace, elle était descendue au jardin avec un livre qu'elle ne lisait pas.

Huit heures, neuf heures, puis la demie sonnèrent. Elle devint un peu nerveuse et se mit à marcher dans les allées pour distraire son impatience. Depuis deux heures, elle se représentait le moment où Michel arriverait par la grande avenue ensoleillée, au bord de la Néva. Elle l'avait vu de loin, dans son rêve, la reconnaître et presser le pas; — il lui tardait que ce rêve devînt une réalité.

Les dernières paroles du jeune homme l'avaient remuée jusqu'au plus profond de son âme. Elle se reprochait le regard par lequel elle les avait provoquées; elle avait honte, elle rougissait en pensant qu'elle lui avait accordé ce regard qui avait descellé les lèvres du jeune Avérief; il lui semblait s'être manqué à elle-même en appelant cet aveu. Elle s'en voulait de ce qui lui paraissait une faiblesse.

Pour cette âme altière, c'était déchoir que d'accorder quoi que ce fût avant d'avoir été formellement sollicitée. Non pas qu'un amour-propre mesquin lui fît désirer d'avoir tous les avantages, mais le devoir de la femme lui semblait être la réserve la plus rigoureuse, sous peine de faillir à la sainte pudeur.

Elle s'en voulait aussi de l'insistance qu'elle avait apportée à le prier de venir ce jour-là; mais sur ce point elle n'avait pas été maîtresse d'elle-même; depuis longtemps, elle attachait à la présence du jeune homme une sorte d'importance superstitieuse; il lui semblait que cette présence lui portât bonheur, et elle redoutait une espèce de mauvais sort lorsqu'elle ne le voyait pas venir les jours où elle avait quelque raison de l'attendre.

Aussi, en s'entendant promettre la visite du matin qui devait remplacer celle du soir, toute son humeur, toute son inquiétude était-elle tombée, et c'est cette détente d'esprit qui lui avait fait regarder si doucement le jeune homme. Et voilà que, ce matin, elle s'en voulait presque autant de ce regard miséricor-

dieux que de la faiblesse superstitieuse qui lui avait d'abord fait tenir rigueur à Michel.

Elle pensait à tout cela en parcourant l'allée qui longeait la palissade du jardin. La Néva brillait au grand soleil ; les îles — autant de bouquets de verdure — miraient dans l'eau leurs pavillons blancs et leur tendre fraîcheur de mai ; le vent du matin jouait avec le bout des rubans de la jeune fille et passait sur ses joues, aussi doux que le velours d'une feuille de rose.

Elle se sentait joyeuse et troublée ; elle avait nettement conscience que ce jour allait décider de sa vie et que son bonheur allait venir à elle le long de cette avenue ombreuse, dans le miroitement des flots bleus.

Dix heures sonnèrent, puis la demie. Marthe cessa de marcher. Appuyée sur la palissade, elle fit ce qu'elle n'avait jamais fait, ce qui la veille lui aurait paru une inconvenance ; elle regarda sur la route, interrogeant des yeux les rares équipages, les piétons, les cavaliers plus rares.

Une horloge lointaine sonna onze coups. Marthe quitta brusquement la palissade, entra dans un kiosque du jardin, se jeta sur un banc et se mit à pleurer.

Elle pleurait bien rarement ; elle considérait les larmes comme une faiblesse, quand elles n'étaient pas une ressource, un épanchement pour le cœur trop plein et près d'éclater. Mais ce matin-là elle se sentait envahie par une désolation complète, un sentiment d'abandon absolu. Elle avait beau se dire que le jeune

homme avait pu être retenu par un obstacle vulgaire, — elle devina même la vérité exacte — que cette absence ne serait que de quinze jours, que probablement elle allait recevoir tout à l'heure un billet, un mot d'excuse et d'explication ; son cœur, affaibli par l'attente et la récente lutte, ne voulait pas accepter de consolation.

Pendant qu'elle séchait ses yeux de son mieux et tâchait de retrouver un peu de calme pour se présenter devant son père, Pauline, qui guettait de la fenêtre, avait vu venir le messager d'Avérief, porteur du bouquet. Descendant aussitôt, elle l'avait trouvé sur le perron et s'était chargée de remettre son message. Une demi-douzaine de bouquets encombraient déjà l'antichambre, elle n'eut pas de peine à escamoter celui-là. Profitant d'un moment où personne ne la voyait, elle grimpa à son observatoire, munie de son précieux fardeau. La robe blanche de Marthe débordait un peu du kiosque.

Tranquille alors, Pauline lut et relut la carte, la déchira méthodiquement en beaucoup de petits morceaux qu'elle noya au fond d'nn verre d'eau ; puis elle s'assit et s'absorba dans la contemplation de son larcin.

C'était un bouquet d'amant, de fiancé. On eût dit que le jardinier avait deviné quelque chose, car ces fleurs composaient tout un poëme. Les jasmins, les tubéreuses, les camélias, les lilas, tout était blanc ; une poignée de fleurs d'oranger se dissimulait au milieu, dans un panache de fougères.

Enivrée sans doute par le mélange puissant de tant de parfums, Pauline arracha les fleurs d'oranger d'un geste plein de rage, au risque de détruire toute l'harmonie de cet hymne odorant; elle les tint un moment dans sa main fermée, prête à les lacérer, — puis riant soudain d'un rire sarcastique, elle les planta brusquement dans ses cheveux et se regarda dans la glace.

Elle était extraordinairement jolie. La méchanceté de ses yeux noirs lui donnait un attrait démoniaque qui faisait un piquant contraste avec le cortége traditionnel d'idées qu'éveille la fleur virginale des noces. Elle sourit d'un air satisfait, en murmurant :

— Cela m'ira au moins aussi bien qu'à elle, je suis au moins aussi belle!

Puis elle détacha une à une les fleurs entrelacées, les réunit au hasard dans sa main, et les mit négligemment dans un vase. Une idée lui vint : riant plus fort que tout à l'heure, elle versa les petits morceaux de carton, déjà trempés et informes, dans l'eau qui devait recevoir les fleurs.

— Tout ensemble! dit-elle presque haut, c'est encore mieux!

Elle fit disparaître dans la cheminée les débris du bouquet, jeta un coup d'œil approbateur à son ouvrage, et descendit dans la salle à manger.

Marthe avait rejoint son père à déjeuner, et faisait aussi bon visage que possible. Le prétexte d'un grand mal de tête lui avait servi à expliquer ses yeux rougis et son visage défait.

— Voilà ce que c'est que de se lever trop tôt! avait dit Nastia. Puis, repentante, elle était venue embrasser sa sœur.

— Tiens, ta robe est mouillée, tu as donc pleuré? dit-elle aussitôt en retirant les bras qu'elle lui avait passés autour du cou.

— C'est la rosée, avait répondu Marthe avec effort.

Elle, qui disait toujours la vérité, allait-elle être forcée de dissimuler, de mentir?

M. Milaguine avait acheté pour sa fille un magnifique collier de perles.

— On dit que les perles portent malheur aux fiancées, lui dit-il en les lui passant au cou; je veux t'en donner avant que l'on t'ait encore parlé de mariage, afin de conjurer le mauvais sort.

Chaque mot, autour d'elle, semblait choisi exprès pour enfoncer encore le dard dans le cœur de la jeune fille; ces dernières paroles la firent fondre en larmes pour tout de bon.

— Eh bien, eh bien, s'écria M. Milaguine, qu'estce que cela veut dire? C'est le mariage qui te produit cet effet-là?

— Je ne voudrais jamais vous quitter, balbutia Marthe en cachant sa tête sur la poitrine de son père.

M. Milaguine la serra fortement dans ses bras; puis, avec un soupir :

— Soyons heureux pendant que nous sommes ensemble, lui dit-il.

Pauline présenta aussi son petit cadeau — brodé

de ses mains, — et elle embrassa Marthe sur les deux joues avec beaucoup d'effusion.

La conversation devint générale. On apporta les bouquets avec les noms de ceux qui les avaient envoyés. Marthe espérait entendre celui de Michel ; son attente fut trompée cette fois encore ; elle retomba dans le silence.

— Avérief n'est pas venu, je m'en doutais, dit son père ; le jour d'un départ, on a toujours plus à faire qu'on ne pense. Mais tu n'es pas gaie ! reprit-il en voyant qu'elle ne répondait pas, tu inaugures tristement tes vingt ans !

— Je suis fatiguée d'hier, répondit Marthe : nous nous sommes couchées trop tard.

— Il faudra dormir cette après-midi, fit M. Milaguine, pour qui le sommeil était la panacée universelle ; nous avons du monde ce soir, on dansera. Repose-toi jusqu'à l'heure du dîner ; c'est moi qui recevrai les visiteurs.

Trop heureuse d'échapper à la nécessité de causer et de se montrer aimable, Marthe se retira dans sa chambre après le déjeuner.

Elle était sur son lit depuis une heure, regardant tristement en elle-même, humiliée d'avoir attaché tant de prix à la présence de ce jeune homme, humiliée de le lui avoir laissé voir ; blessée qu'il n'eût pas trouvé le temps de lui envoyer un mot de félicitations, une carte, un message verbal ; abattue par tant d'émotions, mécontente d'elle-même, de cet

état d'esprit nouveau où elle se trouvait depuis la veille, — lorsqu'on frappa discrètement à la porte de sa chambre.

— Peut-on entrer? fit une voix flûtée; et, sans attendre de réponse, Pauline entra et referma la porte derrière elle avec précaution.

— Que voulez-vous? dit Marthe en reposant sa tête sur l'oreiller.

— Puis-je causer un peu avec vous? demanda Pauline avec ses inflexions de voix les plus caressantes.

— Si vous voulez. Cependant j'aimerais mieux être seule.

— C'est que j'ai quelque chose à vous dire, fit la demoiselle de compagnie en s'asseyant auprès du lit.

Une fois entrée, que Marthe voulût ou non l'écouter, elle était bien sûre de ne pas sortir avant d'avoir défilé son chapelet.

Marthe se retourna avec un mouvement d'ennui; Pauline n'en tint pas compte; elle s'installa confortablement dans son fauteuil et regarda mademoiselle Milaguine avec commisération. Celle-ci, les yeux fermés, ne pensait qu'à se débarrasser au plus vite de cette compagnie incommode, en feignant un invincible sommeil.

— M. Michel est parti pour l'étranger... dit mademoiselle Hopfer de sa voix la plus suave.

Marthe ouvrit les yeux et la regarda en face.

— Eh bien? dit-elle tranquillement.

— Je savais bien que je te ferais desserrer les

lèvres ! pensa Pauline. — Mais il n'est pas parti... seul, ajouta-t-elle en appuyant sur le dernier mot.

Marthe se souleva sur le coude et foudroya Pauline d'un « Que voulez-vous dire ? » indigné.

— Non, M. Michel n'est pas parti seul ; il emmène avec lui...

Marthe ne questionnait pas. Pauline fut forcée d'achever :

— Un enfant...

— Je ne vois rien là d'extraordinaire, fit Marthe en se recouchant ; tout le monde peut emmener un enfant.

— Un enfant qui lui ressemble étonnamment... ajouta Pauline.

La gouvernante n'avait pas perdu son temps ; sa femme de chambre, restée la veille à Pétersbourg, avait eu le loisir de faire causer le cocher d'Avérief qui lui faisait la cour, et, le matin venu, elle s'était hâtée de venir reporter le tout à sa maîtresse, dont elle admirait le génie sans en connaître la profondeur.

Marthe avait refermé les yeux ; mais la pâleur de son visage annonça à Pauline que le coup avait porté.

— Un enfant de trois ans, une petite fille qui lui ressemble, et pour laquelle il est venu hier me demander une gouvernante... sous le sceau du secret, vous comprenez, mademoiselle.

— Et vous lui en avez procuré une? dit Marthe avec dégoût.

— J'ai cru bien faire...

Un éclair des yeux de la jeune fille prouva à Pauline que, si elle avait cru bien faire, elle s'était trompée. La demoiselle de compagnie ajouta aussitôt :

— Vous savez, mademoiselle, les pauvres filles sans position sont bien à plaindre ; il s'en trouvait une justement qui était venue me demander une place le matin même, — je ne la connais presque pas, — je l'ai indiquée à M. Avérief qui s'est arrangé avec elle.

Un silence suivit.

— Il l'a emmenée à l'étranger avec la petite, reprit-elle.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? dit tout à coup Marthe en s'asseyant sur son lit. Pourquoi me racontez-vous tout cela ?

— Mais, mademoiselle, répondit Pauline, qui avait longuement paré ce coup certain, dans une maison où il n'y a pas de mère, les jeunes filles doivent être soigneuses de la renommée de ceux qui sont reçus chez leur père ; et, lorsqu'un scandale public éclate au grand jour, il faut en être informé, afin de prendre ses précautions.

— Un scandale public ! répéta Marthe en portant ses mains à ses yeux comme pour leur cacher le spectacle de cette honte. Qu'y a-t-il donc ?

Alors Pauline, venue à ses fins, narra longuement le petit roman qu'elle avait inventé la veille. Michel

avait à Pètersbourg une maîtresse, une femme mariée ! dont il avait eu cette petite fille ; au commencement de l'automne, ils s'étaient querellés et elle était partie pour l'Italie ; mais Michel avait voulu garder l'enfant ; — seulement ils s'étaient raccommodés par lettres, car Michel en était passionnément amoureux, et ils étaient convenus de sceller leur réconciliation en Italie.

Michel avait reçu la veille une lettre et un télégramme ; aussitôt il avait pris son congé, et il avait emmené l'enfant que sa mère ne voulait plus quitter.

— Voilà pourquoi, mademoiselle, il était si assidu chez nous cet hiver ; il ne savait où passer ses soirées. Il a dit qu'il reviendrait dans quinze jours, — ce n'est pas vrai ; il restera là-bas, ou, s'il revient, ce sera avec elle. On dit même qu'elle a demandé le divorce et qu'il veut l'épouser.

Pauline avait mêlé si adroitement des faits réels avec des suppositions fausses, que le tout avait un air de vraisemblance très-passable. Le brusque départ du jeune homme laissait en effet le champ libre à bien des conjectures.

— Qui vous a dit tout cela? demanda soudain Marthe, qui s'était levée.

— Tout le monde, mademoiselle ! C'est le bruit de la ville : on ne parle que de cela.

— Mais vous, comment l'avez-vous su? Par les domestiques?...

Cette dernière interrogation, lancée sur un ton de mépris indicible, frappa Pauline au cœur, toute bronzée qu'elle fût à cet endroit.

— J'ai cru devoir m'informer, mademoiselle, pour l'honneur de cette maison et le vôtre. M. Michel venait bien souvent ici, il est beau, vous êtes jeune...

— Assez! dit Marthe d'une voix étranglée, indice chez elle de l'extrême indignation; c'est à mon père qu'il faut dire de telles choses, je ne dois pas les entendre!

— Mademoiselle...

— Assez! vous m'outragez!

— Je vais aussi le dire à M. Milaguine, mademoiselle Marthe... mais vous n'avez guère de reconnaissance pour la pauvre gouvernante qui vous a élevée et qui vous aime comme une mère!...

Elle larmoyait à ravir. Marthe indécise se reprochait intérieurement d'avoir semblé prendre trop à cœur cette révélation; elle se laissa baiser les mains, afin d'être plus tôt quitte, et congédia sa demoiselle de compagnie en lui disant qu'elle n'aimait pas les cancans et que celle-ci aurait dû y penser avant de lui en rebattre les oreilles.

Pauline s'en alla soumise, sur la pointe du pied, tranquille sur les résultats de sa confidence.

Elle se garda bien d'en dire quoi que ce fût à M. Milaguine; celui-ci n'aurait pas manqué de prendre des informations qui, sans détruire absolument tout le beau roman de l'ambitieuse déclassée,

auraient fortement ébranlé l'édifice de ses mains charitables.

Elle savait d'ailleurs, à n'en pas douter, que Marthe ne parlerait pas à son père de ce qu'elle venait d'entendre; elle savait non moins bien que jamais M. Milaguine ne faisait allusion devant ses enfants aux histoires plus ou moins légères qui couraient dans le monde; et, fière des résultats de sa diplomatie, elle alla se faire belle pour le dîner de fête.

VIII

Aussitôt que Pauline fut sortie, Marthe ferma sa porte à clef, puis elle ouvrit la fenêtre : l'air lui semblait impur. Elle regarda longuement les allées feuillues et la Néva qui en baignait le gazon. Le soleil avait disparu derrière les massifs. Le fleuve coulait bleu, presque froid d'apparence ; tout était changé depuis le matin ; la lumière, le scintillement, l'air de fête avaient disparu : restait la réalité froide et triste...

Marthe s'assit près de la fenêtre. Elle ne pleura pas : les sources de son cœur s'étaient soudainement taries ; — des années devaient s'écouler avant qu'elle retrouvât le don des larmes. Ses idées n'étaient pas bien nettes... J'ai vingt ans aujourd'hui, se disait-elle par moments, et cette pensée, qui ne se liait à aucune de ses impressions présentes, avait pour elle une amertume inexplicable. Elle se rappelait les causeries de l'hiver dans le cabinet de verdure de son salon. — Il me trompait alors, se disait-elle, — et son cœur honnête lui criait que ce n'était pas possible.

— Mais il est parti ! se répétait-elle, il n'est pas venu ce matin, il n'a rien envoyé, rien fait dire.

— Il m'a trompée tout le temps, se dit-elle soudain, trompée depuis que je le connais !... Cet enfant qui a trois ans... Il était tout jeune alors, il venait d'entrer au régiment... Et moi, j'ai aimé cet homme qui en aimait une autre, — je lui ai donné ce qu'il ne demandait pas, et c'est parce qu'il s'en est aperçu qu'il a feint de m'aimer... par pitié peut-être ! — Oh ! c'en est trop !

Perdue dans sa honte, Marthe crut un moment qu'il n'y avait plus de place pour elle sur la terre. Elle pensa à mourir avant de se retrouver en face de celui dont la vue serait pour elle un sujet d'opprobre perpétuel.

Mais on ne songe pas longtemps à la mort quand on a vingt ans, quand on est riche et belle... L'instinct de la conservation la ramena à des idées moins absolues.

— Tout, se dit-elle, n'importe quoi, plutôt que de le revoir ! Nous voyagerons, s'il le faut !

Et, les yeux brillants, les joues roses de fièvre, Marthe se mit à sa toilette ; elle se fit belle, elle fut coquette, afin qu'en la voyant on ne pût songer à la femme délaissée. Certaines paroles de Pauline lui faisaient craindre qu'on n'eût remarqué les assiduités de Michel ; — elle se promit de prouver au monde entier que le départ du jeune homme ne la touchait en rien.

Elle entra dans la salle à manger à l'heure du dîner, comme son père le lui avait dit, son collier de perles au cou, des roses dans les cheveux, des rubans de velours rose partout, — l'incarnation de la beauté, de la jeunesse triomphante et de l'orgueil. Sa vue provoqua un cri d'admiration, même des femmes ses parentes et ses amies.

— Vous êtes la fée des vingt ans! lui dit le père de Sophie Chérikof devenue madame Liakhine; il ne vous manque plus qu'une baguette.

— Mademoiselle Marthe a une baguette, s'écria Oghérof, fort affairé à la table des hors-d'œuvre et se retournant précipitamment, un verre de kummel dans la main droite et une tartine de foie gras dans la main gauche. — Elle la cache maintenant, sa baguette, mais c'est après nous avoir tous changés en bêtes pour l'amour d'elle.

Le rire contagieux gagna Marthe elle-même. Pendant tout le dîner, qu'elle présida avec des airs de jeune souveraine, les hommages d'Oghérof ne cessèrent de la poursuivre, et, chose étrange, ce jour-là ils ne lui déplurent point.

Après s'être vu dédaigner, elle éprouvait une secrète douceur à s'entendre dire qu'elle était belle et digne d'inspirer de l'amour. D'autres que le prince, encouragés par cet accueil nouveau, lui laissèrent voir l'admiration que leur inspirait sa beauté triomphante; elle, souriante et railleuse, ne découragea personne; elle était devenue une autre femme. Deux

ou trois fois son père la regarda avec étonnement ; il ne l'avait jamais vue si jolie, ni si familière.

— Bah ! se dit-il, pour une fois, il n'y a pas grand mal.

Oghérof avait disparu pendant qu'on servait le café. Il reparut au bout d'une heure et invita la société à passer au jardin pour voir le feu d'artifice.

— Nous serions aussi bien sur le balcon, dit M. Milaguine, toujours paresseux après dîner.

— Non, père, au jardin, au jardin ! cria Nastia en sautillant autour de lui. Serge va vous apporter un fauteuil.

Serge Avérief ne la quittait pas plus que son ombre depuis le dîner, et elle se servait de lui comme d'un jeune chien pour lui faire apporter toute espèce de choses.

On descendit donc au jardin. Les dames trouvèrent des chaises préparées. Le prince se donnait beaucoup de mouvement; les soldats qu'il avait mis à ses pièces d'artifice n'étaient pas des plus habiles, aussi la réussite de son entreprise fut-elle émaillée de quelques mécomptes ; mais tout le monde était de si bonne humeur, que la gaieté universelle couvrit ses déceptions particulières.

— Prince, mais venez donc jouir de votre ouvrage ! cria M. Milaguine, au moment où Oghérof, enroué à force de gourmander à droite et à gauche, proférait ces paroles : — Attention, mesdames... le bouquet !

— Ici, ici, répéta M. Milaguine.

Le prince franchit en deux bonds la pelouse qui le séparait des spectateurs et vint se poser derrière Marthe.

— Allez! cria-t-il à ses artificiers improvisés.

Le bouquet s'éleva dans les airs, aux applaudissements de la jeunesse. Mais pendant que les étoiles de toutes couleurs retombaient en pluie sur le ciel bleu pâle, un serpenteau oublié partit en zigzag et vint se loger dans les plis de la robe de Marthe. Celle-ci se leva brusquement : la mousseline légère s'enflamma aussitôt et la flamme monta jusqu'au corsage.

Avant que Marthe eût le temps de pousser un cri, Oghérof l'avait saisie dans ses bras et emportée dans la maison. On les suivit en désordre ; les premiers arrivés trouvèrent Marthe au milieu du salon, un peu pâle, souriante, enveloppée dans les plis d'un grand tapis de table au milieu de débris de porcelaines. Oghérof, à genoux, serrait autour d'elle les plis de l'étoffe épaisse qui avait éteint le feu.

— Il n'y a pas de mal, dit Marthe d'une voix tremblante, en voyant le visage décomposé de son père apparaître dans la porte. Mon père, ne crains rien, je n'ai pas même une ampoule.

Repoussant le tapis, elle fit un pas en avant; mais elle avait eu grand'peur malgré son courage et son sang-froid : — elle chancela. Dix mains se tendirent vers elle; Oghérof, plus voisin, l'avait soutenue. Elle

se dégagea en rougissant, et c'est son père qui la reçut dans ses bras.

— Prince, dit Milaguine d'une voix étouffée par l'émotion, je vous dois la vie de ma fille.

— Vous auriez pu me devoir autre chose, murmura le prince d'un air bourru; je suis un fameux imbécile! Si jamais on me reprend à tirer des feux d'artifice, moi qui n'y entends rien!...

— Vous m'avez pourtant préservée d'une mort affreuse, dit Marthe avec douceur en lui tendant la main.

— Baisez-lui la main, Oghérof, elle vous doit bien cela! dit M. Milaguine encore tout ému.

Il cherchait machinalement autour de lui ce qu'il pourrait bien donner en signe de reconnaissance à l'homme qui avait sauvé sa fille.

Oghérof ne se fit pas prier.

— Vous cherchez vos potiches? dit-il ensuite à Milaguine. Ne cherchez pas, les morceaux sont par terre; j'ai tiré le tapis pour envelopper mademoiselle Marthe, et, ma foi, je n'ai pas regardé ce qu'il y avait dessus.

L'assemblée eut peine à se remettre de cette alarme. D'ailleurs il était déjà tard; les mamans parlaient de s'en aller; M. Milaguine s'y opposa absolument. Marthe alla mettre une autre robe, et on commença à danser. Nastia, qui dans sa frayeur avait commencé par sangloter sans mesure, s'était assez bien remise pour pouvoir danser huit quadrilles sans interruption,

et ce fut seulement le temps qui lui manqua pour accomplir son dessein...

Marthe ne dansait pas : de cette alerte, il lui était resté un petit tremblement nerveux, qui la reprenait de temps à autre. Assise sur un canapé, elle regardait le mouvement, elle écoutait le bruit, et tout ce qui s'était passé dans la matinée lui paraissait un rêve. Elle ne se souvenait plus bien nettement de Michel. Lorsque l'idée du jeune homme lui revenait, c'était comme une flèche aiguë qui lui traversait le cœur, et elle pensait aussitôt à autre chose.

Oghérof, empressé près d'elle, montrait plus de sérieux qu'à l'ordinaire; et, de fait, il était fort sérieux, — car il se sentait follement amoureux. Les épaules nacrées de Marthe, que voilait mal la mousseline transparente, les cheveux bouclés qui lui avaient effleuré le visage, ce corps de jeune fille, chaste et comme craintif, qu'il avait emporté et serré contre lui dans sa course, au milieu des flammes qui brûlaient les doigts, avaient remué en lui une sensation imprévue et particulièrement enivrante.

Ce n'était plus une femme déjà faite au contact de la vie, qu'il avait tenue sur sa poitrine; c'était une jeune fille, une innocente, dont aucun homme n'avait effleuré les lèvres, — et le souvenir de cette impression toute nouvelle, si fugitive qu'elle avait l'air d'un songe, lui donnait un désir irrésistible de la voir se renouveler.

— Je suis capable de l'épouser, se dit-il soudain,

lui qui n'avait jamais pensé au mariage depuis sa sortie de l'école des porte-enseigne.

En effet, il fallait bien l'épouser, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen...

Pour Oghérof, une chose désirée était une chose nécessaire. Il réfléchit cinq minutes, puis alla droit à M. Milaguine, qui n'avait pas voulu jouer et qui, sauvegardant les apparences par un air digne et une pose autoritaire dans un vaste fauteuil, se laissait aller aux douceurs d'une courte sieste.

— Monsieur... dit Oghérof...

Le dormeur fit un brusque mouvement.

— Qu'est-ce qu'il y a? balbutia-t-il. Ah! c'est vous, prince, je ne vous voyais pas. Que désirez-vous?

— J'aime mademoiselle Marthe et je viens vous prier de m'accorder la permission de me faire agréer.

— Comme il s'exprime bien! pensa inconsciemment M. Milaguine avec un vague souvenir de la façon leste dont sa nièce avait mené les choses.

— Avez-vous parlé à vos parents de ce projet d'union? demanda-t-il, toujours poursuivi par le même souvenir.

— Je n'ai pas de proches parents, répondit le jeune homme, je ne dépends que de moi-même; vous pouvez faire mon bonheur ou mon malheur, comme il vous plaira.

— Je ne veux pas faire votre malheur, mon ami, répliqua M. Milaguine complétement réveillé; mais ceci regarde ma fille.

— Vous consentez alors? s'écria Oghérof transporté.

— Je n'ai pas de raison plausible pour m'y opposer, dit sentencieusement M. Milaguine ; de là à consentir, il n'y a pas loin ; mais le reste regarde ma fille.

— Je ne veux la devoir qu'à elle-même, dit Oghérof avec dignité.

Il était dans un monde d'idées tout nouveau, il s'y trouvait fort bien et cela l'amusait.

Il se donnait à lui-même le plaisir d'un spectacle où il était acteur aussi. Tout cela était fort drôle, très-original, — et puis Marthe était adorable et ferait une incomparable princesse Oghérof.

Il se dirigea aussitôt vers Marthe; elle n'était pas seule. Rongeant son frein, — la patience n'était pas son fort, — il s'assit à quelque distance, et se mit à examiner la future princesse. C'était un nouveau jour, mais qui ne seyait pas plus mal que les autres à la jeune fille. Ce front royal, couronné de cheveux bruns, cette taille haute et souple, faite pour porter de longues traînes de velours, ces mains aristocratiques, cet air de hauteur qu'elle savait prendre pour écarter les importuns, la grâce du sourire et de l'accueil, tout cet ensemble extérieur, — le seul qu'il pût juger, — faisait de Marthe la maîtresse de maison la plus désirable.

— Ce mariage va me faire prendre une position nouvelle dans la société, se dit-il.

Pendant une heure encore, il attendit vainement la minute favorable ; on se retirait, qu'il n'avait pas encore dit un mot. Il voulait rester le dernier, mais un groupe l'entoura, et il fut forcé de s'en aller avec les autres. D'ailleurs Marthe, visiblement fatiguée, n'était peut-être pas bien disposée à écouter une proposition de mariage, — et puis, n'aurait-il pas l'air de vouloir se faire payer immédiatement le service qu'il avait rendu ?

Il rentra donc chez lui plus sérieusement qu'à l'ordinaire. En passant devant le restaurant Dussaux, il eut envie d'entrer pour souper ; non pas qu'il eût faim, mais la force de l'habitude !

— Non, se dit-il, ce ne serait pas convenable.

Et tout fier de ce sacrifice à l'hyménée, il alla dormir sur les deux oreilles.

IX

Marthe aussi, cette nuit-là, dormit profondément. La multitude des impressions avait produit dans son esprit une sorte d'engourdissement vague, semblable à du brouillard, et elle avait besoin de reprendre des forces pour démêler tant de choses confuses.

En s'éveillant le lendemain, elle aperçut sa robe de la veille sur un fauteuil; les bords noircis de la mousseline brûlée traçaient des figures capricieuses sur l'étoffe froissée et salie. Elle se rappela en frissonnant le moment où la flamme l'avait envahie et où elle avait perdu terre. Elle n'avait guère conscience du trajet qu'elle avait parcouru jusqu'au salon où elle s'était trouvée debout, couverte du lourd tapis jeté sur elle par Oghérof. L'impression de salut qu'avait produite cette masse d'étoffe en tombant sur elle était plus nette dans son esprit.

Soudain une idée lui vint, une idée désagréable: — Cet homme m'a tenue dans ses bras, se dit-elle; et elle rougit jusqu'au dedans d'elle-même.

C'était chose faite, irréparable, et sans laquelle elle eût probablement péri de la manière la plus horrible...

Malgré cette certitude, elle ne pouvait s'accoutumer à la pensée que cet homme l'avait emportée sur sa poitrine, et qu'il s'en souviendrait toujours en la voyant.

Elle chassa cette idée importune, mais il lui en vint une autre. Michel était en route avec son enfant, il roulait vers l'Italie, où l'attendait une femme aimée. « Il est sans doute bien impatient », se dit-elle.

Une jalousie cruelle, une sourde rage la saisit soudainement; elle n'était pas méchante, mais si elle eût tenu entre ses mains cette femme que Michel aimait, qu'il allait joyeusement rejoindre, — elle ne l'aurait pas fait souffrir, certainement, mais elle l'aurait peut-être tuée.

Elle se leva lentement, avec cette langueur qui suit les grandes crises. Quand elle descendit pour le déjeuner, elle trouva son père un peu inquiet, qui l'attendait au bas de l'escalier.

— J'allais monter, lui dit-il, en ne te voyant pas venir, j'avais peur que tu ne fusses malade. Tu es bien pâle!

— Un peu de fatigue, répondit-elle. Ce ne sera rien.

Après le déjeuner, Milaguine emmena sa fille dans son cabinet et la fit asseoir sur le divan; plein de sollicitude, il lui mit sur les épaules un châle qu'il alla chercher lui-même. Elle le laissait faire en souriant d'un sourire mélancolique; elle était heureuse de se sentir choyée. Dans la grande détresse où se trouvait son cœur de jeune fille, elle se trouvait reconnais-

sante de toute marque d'affection ou de sympathie.

Quand M. Milaguine eut confortablement installé sa fille, il se laissa tomber tout essoufflé dans son fauteuil, respira longuement, regarda Marthe, puis ses ongles, deux ou trois fois, et parla enfin :

— Oghérof ne t'a rien dit hier?

— Non, mon père, répondit Marthe en levant des yeux étonnés.

— Hier soir, à onze heures, il est venu me demander ta main.

D'un brusque mouvement, Marthe se débarrassa du châle qui entourait ses bras et ses épaules ; elle se tint assise toute droite, les yeux baissés, réfléchissant profondément.

— Il vous a demandé ma main? dit-elle après un silence.

— Oui.

— Hier soir?

— A onze heures.

Marthe réfléchit encore un instant. Son père la regardait sans rien dire ; les réflexions de cette grande jeune fille qui ne parlait jamais beaucoup avaient la propriété de le rendre perplexe et muet.

— Qu'avez-vous répondu ?

— J'ai répondu que c'était toi que cela regardait.

Marthe se leva, vint embrasser son père, baisa tendrement la main qu'il avait passée autour de son cou, puis se rassit en silence.

— Eh bien? fit M. Milaguine assez surpris de la manière dont sa fille traitait cette demande en mariage.

— Est-ce que ce parti vous plairait? dit Marthe de la même voix égale et douce.

M. Milaguine, de plus en plus confondu de cette façon d'envisager les choses, ne put s'empêcher de lui dire :

— Et à toi?

— Moi, nous verrons plus tard. Pour le moment, c'est votre opinion que je désirerais connaître.

— Oghérof n'a jamais passé pour un homme à marier; son genre de vie... Cependant c'est un brave garçon, — un peu fou, mais pas méchant; — il est très-riche, — il n'a pas de proches parents, — une belle position, — il n'y a rien à dire contre lui; — et puis, il est très-amusant... un joli caractère!

Marthe écoutait toujours, non sans une secrète amertume.

— Pourquoi veut-il m'épouser? dit-elle après une courte hésitation.

— Parce qu'il est amoureux de toi. Quelle drôle de question! fit le père totalement abasourdi.

La jeune fille se taisait toujours.

— Eh bien, qu'est-ce que tu en dis? fit-il avec un mouvement d'impatience.

— Je n'en sais rien encore. J'en parlerai avec lui... Et ce mariage ne vous déplairait pas?

— Aucunement ! la princesse Oghérof sera bien reçue partout, — le prince fera un gendre charmant.

— J'y penserai, dit Marthe en se levant.

Elle embrassa son père et se retira, laissant Milaguine en proie à une incertitude assez comique.

X

Le prince Oghérof ne tarda pas à se présenter, dans la tenue irréprochable d'un prétendant amoureux fou, mais homme du monde, qui veut emporter d'assaut la citadelle. Marthe, aussitôt prévenue, le trouva au salon, debout, dans l'attitude d'un héros décidé à vaincre ou à mourir.

Pauline, qui la suivait de près, fut saisie au vol par M. Milaguine qui la guettait, et emmenée par lui dans son cabinet, où le menu d'un dîner soigné fut soumis aux investigations les plus méticuleuses et aux discussions les plus interminables. M. Milaguine, le moins fin des mortels, préférait toutefois que Pauline ne connût les projets de mariage que s'ils devaient se réaliser. Il trouvait parfois le nez de Pauline trop pointu; — c'est du moins ainsi qu'il s'en était expliqué un jour avec madame Chérikof, sa sœur.

Marthe s'assit et indiqua un siége au prince. Celui-ci pouvait être absurde, mais il n'était jamais ridicule. Sa distinction naturelle et son excellente éducation le mettaient à l'abri des accidents de ce

genre. Ce fut donc très-simplement, avec beaucoup de mesure et de bon goût, qu'il exprima ses sentiments à la jeune fille, et qu'il lui demanda l'honneur de sa main.

Marthe se sentit à son aise devant cette manière simple et naturelle de traiter les choses; elle avait craint l'expression ampoulée de sentiments qu'elle ne pouvait partager. Sa cordialité, sa sympathie ordinaire pour ce brillant cavalier si gai, si bon enfant, — qui l'avait sauvée la veille, — se réveillèrent soudain; et ce fut en souriant qu'elle lui dit :

— Quelle singulière idée, prince, vous, si répandu dans le monde, de demander en mariage une demoiselle sérieuse et taciturne comme moi.

— Ah! Marthe Pavlovna, je vous aime comme un imbécile! s'écria Oghérof, rendu soudain à sa vivacité accoutumée. Vous me diriez d'aller à quatre pattes pendant sept ans, que je m'y soumettrais!

— Sept ans! fit Marthe avec un soupir, c'est bien long! Mais je ne vous aime pas, prince, je dois vous en prévenir.

— Une femme vertueuse aime toujours son mari, dit le jeune homme d'un air convaincu, et tout le monde sait que Marthe Pavlovna est le modèle de toutes les vertus; donc, si j'ai le bonheur d'être agréé... Ah! mademoiselle Marthe, n'aurez-vous pas pitié d'un pauvre garde à cheval qui se meurt d'amour?

— Mais tout cela n'est pas sérieux, prince! dit

Marthe, qui avait grand peine à s'empêcher de rire, tant la situation lui paraissait comique et imprévue.

— Pas sérieux ! Que faut-il faire pour prouver la profondeur de mes sentiments? Je suis prêt à tout : ordonnez !

— Attendre ma réponse pendant quinze jours sans changer d'avis, lui répondit la jeune fille en se levant.

— Quinze jours! s'écria Oghérof consterné : — deux semaines ! Mais, Marthe Pavlovna, si dans huit jours vous devez me refuser, il vaudrait bien mieux me le dire tout de suite.

— Que feriez-vous alors? dit soudain Marthe en le regardant en face.

L'éclair de passion ardente qui brilla dans les yeux du jeune homme était aussi sincère que l'accent de sa réponse.

— J'irais me faire tuer au Caucase !

Et il l'aurait fait, — si la balle ennemie l'avait frappé assez tôt pour ne pas lui laisser le temps de la réflexion, — car il était amoureux pour tout de bon ! C'était un feu de paille, que la froideur de Marthe attisait comme une bise du Nord.

— Il m'aime, celui-là, se dit Marthe, saisie par l'accent convaincu, par le regard de flamme.

Elle ne se demanda pas si cet amour était de l'or pur ou du brillant alliage.

— Eh bien, attendez pourtant quinze jours, répéta-t-elle en baissant les yeux devant ces yeux ardents,

toute pâle de son audace, de sa décision intérieure.

Oghérof se précipita sur les mains de la jeune fille et les couvrit de baisers; — le premier mouvement instinctif de Marthe fut de les retirer avec indignation... — Je n'en ai plus le droit, se dit-elle tout abattue; et penchant la tête, elle se laissa faire, comme l'agneau du sacrifice.

— Eh bien, prince! dit M. Milaguine attiré par le bruit des éperons du jeune homme qui suivait Marthe au jardin.

— Mademoiselle Marthe me renvoie à quinze jours. C'est bien cruel, n'est-ce pas, monsieur?

— C'est très-raisonnable, dit Milaguine, un peu saisi à l'idée nouvelle que, dans deux semaines peut-être, il allait avoir à penser à se séparer de sa fille.

Oghérof n'était pas de cet avis. Cependant il finit par entendre raison, — à la condition de venir tous les jours, deux fois par jour, pour s'assurer du progrès qu'il pourrait faire dans l'esprit de la jeune fille.

On se fait à tout; au bout de quatre ou cinq jours, Marthe avait pris l'habitude de voir Alexandre Oghérof entrer dans le salon en coup de vent, se précipiter sur sa main, puis s'asseoir à côté d'elle et débiter à M. Milaguine, qui s'en tenait les côtes, la plus riche collection d'aventures impossibles, de bons mots inédits, — le tout assaisonné de remarques originales et saugrenues qui déridaient Marthe elle-même.

Et puis cet amour ressemblait si peu à ce que, jusque-là, elle avait appelé l'amour! Elle sentait bien que le prince se tenait à quatre pour ne pas l'enlever, la mettre en croupe sur son beau cheval si doux, et fuir avec elle au bout du monde. En sa présence, il avait des mouvements subits, des élans contenus, des regards éteints aussitôt, qui prouvaient à la jeune fille la contrainte que le bel officier exerçait sur lui-même à son égard. « Il m'aime certainement », se disait-elle, et cette soumission dont il faisait preuve, en gardant le silence de son mieux, la touchait peut-être plus encore que le reste.

Et dans les habitudes du jeune homme, quel changement! Oghérof n'allait plus au théâtre des Eaux-Minérales; il ne soupait plus au restaurant en vogue; sa grande calèche ne roulait plus que sur la route de Kamennoï-Ostrow; — les lévriers blancs, étalés au soleil, sur le perron de M. Milaguine, avaient oublié le pavé de bois de la Perspective, et la belle main de Marthe qui leur donnait du sucre de temps à autre leur était devenue familière.

Marthe cependant n'était pas du tout décidée à accorder sa main. Si cruel que fût le souvenir de Michel, elle s'était forcée à l'accepter, à l'évoquer; elle ne voulait pas que son mariage fût la suite d'un coup de tête, d'une surprise; — elle avait fixé le terme de quinze jours pour donner à Michel le temps de revenir et de s'expliquer. Neuf jours s'étaient écoulés depuis le départ du jeune homme; elle

attendait le terme, décidée à proclamer ses fiançailles dès le lendemain, s'il ne venait pas aussitôt s'excuser et parler clairement.

— C'est une faiblesse, s'était-elle dit en s'arrêtant à cette résolution; mais si, malgré l'évidence, il était innocent!...

Pauline, intérieurement, se frottait les mains en voyant ses plans réussir. D'abord le délai imposé par la jeune fille l'avait beaucoup contrariée; puis elle avait fait ses petits calculs, — elle possédait l'arithmétique à fond; — elle s'était dit que le diable serait bien fin si pendant quarante-huit heures elle ne venait pas à bout de tenir Michel en échec, et elle savait Marthe assez fière pour ne pas revenir sur une parole donnée, dût-il lui en coûter le bonheur de sa vie. — Après tout, se répétait-elle, qui ne risque rien n'a rien...

Le matin du onzième jour après le départ d'Avérief, Pauline descendit la première, comme d'habitude, dans l'antichambre, et se dirigea vers le plateau chargé de lettres et de journaux.

Depuis bien longtemps, cette inspection était le premier travail de sa journée. Elle aimait, disait-elle, à trouver ses lettres dans le tas; — la vérité est qu'elle s'occupait moins de ses lettres que de celles des autres, et l'inspection des timbres de provenances diverses lui en avait appris bien long sur les relations et les affaires de M. Milaguine.

Ce jour-là, elle bouleversait les papiers d'une

main plus fiévreuse que de coutume, car elle attendait une lettre de sa protégée et l'avait plus d'une fois maudite de sa paresse à écrire. Au milieu des affiches, des prospectus et des journaux, une lettre de l'étranger lui tomba sous la main; elle la saisit avec joie. Cette lettre, adressée à M. Milaguine, portait le timbre de Menton; l'écriture était celle de Michel.

Pauline la considéra un moment, — puis la glissa prestement dans sa poche.

L'instant d'après, elle en trouva une autre, — la sienne, — lui fit suivre le même chemin, et remonta dans sa chambre avec de gros battements de cœur. Qu'allait-elle apprendre? Aussitôt verrouillée, elle lut sa lettre, qui était ainsi conçue :

« Digne et noble demoiselle Pauline,

» Nous sommes arrivés à Menton. Le jeune monsieur nous a conduits chez son frère, qui n'est plus un jeune homme et qui est très-malade. Ce monsieur est le papa de la petite fille. Le jeune M. Michel voulait repartir tout de suite, mais son frère est si malade, qu'il sera obligé de rester encore un mois; il a écrit ce matin à Saint-Pétersbourg pour demander qu'on prolonge son congé. Nous vivons très-bien, la petite fille est très-douce, mais je crois que je ne plais pas beaucoup au digne M. Avérief... »

— Au diable tes affaires! s'écria Pauline en par-

courant des yeux le reste de la lettre; il ne revient pas, c'est l'essentiel. Mais que peut-il écrire à M. Milaguine?

Avec un geste mutin d'enfant volontaire, — Pauline se jouait quelquefois de ces petites comédies et se riait ensuite à elle-même dans la glace, sa muette confidente, — elle ouvrit la lettre confisquée et la lut tout au long.

Michel racontait en quelques mots son voyage, priait M. Milaguine d'excuser son brusque départ, faisait une allusion au bouquet blanc qui avait fait un instant si bonne figure sur la tête de Pauline, et terminait en disant à M. Milaguine qu'il attendait son retour, différé d'un mois, et l'arrivée de son père pour lui demander une faveur dont son bonheur dépendait.

— J'ai joliment bien fait de la mettre dans ma poche, se dit Pauline en repliant soigneusement la lettre. Dans un mois, il y aura bien des choses de changées.

XI

Comme Oghérof entrait ce jour-là, Pauline lui demanda si l'on reverrait bientôt son camarade Avérief.

— Non, répondit le prince, il a justement demandé hier une prolongation de congé pour un mois.

— Il l'a obtenue? fit Pauline en regardant Marthe du coin de l'œil.

— Certainement! son frère est très-malade, paraît-il ; c'est bien triste, à son âge!...

La conversation s'étendit en long et en large sur les misères des gens malades ; un sourire amer et sceptique relevait les coins de la bouche de Marthe.

Pauline ne la quittait pas des yeux et pensait joyeusement à la lettre qui dormait là-haut, dans un petit coffret capitonné, avec les fleurs d'oranger du fameux bouquet. Tout son être frémissait d'aise en contemplant le succès de ses manœuvres. Qu'ils lui paraissaient « bêtes », tous ces gens qui la servaient sans le savoir! Qu'il était stupide, ce grand nigaud

de prince, qui venait de décider son mariage à son insu !

Et ce brave M. Milaguine, qui avait voulu lui cacher ses affaires, qui l'avait poliment emmenée pour qu'elle n'entendît pas la demande d'Oghérof à sa fille, était-il assez lourd, assez maladroit avec ses finesses cousues de fil blanc !

Et Michel, l'imbécile, qui s'était jeté dans la gueule du loup en lui demandant une gouvernante, à elle, à elle, qu'il avait humiliée ! — Michel qui avait accepté son offre de le réconcilier avec Marthe après son départ !... Ici elle retint avec peine un éclat de rire.

Et Marthe ! pauvre sotte, qui l'avait traitée comme une domestique, qui l'avait accablée de ses dédains, et qu'elle mariait maintenant de sa main !

— Je fais bien les choses ! se dit-elle toute guillerette dans l'épanouissement de sa propre glorification ; je la fais princesse, elle aura trois millions. L'ingrate ! elle est capable de ne pas m'en savoir gré !

Ses mains avaient de petits frémissements nerveux.

— Qu'est-ce que vous avez donc, Pauline Vassilievna? lui dit tout à coup Nastia. Vous versez du thé dans les soucoupes, et il n'y a pas de sucre dans les verres !

Pauline rit à gorge déployée de sa distraction, et se mit à plaisanter avec la petite fille.

Cette nuit-là, Marthe ne put trouver le sommeil.

Jusqu'à la dernière minute, une espérance toute petite mais, bien vivace, s'était cramponnée en elle, — l'idée de voir Michel revenir et se disculper. — Elle ne comprit toute la force de cette espérance qu'en la voyant s'écrouler comme les autres. — Je l'aimais encore, se dit-elle avec douleur, avec colère, j'aimais malgré son indignité cet homme qui ne m'aimait pas!

Toute sa fierté se révolta soudain; elle aurait voulu pouvoir tenir sous sa main, réel et vivant, cet amour qui avait survécu à l'injure, pour le plier, le briser et en contempler à ses pieds les débris. La lutte fut longue; elle voulut partir, quitter la maison paternelle, entrer au couvent, se faire sœur de charité, institutrice sous un nom supposé, n'importe quoi enfin, pour ne jamais revoir cet homme odieux qui l'abandonnait lâchement sans une parole, après s'être joué d'elle.

— Et mon père! se dit Marthe tout à coup : il en mourrait. Mon pauvre père!

Cette pensée consolante d'un père à aimer, à tromper par l'apparence d'un bonheur imaginaire, fixa les plans de Marthe.

— Aujourd'hui tout sera dit! décida-t-elle comme le soleil du matin entrait à flots dans sa chambre par la fenêtre qu'elle n'avait pas voulu fermer, et elle s'endormit, blessée au cœur, mais hautaine et résolue.

Oghérof la trouva ce jour-là moins inabordable que

de coutume. Profitant d'une circonstance aussi rare, il s'enhardit jusqu'à lui dire :

— Mademoiselle Marthe, abrégez mon martyre! Songez qu'on ne pourra pas nous marier tout de suite, qu'il faudra encore au moins huit jours; — en voilà déjà douze que vous me faites attendre... Pour trois jours, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Marthe ne put s'empêcher de rire à ces doléances, exprimées, du reste, sur un ton larmoyant, bien fait pour amollir le cœur le plus dur. Son père et le prince lui-même, suivant l'exemple qu'elle leur donnait, se mirent à rire aussi.

— Pour une maison gaie, c'est une maison gaie! dit tout à coup une voix sur la route, — on y rit toute la journée! Chaque fois que je passe, j'entends rire; et nous autres, pauvres diables, nous avons la vie si dure!

Les fenêtres étaient grandes ouvertes; la société se leva pour voir l'orateur. C'était un pauvre diable, en effet; ses vêtements piteux n'étaient pas ceux d'un paysan; sa tournure rappelait plutôt le séminariste vieilli sans cure, ou l'employé révoqué sans pension. La tête levée vers les fenêtres de ce rez-de-chaussée exhaussé, il tendait son long cou osseux et mal rasé, comme un oiseau affamé qui implore sa pitance.

Les plis de son manteau à collet, jadis gris, au col de castor pelé, drapaient une maigreur inouïe; son

paletot boutonné dénotait l'absence de linge, et ses bottes éculées, percées à jour, révélaient le manque absolu de chaussettes.

— Pauvre diable, il n'a pas mangé de huit jours! dit involontairement le bon M. Milaguine.

— Imbécile que je suis! s'écria Oghérof en cherchant dans toutes ses poches, je n'ai jamais d'argent sur moi. Tiens, mon ami, ne vends pas sans avoir fait peser.

En disant ces paroles, il tendait sa montre à répétition au bout de sa lourde chaîne.

Le vieux famélique happa le don princier d'un coup de patte et se confondit en salutations pendant que la société quittait la fenêtre, puis il prit aussitôt sa course vers la ville, au petit trot de ses longues jambes amincies par le jeûne.

— Prince, dit tout à coup Marthe, avec la bénédiction de mon père je vous accorde ma main.

L'acte d'Oghérof, accompli tout simplement, trahissait une bonté d'âme superficielle, sans doute, mais réelle, et la jeune fille avait senti tomber dans la balance ce qui avait manqué jusque-là pour la faire pencher.

Oghérof, très-heureux, très-ému, appuya longuement ses lèvres sur la main et le bras que sa fiancée lui abandonnait.

— Seulement j'y mets une condition, dit Marthe, c'est que, le jour même du mariage, nous quitterons Pétersbourg, à l'anglaise.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria le prince transporté, je vais tout de suite commander une voiture de voyage, vous verrez !

Il avait déjà pris sa casquette : M. Milaguine eut peine à lui faire comprendre que cette commande pouvait sans inconvénient se remettre au lendemain matin.

XII

Le pas décisif une fois franchi, Marthe alla résolument devant elle. Le temps qui la séparait de son mariage était très-court; le prince était très-impatient, et elle voulait être partie avant le retour possible de Michel.

Ces trois semaines d'intervalle s'écoulèrent avec une rapidité qui lui laissait à peine le temps de penser. La saison d'été, qui disperse les Pétersbourgeois aux quatre vents du ciel, la dispensa de beaucoup de visites; cependant, le trousseau aidant, il en resta assez pour la fatiguer et lui faire regarder le jour du départ comme un véritable soulagement.

De temps en temps un choc violent la rejetait dans le passé qu'elle répudiait de toutes ses forces; un jour, entre autres, elle fit sa visite de fiançailles à la vieille madame Avérief, qui habitait Tsarskoé-Sélo pendant l'été.

Celle-ci reçut les fiancés avec l'extrême bonne grâce qui caractérisait tous les actes de sa vie; mais, à la fin de la collation qu'elle leur avait offerte, elle emmena Marthe dans sa chambre à coucher, pour causer un peu, disait-elle.

Madame Avérief fit asseoir Marthe dans la grande pièce, assombrie par des rideaux verts ; les arbres du jardin semblaient vouloir y pénétrer à travers les vitres ; les tentures sombres, le grand lit recouvert de damas vert foncé, les tapis, les meubles antiques noircis par un long usage, donnaient à cette chambre un aspect mystérieux. Tout au fond, la lampe brûlait devant une haute armoire en encoignure, pleine d'images d'or et d'argent rehaussées de pierres précieuses.

Marthe s'assit dans un vaste fauteuil pendant que la vieille dame cherchait dans ses tiroirs avec un trousseau de clefs sonnantes. Il faisait frais dans cet asile où le soleil ne pénétrait jamais; une vague odeur de parfums anciens, d'encens vieilli, de roses fanées, s'exhalait de toutes ces choses vénérables et semblait porter avec elle la paix des souvenirs endormis. Marthe, silencieuse, sentait peu à peu son cœur se détendre. Un grand portrait en pied du général Avérief Ier, celui qui avait été tué à Varna, faisait face au lit; les yeux de la veuve, depuis trente-deux ans, n'avaient cessé de s'y fixer au rêveil. Marthe le regarda un moment, puis, sans qu'elle sût pourquoi, une émotion douce et triste à la fois s'empara d'elle.

Madame Avérief, qui avait trouvé ce qu'elle cherchait, regardait la jeune fille de ses yeux pénétrants. Marthe rencontra son regard et rougit.

— Voici, mon enfant, dit-elle, ce que j'ai mis de

côté pour vous le jour où vous avez eu seize ans; — elle déposa un écrin sur les genoux de la jeune fiancée; — j'ai le pareil, mais avec des saphirs, pour la femme future de Michel.

Marthe regarda madame Avérief bien en face; le vieux visage s'était fait impénétrable. Elle jeta un coup d'œil sur les pierreries et formula un aimable remercîment.

— Et puis, reprit la vieille dame, voici un médaillon que j'avais donné à votre mère lors de son mariage. Quand votre père la perdit, il me le remit en mémoire d'elle; — ce souvenir vous revient de droit. Son portrait y est encore.

Marthe, émue, souleva le couvercle de diamants et reconnut sa mère dans la fleur de ses dix-huit ans, dans la beauté majestueuse dont elle avait hérité. Son remercîment, plein de sensibilité, cette fois, prouva à la vieille dame qu'elle venait de rouvrir le cœur que le nom de Michel avait imprudemment fermé l'instant d'auparavant.

— Puissiez-vous être plus longtemps et aussi heureuse que votre mère, et que moi...! ajouta-t-elle en suivant le regard de la jeune fille qui était retourné au grand portrait.

— Oui, continua-t-elle, j'ai été veuve de bonne heure; mais, quand on s'est bien aimé, la mort même ne sépare pas complétement, et j'ai bien aimé mon mari... Marthe avait baissé les yeux. — Aimerez-vous le vôtre?

— Certainement... fit Marthe à voix basse, sans oser la regarder.

— C'est que j'avais rêvé autre chose : les vieilles femmes aiment à former des projets, vous le savez, mon enfant; je m'étais imaginé que vous m'appartiendriez un jour...

Marthe se leva, les yeux flamboyants. Elle éteignit son regard sur-le-champ ; mais madame Avérief avait compris qu'il y avait là quelque mystère, et elle se promit de s'en expliquer avec Michel.

— Rêvasserie de vieillesse, dit-elle en souriant et en attirant Marthe dans ses bras. Recevez pourtant, ma chère enfant, la bénédiction d'une vieille femme qui aimera la princesse Oghérof tout comme elle a chéri Marthe Milaguine.

L'étreinte était si cordiale, l'accent si sympathique, que Marthe émue lui rendit ses caresses. Mais elle fut troublée tout le jour.

Le soir même, en rentrant, elle montra ses nouveaux bijoux à sa sœur.

— Tu n'as pas vu Serge? lui dit celle-ci, qui ne laissait jamais échapper une occasion de parler de son bon ami.

— Non, il est au camp, répondit Marthe distraite.

— Et Michel, on n'en a pas de nouvelles ?

— Non...

Ce « non » fut sec comme la détente d'un fusil à pierre.

— Sais-tu, Marthe, dit Nastia en s'approchant de

sa sœur les bras ouverts pour la caresser, j'aime bien le prince Oghérof, — et puis il m'a fait de si beaux cadeaux! — mais, pour beau-frère, j'aurais mieux aimé Michel.

— Pourquoi? fit Marthe embarrassée devant cette fillette déjà grande, qui la regardait attentivement.

— Parce que c'est un Avérief, murmura Nastia tout bas, en mangeant sa sœur de baisers.

Marthe ne comprit pas, et se contenta de hausser les épaules. Elle ne comprit que plus tard.

Elle eut un troisième assaut à subir, mais celui-là plus rude, en raison de la franchise d'allures de l'assaillant.

L'assaillant, c'était Sophie Liakhine, sa cousine, à qui le mariage avait admirablement réussi. Du grand dadais aux allures maladroites, frisant l'impertinence, qu'elle avait épousé, elle avait fait en deux ou trois mois un homme du monde, spirituel, parlant bien, plein d'une aisance gracieuse.

Elle l'avait bien dit : Liakhine était fat par timidité, et, sa timidité passée, il était devenu pour tous ce qu'il avait été près d'elle, qui lui avait dès l'abord inspiré de la confiance par la franchise de ses manières.

— Envoyez-moi les ours de vos forêts, avait-elle dit un jour à Oghérof, qui taquinait amicalement le jeune couple; je leur apprendrai à danser sans leur donner de coups de bâton.

Quand Sophie apprit le prochain mariage de sa

cousine, elle alla la voir, l'examina attentivement et ne lui parla de rien. La visite de fiançailles se passa également sans encombre. Mais, un jour que Marthe était allée la voir seule, Sophie se planta en face d'elle, et, la regardant dans les yeux :

— Pourquoi épouses-tu Oghérof? lui demanda-t-elle brusquement.

— Probablement parce qu'il me plaît, répondit Marthe piquée au vif.

— Oh! ne monte pas sur tes grands chevaux, tu sais que je ne me querelle jamais avec toi. Peux-tu me dire pourquoi Michel Avérief est parti pour l'étranger?

— Non! répondit Marthe avec un cruel sourire de mépris.

— S'est-il préalablement querellé avec toi?

— Encore moins! fit la jeune fiancée avec un sourire sarcastique.

— T'a-t-il demandée en mariage et l'as-tu refusé?

— Nenni! Mais cet interrogatoire ferait plus d'effet au tribunal que dans cette petite chambre, dit Marthe de toute la hauteur de ses dédains.

Sophie réfléchit un instant, puis elle prit par le bras Marthe qui s'en allait, et, la forçant à se retourner :

— Tu te maries dans huit jours? lui dit-elle.

— Oui.

— Eh bien, tâche de ne pas t'en repentir après, car il serait trop tard.

— Je ne me repens jamais de ce que j'ai fait, dit fièrement Marthe, en balayant d'un mouvement de sa traîne sur le parquet le souvenir de cette désagréable conversation.

Elle disait vrai : elle ne se repentait jamais ; une fois les choses faites, elle les acceptait comme on accepte la grêle ou la pluie. Mais combien cette résignation ne suppose-t-elle pas de douleurs secrètes !

XIII

Le jour de la noce était arrivé. Marthe avait voulu que la cérémonie eût lieu à midi, contre l'usage, à Kamennoï-Ostrow, dans la jolie petite église qui borde la route.

Tout se passa dans l'ordre ; à une heure de l'après-midi, les nouveaux époux étaient revenus chez M. Milaguine, où le déjeuner les attendait, à la mode anglaise. Le repas terminé, Marthe échangea sa somptueuse toilette blanche contre un costume de voyage en soie grise. La voiture de voyage, doublée de satin blanc comme pour une impératrice, traînée par six chevaux blancs harnachés de pompons et de rosettes blanches, s'arrêta devant le perron. Après les adieux d'usage, la jeune princesse s'arracha aux bras de son père et de Nastia, qui pleuraient comme deux fontaines.

— Nous vous attendons dans huit jours, dit-elle pour les consoler.

Pendant que Nastia promenait sur ses yeux bouffis son petit mouchoir roulé en tampon, tout trempé de ses pleurs et collé par les sucreries, la correcte Pau-

line, qui avait arboré ses plus belles larmes, ses pleurs de cérémonie, ceux qu'on essuie avec un mouchoir bordé de dentelle, murmurait en allemand tout un chapelet de félicitations à l'épaulette du prince Oghérof.

Celui-ci avait bien autre chose en tête. Une fois, étourdi par ce bruit monotone, il fouilla machinalement dans sa poche pour lui donner un sou, puis, s'apercevant de sa méprise, il balbutia quelques paroles inintelligibles accompagnées d'un vague sourire de condoléance.

— Allons, allons, dit-il à M. Milaguine, pardonnez-moi de vous enlever si brusquement votre fille; mais, si nous nous attardons, nous ne pourrons pas arriver avant la nuit.

Il avança la main, Marthe y appuya la sienne et s'assit dans la voiture. Au moment où elle s'enfonçait dans les coussins de satin blanc, une vision passa devant ses yeux. Elle vit Michel malade, mourant, mort, sur un lit d'auberge, les yeux fermés, la face rigide...

— Je suis mariée, se dit-elle, tout est fini. Et son cœur se serra, dur comme une pierre, dans son corsage de soie.

Quelques mots de tendresse à ceux qu'elle quittait, un dernier baiser à Nastia qui grimpait dans la voiture comme un petit chat, puis le prince s'assit à côté d'elle; la portière se referma avec bruit, les chevaux partirent; — elle se pencha pour voir les siens une fois encore.

— Adieu, maison paternelle, pensa Marthe avec un soupir vite étouffé.

Le prince lui prit doucement la main.

— Tu es à moi, maintenant, lui dit-il à voix basse : je t'adore!

Marthe ne répondit pas. Une tristesse inexprimable l'envahissait comme une marée montante qui devait la submerger. Le prince parla longtemps, puis un silence se fit.

Le soleil baissait, et les ombres des grands arbres s'allongeaient sur la route. Leur destination était une maison de campagne que possédait Oghérof au bord du lac Ladoga. Cinq heures de voiture devaient suffire pour les y amener. Les rayons obliques du soleil entraient par une des portières et jetaient des reflets argentés dans les plis du satin de la voiture.

Marthe réfléchissait : elle ne savait pas ce que c'était que le mariage ; — si elle l'eût su, elle fût morte plutôt que de donner à un homme autre que Michel le droit de la tutoyer... Mais elle ne se repentait jamais, — et c'était maintenant chose faite.

La route était déserte ; les chevaux, qu'on venait de relayer, trottaient d'un pas égal et rapide ; le prince saisit tout à coup sa jeune épouse dans ses bras, et, cherchant ses lèvres :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— J'aimerai mon mari, répondit Marthe pâle d'angoisse, mais résolue à tenir son serment d'épousée.

A cette heure même, Michel, arrivé à Genève par

le train de l'après-midi, maudissait les chemins de fer suisses, qui ne vont guère le jour et pas du tout la nuit. Condamné à perdre encore douze heures, il avait gravi le Grand-Sacconex pour tromper son ennui, et il regardait le mont Blanc éclairé par le soleil couchant.

Le triple sommet de neige le fascinait; deux ou trois fois il avait voulu descendre, et toujours il était remonté pour voir encore cette blancheur immaculée que les derniers rayons teintaient d'un rose indiciblement tendre et pur... Il ne pouvait en détacher ses yeux; ses désirs franchissaient le Salève et les vallées; il aurait voulu embrasser d'une étreinte les cimes neigeuses, si molles, si douces, — si inaccessibles.

— C'est comme Marthe! dit-il soudain, le cœur plein d'elle à déborder, elle est inaccessible comme la neige des Alpes... mais ses joues se sont rosées parfois...

Il n'acheva pas sa pensée; son cœur rêva doucement de la bien-aimée absente, bien longtemps après que le mont Blanc ne fut plus qu'un fantôme effacé dans l'azur sombre du ciel plein d'étoiles.

XIV

Le lendemain, dès huit heures, la princesse Oghérof parcourait le jardin de sa nouvelle demeure.

Peu soucieuse d'en découvrir les beautés, elle marchait rapidement le long d'une épaisse avenue de tilleuls qui bordait le lac Ladoga. Elle allait devant elle comme poussée par un ressort, arrivait à la clôture, et revenait incessamment sur ses pas.

Une fois ou deux elle accrocha ses dentelles aux branches d'un buisson, à une racine sortie de terre, — elle continua sa marche, laissant le morceau déchiré du frêle tissu flotter au vent du matin, jusqu'à ce qu'un oiseau furtif s'en emparât pour son nid.

Le lac brillait à perte de vue devant elle; elle le regardait fixement sans être aveuglée, puis son regard se détachait inconscient et errait sur le sable du sentier, qui lui semblait alors parsemé de grandes taches noires.

Elle marcha ainsi longtemps, une heure environ, puis s'arrêta, lasse à en mourir. Appuyée contre le tronc d'un vieux tilleul, elle laissa tomber ses mains nouées devant elle et baissa douloureusement la tête.

— Outragée ! C'est le mot qui revenait malgré elle à ses lèvres muettes, à son esprit révolté.

Depuis une heure elle s'efforçait de le chasser, ce mot odieux, de le rayer de sa pensée, d'en oublier l'existence, et toujours il revenait obstinément se placer devant ses yeux, sur le miroir éblouissant du lac, sur le gravier des chemins, sur l'herbe des pelouses. Elle voyait le mot « outrage » écrit partout dans cette demeure, celle de son mari, — la sienne.

Depuis la veille, un monde nouveau pour elle s'était dévoilé. Le prince, toujours et partout gentleman irréprochable, lui avait sans s'en douter révélé son existence passée. Elle l'avait entendu lui adresser des paroles de tendresse qui n'étaient pas nées spontanément pour elle du cœur débordant de l'époux.

— Outragée ! se répétait Marthe en essayant vainement de lutter contre la réalité. Outragée ! mais pas plus que les autres ! comme les autres ! Moi qui étais si fière, où est mon orgueil aujourd'hui ?

Son orgueil était de ceux qui ne meurent pas. Il se retrouva dans le sourire qu'elle adressa à son mari lorsqu'elle le rejoignit dans la salle à manger.

Pas plus que le reste du monde, il ne saurait jamais que cette femme considérait sa tendresse comme une insulte ; qu'elle avait rêvé un cœur qui n'eût battu que pour elle, des lèvres qui n'eussent murmuré d'autre nom que le sien.

Elle avait voulu *tout* plutôt que de revoir Michel après son abandon. Elle avait *tout*, en effet : une vie

d'orgueil blessé, de souffrance secrète et inavouable; — mais, du moins, quand Michel reviendrait, il la retrouverait mariée!...

Et, contrairement à ce qu'elle espérait, cette pensée enfonça le poignard plus avant dans son âme.

La bouilloire fumait entre eux, le prince déjeunait avec appétit, leur conversation était celle de gens parfaitement élevés, appelés à vivre ensemble; la vieille argenterie, les porcelaines de Saxe, les panneaux de tapisserie ancienne, tout respirait autour d'eux le luxe d'une grande maison. Les vitrages des serres brillaient au soleil; par la fenêtre ouverte, le parterre français envoyait ses émanations parfumées. Le cœur de Marthe se serra.

— Tout cela est à moi, se dit-elle, et rien qui m'attire ou me plaise. J'aurais mieux fait d'être gouvernante dans quelque famille de province, au moins je serais libre encore.

En ce moment le prince déposa sur la main qui lui tendait son verre un baiser de nouveau marié. Marthe sourit et le regarda en face. Il fallait bien s'habituer à cette existence!

Les huit premiers jours furent interminables. Alexandre Oghérof était un charmant garçon, mais creux comme un ballon rouge.

Sans les chevaux de selle, les chiens, la volière somptueuse, sans la yole pour les promenades sur le lac, et les serres divinement embaumées par les orangers en fleurs, sans tout ce luxe qui mettait à chaque

heure un jouet nouveau dans ses mains, la vie de la princesse eût été insupportable. Heureusement, son mari bouscula si activement leurs existences, que la fatigue l'empêcha de penser, jusqu'au jour de l'arrivée de sa famille.

La première figure qu'elle aperçut ce jour-là, lorsque la berline de famille déboucha dans la cour seigneuriale, fut le museau pointu de Pauline Hopfer.

Dévorée par le désir bien naturel de contempler son ouvrage, celle-ci avait depuis longtemps le nez à la portière. Elle voulait embrasser la première sa chère princesse ; mais, malgré toutes ses précautions, Nastia lui passa littéralement sur le corps; avec sa grâce pataude de jeune chien, elle alla tomber dans les bras de sa sœur, riant et pleurant à la fois, et faisant un vacarme tel, que le prince fut obligé de demander trois fois à son beau-père s'ils avaient des bagages.

M. Milaguine avait un peu vieilli pendant cette semaine; sans s'en rendre précisément compte, il trouvait que tout cela avait été bien vite. Son premier regard replongea sa bonne âme paternelle dans l'océan de félicité placide qui était son milieu habituel.

Marthe était belle à ravir, elle souriait d'un air heureux, — et qu'elle était heureuse, en effet, à ce moment, de retrouver les deux êtres chéris qui étaient plus que jamais les premiers dans son cœur! — Marthe n'avait pas maigri, Marthe était fraîche et

rose; M. Milaguine ne tarissait pas en exclamations joyeuses. On eût dit qu'en venant chez son gendre, il s'attendait à retrouver les ossements de sa fille proprement cousus dans du velours rouge, après avoir été rongés par le loup!

Pauline Hopfer n'était pas contente. Elle avait vaguement partagé les idées de M. Milaguine relativement au loup, et voici qu'elle se trouvait en présence d'une bergerie où régnait la paix, où les chansons des oiseaux remplaçaient la flûte classique, où pas un nuage ne noircissait l'horizon toujours serein.

— Cela va trop bien! se dit l'aimable personne, avec la perspicacité dont la Providence, à défaut d'autres dons, l'avait si largement pourvue : il doit y avoir quelque chose.

Marthe s'arrangea cependant pour que Pauline ne pût rien deviner.

Son mari fut tout étonné de l'aimable vivacité qu'elle apportait dans leurs conversations, de l'enjouement qu'elle déployait envers lui le long du jour, non moins que de l'apathie et de l'assoupissement qui succédaient, le soir, à ces journées si bien remplies.

— Elle se fatigue trop, se dit-il; cela lui passera quand nous serons seuls et tranquilles.

Ce qu'il appelait être tranquille consistait à mettre la maison sens dessus dessous, de dix heures du matin à minuit.

Mais il était destiné à ne pas jouir de sitôt de cette

tranquillité spéciale, car Marthe retourna avec sa famille à la villa de son père.

Depuis trois semaines environ, le prince habitait seul Pétersbourg où il se donnait un mal infini pour préparer à Marthe un appartement digne d'elle. Il allait à la campagne à tout moment, « mais ce n'était plus la vie à deux », disait-il en soupirant à son colonel, qu'il avait rencontré dans la Grande-Morskaïa.

— Cela reviendra, lui dit en souriant à demi le colonel, qui était un homme d'esprit.

— Oh! certainement! dit le prince avec feu.

Ce soir-là, il quitta l'appartement vers cinq heures. Il était trop tard pour aller retrouver sa femme : son arrivée au milieu de la nuit aurait effrayé toute la maison. — Après avoir dîné au restaurant, il fit un tour au bord de l'eau. Le temps était magnifique, la soirée presque chaude. Un camarade passa en égoïste devant lui, au trop allongé de son cheval.

— Eh! Demianof, cria le prince, où vas-tu?

— Chez Isler, répondit le cornette, en touchant l'épaule de son cocher.

— Ah! fit le prince déconcerté. Tu as un joli cheval.

— Un trotteur Orlof, mon cher.

— Et tu vas?

— Chez Isler, te dis-je. Il y a une chanteuse nouvelle. Viens-tu?

— N...non, fit le prince résolument, après avoir hésité un instant; tu n'as pas de place.

— Pas de place? Sur un égoïste? Mais, mon ami, on n'y est vraiment bien qu'à deux! On se soutient mutuellement. Allons, viens : tu vas voir comme mon cheval trotte, nous serons là-bas dans un quart d'heure.

— Oh! un quart d'heure!

— Puisque je te le dis! Allons, viens-tu?

Oghérof sauta sur le mignon véhicule, et s'assit plus d'à moitié sur les genoux de son camarade.

— Chez Isler, dit celui-ci à son cocher. Et vivement!

Le drojki disparut, quelques secondes après, au bout du pont Troïtsky.

Il fallut que le diable s'en mêlât! Oghérof rencontra ce jour-là chez Isler une charmante blonde qu'il avait courtisée un moment jadis, — six mois auparavant, — et qui était brusquement partie on ne sait pour où. Il renoua connaissance; elle était en joyeuse compagnie, on soupa; et, pour revenir, le prince ne prît pas l'égoïste de son camarade, mais la voiture de la chanteuse blonde.

Il avait bien raison quand il se plaignait de n'avoir pas de chance!

XV

Michel était revenu à Pétersbourg quatre jours après le mariage de Marthe. En entrant chez lui, tout poudreux du voyage, il avait trouvé une lettre de sa tante Avérief qui l'attendait depuis le jour même de la noce. « Venez tout de suite, mon cher enfant, écrivait la vieille dame, ne vous attardez pas un instant, j'ai besoin de vous voir. »

La montre de Michel indiquait six heures; le jeune homme prit juste le temps de changer de toilette, il gagna rapidement le chemin de fer, et à sept heures il était arrivé.

Au bruit de ses éperons dans l'antichambre, madame Avérief fit ce qu'elle ne faisait que pour la famille de son souverain : elle se leva et vint à la rencontre de son hôte. Très-surpris de cette dérogation aux usages de la maison, Michel regarda attentivement sa tante : elle était plus pâle que de coutume et paraissait fatiguée.

— Je vous attendais depuis quelques jours, dit-elle, après les premiers compliments. Vous êtes arrivé quand?

— Tout à l'heure, par le train de cinq heures.

— Alors, vous n'avez pas dîné?

— Vous m'appeliez sur-le-champ, ma tante...

— C'est très-bien, mon ami, dit la vieille dame touchée de cette déférence, nous allons dîner ensemble. J'ai peu mangé tantôt...

La table fut bientôt prête, mais madame Avérief ne mangea pas; elle regardait avec des yeux de mère le jeune homme apaiser sa faim de voyageur, et sa vieille main, délicate et blanche, déposa plus d'une fois un morceau friand sur l'assiette de Michel.

Celui-ci était trop bien élevé pour demander à sa tante le motif qui lui avait fait réclamer si promptement sa présence. Il attendait qu'elle choisît elle-même le moment de s'en expliquer avec lui.

Quand il eut dîné, quand le café brûlant et embaumé eut disparu de la petite tasse en porcelaine de Sèvres, madame Avérief se leva et passa avec lui dans sa chambre à coucher. Les rayons du soleil du soir jetaient un voile de gaze d'or au sommet des tilleuls du vieux jardin désert; tout était silence et fraîcheur au dehors; elle s'installa dans son fauteuil et indiqua du geste une chaise à Michel. Il s'assit, toujours muet, et attendit, non sans quelque angoisse, la communication que sa tante avait à lui faire.

— Avez-vous vu quelqu'un depuis votre retour?

— Non, ma tante, personne.

— Vos domestiques?

— Ma vieille bonne seulement, pendant cinq minutes.

— Elle ne vous a rien dit ?

— Absolument rien de neuf.

Michel commença à avoir peur. Le visage de sa tante, souriant d'habitude, avait une expression sérieuse qui le frappa. Il n'interrogea point cependant, il était de ceux qui pensent qu'on ne saurait trop respecter la vieillesse.

— Michel, mon enfant, reprit-elle avec bonté, pourquoi êtes-vous si brusquement parti pour l'étranger, sans me prévenir ?

— Mon frère était malade et m'avait télégraphié de partir sur-le-champ.

— Vous n'êtes pas parti seul, Michel ? continua la vieille dame avec un accent de pitié qui émut singulièrement le jeune officier.

— On vous l'a dit, ma tante ? fit-il embarrassé.

— Oui. Des cancans de domestiques qui, bien malgré moi, je vous l'assure, sont venus à mes oreilles.

Michel garda le silence.

— Vous avez emmené un enfant ? reprit-elle.

— Puisque vous le savez, ma tante, je ne le nierai pas.

— On a dit qu'il était à vous, dit tristement madame Avérief.

— Et vous, ma tante, vous l'avez cru ? s'écria Michel.

Elle le calma du geste.

— Non, Michel, je ne l'ai pas cru. Cet enfant, quel qu'il soit, n'est pas à vous, — vous avez trop de respect pour vous-même.

D'un geste plein de dignité, elle tendit sa main à Michel, qui la baisa avec reconnaissance.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas ouvert à moi? reprit-elle : j'aurais sauvegardé votre nom de tóus ces commérages...

— Je n'en avais pas le droit, ma tante. Le silence m'était et il m'est encore commandé.

— Alors, vous avez bien fait, mon enfant, dit simplement madame Avérief.

Elle se tut. Le jour s'assombrissait; dans le jardin, tout devenait gris pâle; dans l'appartement, il faisait presque noir; la figure blanche, encadrée de cheveux blancs, de madame Avérief se détachait vaguement sur le fond des rideaux sombres. Michel sentait un malheur approcher; la tendresse inaccoutumée de sa parente, le mystère de cet interrogatoire qui ne menait à rien en apparence, — tout cela lui mit au cœur une inquiétude qui devint de l'angoisse en un instant.

— Ma tante, dit-il à voix basse, si quelque danger me menace, dites-le moi tout de suite; j'aime mieux le savoir.

— Quoi que ce puisse être? demanda la vieille dame.

— Oui, j'aurai du courage pour tout.

Elle se tut un moment, puis, posant sa main sur celle de Michel, inclinée en avant pour le recevoir dans ses bras de mère :

— Mon enfant, dit-elle, avez-vous aimé?

— Oui, ma tante, de toute mon âme et pour toute ma vie! répondit Michel, la tête haute, la poitrine en feu, heureux de confesser pour la première fois cet amour qu'il avait tenu jusque-là secret.

— Celle que vous aimez...

— Marthe Milaguine! jeta Michel comme un défi au monde entier.

— Vous aimait-elle?

— Je ne sais pas, répondit honnêtement Michel, pendant qu'au fond de son cœur une voix lui criait : tu mens, tu sais bien qu'elle t'aime!

— Vous êtes-vous querellé avec elle?

— Non... pourquoi...?

— Elle est mariée, dit tout bas madame Avérief.

— Mariée! s'écria Michel.

Il se leva d'un mouvement impétueux, prêt à frapper l'impie qui lui avait volé son idole.

— Dieu te regarde, Michel, dit madame Avérief, qui s'était levée avec lui, et qui se laissa retomber épuisée dans son fauteuil : Dieu te regarde, ne pèche pas!

Le jeune homme tomba à genoux devant sa tante. Elle posa une main sur sa tête inclinée.

— Michel, lui dit-elle, je t'aime presque autant que mon petit-fils; — je n'ai pas voulu qu'un étran-

ger te portât ce coup ; j'ai cru qu'une parente, presque une mère, aurait une main plus compatissante pour faire une blessure et la panser... Si j'ai eu tort, blâme ta vieille tante, mais pardonne-lui.

Michel, sans répondre, plongea son visage dans les mains tremblantes qui, pleines de pitié, erraient sur ses cheveux et sur ses épaules, le caressant comme un enfant qu'on veut endormir. Elle comprit qu'elle avait bien fait et que Michel n'avait rien à lui pardonner.

— Mariée! répéta le jeune homme après un long silence.

Il se releva et s'assit en face de sa tante.

— Dites-moi comment tout cela s'est passé.

Madame Avérief prit le récit au jour même de la fête de Marthe ; elle raconta les choses simplement, « comme elles s'étaient passées », sans réflexions ni commentaires. Ce qu'elle soupçonnait d'une cause occulte en tout ceci, elle le garda pour elle, pensant que, faute de preuves, elle n'avait pas le droit d'exciter Michel contre qui que ce fût.

Elle passa sous silence la conversation qu'elle avait eue avec Marthe, dans ce même fauteuil. A quoi bon en parler, puisque Marthe était mariée! Ne valait-il pas mieux les séparer à jamais, ces deux cœurs qui s'étaient mal compris? Ne valait-il pas mieux laisser succéder même la haine et le mépris à l'amour dans le cœur de Michel, que de voir souiller un jour l'honneur de deux familles? Si ces victimes venaient à se rencontrer et à se comprendre, qu'arriverait-il?

Elle ne chargea pas Marthe, cependant; elle laissa le champ libre aux suppositions de son neveu; elle ne pouvait ni ne voulait blâmer «la pauvre princesse», comme elle l'appelait elle-même. Elle sentait bien que Marthe avait cru ce qu'on avait dit de Michel lors de son départ. La jeune femme avait eu tort de le croire, mais, du moment où elle avait admis la réalité de ces suppositions, sa conduite devenait toute naturelle. « Tout pour l'honneur », disait madame Avérief, — et Marthe avait agi selon cette devise.

Quand elle eut terminé, Michel resta silencieux encore un moment, puis se leva pour partir.

— Je vous remercie du fond de l'âme, ma tante, dit-il posément, je n'oublierai jamais votre bonté pour moi. Puissé-je vous prouver un jour la vérité de ces paroles!

— Où allez-vous? fit madame Avérief surprise de son calme.

— Je vais chez moi, me coucher, répondit-il : j'ai passé les trois dernières nuits en wagon, je suis très-fatigué.

— Et qu'allez-vous faire?

— Reprendre mon service et tâcher d'être utile dans la mesure de mes forces. Mon père est déjà ici, n'est-ce pas?

— Oui.

— Dès demain matin j'irai le voir. Mon pauvre père! s'il avait pu venir deux mois plus tôt, cela ne

serait pas arrivé... Enfin, ce qui est fait est irréparable. Bonsoir, ma tante.

— Mais vous n'allez pas...

— Tuer Oghérof? Oh! non. Pauvre diable, ce n'est pas sa faute s'il s'est trouvé là avec un feu d'artifice. C'était écrit! Que voulez-vous! Bonsoir, ma tante...

Il sortit, l'œil un peu hagard, le visage enflammé. L'air de la nuit le calma bientôt. Il rentra chez lui et se coucha. Mais il mordit bien des fois son oreiller pour étouffer ses sanglots, avant que le sommeil vînt fermer ses yeux fatigués.

XVI

Trois ou quatre jours après la soirée chez Isler, Oghérof revenait de la campagne, où il s'était empressé de porter à sa femme l'expression de son repentir secret sous la double forme d'un bracelet merveilleux et d'un petit chien minuscule — deux objets uniques en leur genre — disaient ceux qui les avaient vendus. Comme il débouchait sur la place d'Isaac, il se trouva face à face avec Michel.

Celui-ci s'attendait à la rencontre depuis son retour et prit un air impassible. Oghérof, enchanté de voir son camarade, dont, à vrai dire, depuis quatre mois, il avait complétement oublié l'existence, se jeta presque à son cou, le taquina amicalement sur son voyage, lui parla de ses chevaux, de son nouvel appartement, et tout à coup :

— Tu sais que je me suis marié? lui dit-il par parenthèse.

— Je le sais, répondit tranquillement Michel. Tu as épousé mademoiselle Milaguine.

— Oui, mon cher. Quelle belle personne! Tu étais, je crois, de ses adorateurs, n'est-ce pas ?

— Certainement, fit Michel d'un air grave.

— Eh bien! tu peux continuer à faire ta cour. Viens-tu dîner chez Dussaux avec moi?

— Non, merci! j'ai beaucoup de choses à faire. Quand ramènes-tu — il hésita — ta famille en ville?

— Nous revenons tous pour le 1er octobre. Les Milaguine sont aussi chez nous à la campagne, tu sais?

— Non, je ne le savais pas. Au revoir.

— Tu viendras voir ma femme, dis? après le 1er octobre?

— Je n'y manquerai pas, dit Avérief en s'éloignant. Adieu.

Cette rencontre et les bordures que le tapissier ne venait pas à bout de rassortir à la nuance des meubles firent sortir de la tête d'Oghérof les remords qu'il avait rapportés de la campagne en trouvant sa femme si calme, si éloignée de deviner l'entraînement dont son mari s'était rendu coupable.

Les remords s'en allèrent si bien, que le lendemain il retourna chez Isler — tout seul; — et peu à peu il prit l'habitude de faire dans l'après-midi une visite à la jolie blonde qui, disait-elle, s'ennuyait mortellement les jours qu'elle ne le voyait pas.

Marthe revint en effet le 1er octobre, mais Michel ne se présenta point chez elle. Du reste, elle ne s'en étonna pas; elle ne pouvait supposer qu'il eût envie de la revoir. Elle se disait bien qu'un jour ou l'autre, le lendemain peut-être, ils se rencontreraient dans la rue, chez un tiers, n'importe où; — mais à chaque

8.

jour suffit sa peine; Marthe ne pensait à Michel que lorsqu'on parlait de lui dans la conversation, et encore elle y pensait si peu, alors, que le nom tombait dans l'oubli au moment même où il frappait son oreille.

Il fallait pourtant qu'il vînt, ce jour aussi redoutable pour Michel que pour la princesse Oghérof. Un soir, au moment où Marthe entrait chez son père pour présider à un de ses dîners fins, qu'il ne pouvait donner sans la présence de sa fille chérie, M. Milaguine lui dit tout à coup :

— A propos, j'ai rencontré tantôt Michel Avérief : il va venir.

— Ici, ce soir? fit Marthe effarée de cette chute soudaine dans le gouffre qu'elle n'avait jamais voulu regarder.

— Oui. Cela t'étonne?

— Non... — Elle avait déjà repris son calme : — mais, après son brusque départ pour l'étranger, sans excuse, sans explication...

— Il paraît qu'il t'avait envoyé un bouquet : es-tu sûre de ne pas l'avoir reçu?

— Parfaitement sûre.

— C'est que le garçon qui devait l'apporter se sera trompé, ou l'aura vendu pour en boire l'argent. Il a aussi écrit de là-bas, — mais sa lettre n'est pas arrivée.

— Il y a des gens qui n'ont pas de chance, dit sèchement la princesse en s'approchant de la glace pour rattacher une boucle de sa coiffure.

Michel entra le dernier. Vingt fois il s'était dit qu'il n'irait pas chez M. Milaguine, puis il avait fini par se décider, pensant qu'aujourd'hui ou demain c'était inévitable, et qu'autant valait tout de suite.

Le salon était brillamment éclairé. Marthe avait changé d'habitudes ; au lieu de la lampe voilée qui éclairait jadis son petit refuge, elle trouvait maintenant qu'un candélabre était bien peu, et elle faisait allumer toutes les bougies lorsque M. Milaguine recevait. Elle qui évitait le bruit autrefois fuyait maintenant le silence : ses pensées lui tenaient trop compagnie lorsque le bruit extérieur n'était pas assez fort pour la distraire.

On se disposait à passer dans la salle à manger ; Michel trouva la princesse debout au milieu d'un groupe d'hommes. Vêtue d'une robe de velours violet, son collier de perles sur le corsage montant, des perles aux oreilles, elle était splendide ; sa beauté avait pris un caractère imposant dont les plus évaporés ressentaient l'influence. Au bruit des éperons, elle se tourna à demi, regarda Michel bien en face, mais une seconde seulement, et dit d'une voix dédaigneuse au jeune homme incliné devant elle :

— Bonjour, monsieur.

Ce fut tout. Michel formula d'une voix non moins nette un compliment très-court — et le groupe tout entier passa dans la salle à manger.

Michel se trouva placé presque en face de Marthe : il pouvait observer tous ses mouvements, toutes les

variations de sa physionomie. Il l'examina en effet : malgré la réalité positive du fait présent sous ses yeux, il ne pouvait croire que Marthe fût devenue la princesse Oghérof. Il y avait là pour lui un mystère qu'il importait de pénétrer.

La princesse était très-gaie en apparence. Elle, taciturne autrefois, parlait beaucoup, riait souvent, prenait au vol une phrase détachée dans la conversation générale, renvoyait la riposte comme un volant sur une raquette, et reprenait sa causerie avec ses voisins, sans se troubler, sans perdre un moment le fil. Elle était toute rose, les yeux brillants, — parfaitement digne toujours. A la fin du dîner, elle se versa elle-même de l'eau et cassa un verre.

— Cela porte bonheur, dit en riant complaisamment M. Milaguine.

Marthe regarda furtivement Avérief. Les yeux de celui-ci, fixés sur elle depuis un moment, avaient une expression de gravité, de reproche presque.

Marthe ne put contenir son indignation : d'un mouvement rapide, elle recula sa chaise et se leva, jetant dans un piteux désarroi les plus pesants de la société, qui comptaient encore sur deux ou trois petites minutes pour siroter leur verre de vin de Hongrie.

Au salon, la rencontre devenait inévitable, sous peine d'attirer l'attention. Michel s'approcha donc de Marthe ; il allait lui adresser une phrase quelconque, lorsque celle-ci le prévint :

— Vous avez fait un voyage agréable? lui dit-elle de cette voix brève des jours d'orage.

— Oui, je vous remercie, princesse : mon frère va beaucoup mieux, dit-il avec son calme habituel.

— J'en suis charmée. Il y a longtemps que vous êtes revenu?

— Quatre jours après votre mariage. J'ai eu beau me hâter, je n'ai pu revenir plus tôt.

— Pourquoi vous hâter? Le séjour de l'étranger est fort agréable ; vous avez bien fait de jouir de votre congé jusqu'à la dernière limite, puisque rien ne vous pressait ici.

Michel regarda Marthe avec une telle assurance, avec tant de reproche dans ses yeux honnêtes, que celle-ci sentit la colère la parcourir de la tête aux pieds.

— Hypocrite! pensa-t-elle, et elle lui tourna presque le dos pour s'adresser à un vieux général poussif qui venait de se frayer un chemin jusqu'à elle à travers les meubles, « bien encombrants, de nos jours, » disait-il avec mélancolie.

Et Pauline Hopfer, pendant cette courte conversation, quelles angoisses n'avait-elle pas ressenties! Elle était retenue par M. Milaguine, qui lui parlait de sa liqueur des Iles et du curaçao centenaire contenu dans un certain flacon que l'on ne devait apporter que « penché dans son petit panier, sans le secouer, bien doucement, » disait M. Milaguine en la retenant par sa robe, pendant qu'elle cherchait à lui échapper.

Enfin elle vit les jeunes gens se séparer. Le visage de Michel plus sévère encore, l'éclair d'indignation qui jaillissait des yeux de Marthe lui apprirent que, pour cette fois, le danger était conjuré.

— Mais c'est trop périlleux, se dit-elle; il ne faut plus qu'ils puissent parler ensemble! Et elle courut chercher la liqueur des Iles.

Vers minuit, Marthe vint embrasser sa sœur endormie, avant de rentrer chez elle, et, contre sa coutume, elle s'arrêta un instant pour causer de choses et d'autres avec Pauline.

— M. Michel est revenu... dit celle-ci d'une voix douce, les yeux baissés.

— Eh bien? fit Marthe, mais non avec sa hauteur habituelle.

— Je ne crois pas qu'il reparte de sitôt, continua la demoiselle de compagnie.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'a plus besoin de faire de si longs voyages pour trouver à qui parler, murmura l'officieuse.

Marthe ne répondit pas. Elle froissait dans sa main droite son mouchoir qu'elle mettait en lambeaux.

— L'enfant est restée là-bas. La gouvernante a écrit à ses parents qu'elle passerait l'hiver en Italie...

— Et la mère est revenue, dit Marthe en éclatant de rire : c'est bien plus commode!...

Un mouvement de Nastia la fit se retourner. La fillette entr'ouvrit un œil, reconnut Marthe, lui

tendit les bras et se rendormit en murmurant une phrase incompréhensible.

La princesse eut honte de ce méchant mouvement, de ces cancans de bas étage, dans la chambre de sa sœur endormie... Elle se pencha pour embrasser la jeune dormeuse, et ce baiser de sœur, presque de mère, détendit les fibres trop tendues. Elle sentit son cœur s'amollir.

— Bonsoir, Pauline, dit-elle en passant rapidement; et elle sortit, elle avait besoin d'être seule.

Dans la voiture, elle resta longtemps, une main appuyée sur la portière, la glace baissée. Elle regardait, dans la triste nuit d'octobre, les pavés mouillés, les rares passants, la pluie froide et noire, et elle envia les misérables que leur destin condamnait à passer la nuit sans asile, sous les porches, — et qui trouveraient, avec une pierre à moitié sèche pour y poser leur tête, le lourd sommeil des malheureux abattus par la fatigue.

Michel et Marthe se rencontrèrent encore souvent: Avérief vint deux ou trois fois aux lundis de la princesse, à l'heure où le salon était plein. Oghérof l'invita vingt fois à dîner, mais le jeune homme trouva moyen d'éluder ses invitations. Marthe se dit que c'était pour ménager son temps, qu'il savait où employer. Du reste, Oghérof continua la vie de travail qu'il avait toujours menée, mais son travail, qui le tenait souvent éloigné de Marthe, consistait princi-

palement à se procurer des loges au théâtre et à faire les courses de « ces dames ».

La princesse s'accoutuma à passer le plus clair de son temps avec sa sœur, soit chez elle, soit chez son père, et parfois M. Milaguine, en se réveillant de sa sieste, oubliait que sa fille était mariée.

XVII

Le 19 février de l'année 1861 se leva dans un ciel serein. Les premières lueurs du jour éclairèrent des affiches blanches, de grandeur moyenne, posées sur toutes les murailles, sur les plus humbles clôtures de planches comme sur les blocs de granit des palais. Avant même qu'il fît assez clair, ceux qui savaient lire se pressaient devant les morceaux de papier et lisaient, à ceux qui ne savaient pas, le décret qui d'un troupeau d'esclaves faisait une nation d'hommes.

— C'est imprimé? disaient ceux qui ne savaient pas lire, avec une sorte d'incrédulité ; est-ce bien vrai que c'est imprimé ?

— Lis toi-même, répondait l'orateur.

Les ignorants secouaient la tête et s'en allaient indécis, partagés entre le désir de croire et la méfiance naturelle à ceux qui ne sont pas libres.

Ce jour-là, c'était un dimanche, la princesse Oghérof se fit conduire à l'église de la Poste ; puis un caprice soudain lui fit renvoyer sa voiture et son domestique, et elle se dirigea à pied, dans la neige, vers l'église d'Isaac.

Y entrer semblait impossible : on n'eût pas fait pénétrer une épingle dans la foule entassée sur les parvis, sur les gradins; cependant les riches vêtements de la noble dame produisirent leur effet accoutumé : on se rangea de son mieux, un remous se produisit dans la masse, et peu à peu la princesse se trouva portée dans la cathédrale.

Un grand silence se fit, toutes les têtes se tendirent vers le centre, les yeux attentifs se fixèrent sur un point : — au milieu de la vapeur bleue de l'encens qui montait lentement vers la grande coupole, une voix s'éleva, prononça quelques mots, lut quelques lignes, et se tut.

Un murmure étouffé résonna sourdement; la multitude frémit; un grand courant, comme un vent d'orage, inclina toutes les têtes, tous les corps, et les mots « gloire au Seigneur » montèrent au ciel, comme la voix même de la nation libérée.

Ces quelques lignes étaient l'acte d'émancipation des serfs. La Russie régénérée, avant de remercier celui qui lui donnait la liberté, remerciait Dieu qui l'avait envoyé.

Les chants sacrés montèrent sous les voûtes. Beaucoup pleuraient, d'autres avaient l'air hébété, comme sous le poids d'une émotion trop forte. Quelques-uns, au visage sévère, aux lèvres comprimées, semblaient se souvenir du passé et rêver des représailles ; mais ceux-là étaient rares. La plupart avaient un visage recueilli.

— On disait hier qu'ils ne savent pas ce que c'est que la liberté, pensa la princesse : on se trompait. Ces hommes savent fort bien qu'ils sont libres.

Un flot de peuple l'entraîna au dehors ; elle traversa la place et s'engagea dans les rues populeuses. Partout cet air recueilli, partout ces visages sérieux, ennoblis par une flamme intérieure. Sur la place du Grand-Marché, — la Sennaïa, — l'église était trop petite pour cette foule avide de prier ; les paysans de la classe la plus humble, en cafetan de drap gris, étaient en grande masse à genoux dans la neige devant la porte.

— Tu as entendu, toi ? disaient-ils à ceux qui sortaient.

Et, sur leur réponse affirmative, ils touchaient la terre du front en bénissant Dieu et l'empereur, leur père. Ils avaient douté du témoignage de ceux qui avaient lu, mais ils acceptaient sans conteste l'affirmation de ceux qui avaient entendu. Un vieillard de grande taille, aux cheveux et à la barbe entièrement blancs, se tenait debout et priait à haute voix ; il récitait le cantique de Siméon :

— A présent, Seigneur, laisse aller en paix ton serviteur.

Marthe sentit le sang généreux de ses vingt ans lui monter à la tête ; il lui prenait des envies folles d'embrasser quelqu'un, de gravir une montagne en courant, de crier et de pleurer avec ceux qui étaient là. Elle prit sa bourse et la vida dans les premières mains venues.

— Donne, donne, ma petite mère, lui dit le grand vieillard : ce sera pour faire brûler des cierges.

Marthe reprit sa marche ; elle erra assez longtemps, un peu au hasard, et tout à coup elle déboucha sur la place du Palais. La neige brillait sur les toits, le froid rougissait les visages, mais l'énorme place était noire de peuple. Partout où deux pieds avaient pu trouver place, un corps de paysan s'était rivé. Toutes les têtes étaient tournées vers le balcon du Palais. La fenêtre s'ouvrit, l'empereur parut... Celui qui a entendu le cri qui sortit alors de toutes ces poitrines ne l'oubliera jamais, dût-il vieillir assez pour perdre la mémoire même de son nom ; et Marthe, qui se croyait impassible, Marthe pleura comme un enfant, et s'enfuit en cachant son visage dans son mouchoir.

Elle attendit avec impatience le retour de son mari, qui était de service au palais. Lorsqu'il rentra enfin, le soir :

— Eh bien, lui dit-elle, comment cela s'est-il passé ?

— C'était assommant, dit-il avec un bâillement d'ennui ; il faisait une chaleur atroce, et puis, tant de pain et tant de sel, cela m'a coupé l'appétit. Mais, Dieu me pardonne, Marthe, vous avez un visage que je ne vous connaissais pas ! On dirait que vous avez la fièvre.

— Je suis sortie à pied, aujourd'hui, répondit évasivement la princesse.

— A pied! par ce froid? Voilà une fantaisie! Et tant de monde dehors! Quelle idée de sortir à pied justement aujourd'hui, avec tous ces sales paysans qui encombrent les rues!

— C'est précisément les paysans que je voulais voir, dit Marthe. C'est une grande chose que ce qui a eu lieu ce matin.

— Une grande chose, oui : un grand trou à notre bourse! Nous y perdons au moins vingt mille roubles de revenu.

— Prince, il y a des points, dit Marthe, sur lesquels nous ne nous entendrons jamais.

Oghérof regarda sa femme avec quelque surprise, puis il haussa intérieurement les épaules.

Il était toujours enchanté de son mariage, la princesse était une parfaite maîtresse de maison et tenait admirablement son rang... mais il se disait, à certains moments, que Marthe avait parfois de bien singulières lubies. Il mit celle-là avec les autres et n'y pensa plus.

Ce jour-là, si la princesse eût reçu du palais un ordre lui enjoignant de sauter immédiatement par la fenêtre, elle eût obéi avec joie. Elle s'endormit en priant pour le tsar.

XVIII

Le lendemain, Marthe rencontra Michel chez madame Avérief, heureusement en compagnie. La conversation, comme on pouvait le prévoir, tomba sur l'événement de la veille, si longtemps attendu, redouté même, et qui, relégué désormais dans le passé, paraissait maintenant tout simple, — comme toutes les choses accomplies.

— Eh bien, Prascovia Pétrovna, dit Marthe avec l'expression du triomphe, c'est fait, aujourd'hui, et vous voyez bien qu'ils n'ont mangé personne.

Ils, c'étaient les vingt-deux millions d'affranchis de la veille. Depuis plus d'un an, *ils*, sans autre désignation, se rapportait aux serfs, sans qu'il fût besoin de s'expliquer plus clairement.

— Oui, cela s'est bien passé, répondit la vieille dame.

Après un court silence, elle ajouta :

— Mais ce n'est pas fini.

— Le plus fort est fait, ma tante, dit Michel ; l'enivrement de leur triomphe était seul à redouter. Puisqu'ils ont su rester dans les bornes de la modération au

moment même de l'ivresse, qu'aurions-nous à craindre maintenant?

— Leur triomphe? répliqua Marthe d'une voix dédaigneuse; beau triomphe! tout en jouissances négatives : ne plus être fustigé, ne plus être rançonné, ne plus être traité comme un chien, — fortes têtes, en vérité, que celles qui résistent à de tels enivrements!

— Ce n'en est pas moins la liberté pour le prisonnier, la clarté pour l'aveugle, dit Michel d'une voix grave.

Marthe le regarda sans répondre. Un éclair de l'ancien temps passa rapidement dans ses yeux vaillants, mais il disparut aussitôt : cet homme n'était plus le Michel d'autrefois; qu'importait aujourd'hui ce qu'il pouvait penser et dire!

— Vous avez raison, mon neveu, reprit madame Avérief. J'aurais donné sans regret plusieurs années de ma vie pour avancer d'autant l'heure de l'émancipation; — mais je n'aurais pas dû la voir. Nous autres, vieux seigneurs, nous avons vécu trop longtemps. Et vous, général? ajouta-t-elle en se tournant vers un vieillard tout blanc, qui, enfoncé dans le coin d'un grand canapé, écoutait cette conversation en promenant sur les causeurs ses yeux vifs et curieux.

— Je suis de votre avis, madame, répondit-il sans se déranger.

— Oh! ma tante! s'écria Michel.

— Mais, oui, mon ami, nous avons été élevés dans l'idée que nous étions supérieurs à la race qui nous servait. Cette idée est injuste, je le sais; mais tout ce qui nous entourait, tout ce qui tenait à nous, tendait à faire de nous les maîtres absolus de notre domaine et de tout ce qui croissait et multipliait chez nous. Voilà qu'à présent, — j'ai soixante et onze ans, mon neveu, — il faut que je me fasse à un autre ordre d'idées et d'habitudes. Je ne parle pas des paysans : ils seront propriétaires, tant mieux! Que le bon Dieu les bénisse! Mais les serviteurs qui m'ont servie vingt ans, que j'ai vus naître et grandir dans les communs de ma maison; les jeunes filles que j'ai fait élever et qui brodent mes robes; les garçons dont j'ai fait à grand'peine, et parfois à grands frais, d'habiles cochers, des domestiques bien dressés, des ouvriers capables, — toute cette génération élevée par mes soins et à mes dépens, peut me quitter demain, par caprice, et me laisser rendre le dernier soupir au milieu de visages inconnus et de soins mercenaires... Non, mon neveu, je ne puis me faire à cette idée. L'émancipation est une grande chose, je le sais, mais j'aurais voulu fermer mes yeux pour jamais avant que ce fût accompli...

Un silence se fit. Tout à coup la voix aigrelette du général le rompit d'une manière inattendue :

— Très bien, Prascovia Pétrovna; mais moi qui vis dans mes terres, c'est bien autre chose. Imaginez-vous que mes paysans, — mes ex-paysans, veux-je

dire, — ont pris l'habitude de venir pêcher leur poisson dans mon étang, sous prétexte qu'il est plus poissonneux que leur rivière; je les ai laissé faire depuis... je ne sais plus depuis quand, — depuis que j'ai eu l'honneur d'être nommé page de Sa Majesté l'Impératrice Catherine, je crois! Eh bien, supposez que demain, — non pas demain, la saison n'est pas favorable, mais l'été prochain, — j'envoie mes gens pêcher un brochet pour mon déjeuner dans la rivière qui arrose leurs terres, vous verrez s'ils ne me feront pas un bel et bon procès! Ils le feront, vous verrez!

— Permettez, général... interrompit Michel.

— Ils le feront! J'essayerai exprès, — et vous verrez qu'ils auront l'aplomb de me faire payer l'amende! De même, j'ai nourri leur bétail dans les mauvaises années... Qu'une de mes vaches, des vaches de seigneur, qui ont de quoi manger à la maison, Dieu merci! s'en aille tondre la largeur de sa langue dans leur pré, — et voilà ma vache en fourrière, et il faudra que j'aille la réclamer chez leur arbitre de paix, leur médiateur... Comment nomment-ils ces oiseaux-là?...

— Mais, général, ces oiseaux-là, ce sera vous, ce sera moi, si nous le voulons! répondit Michel en riant avec les autres.

— Grand merci! A mon âge, rouler par les chemins en tarantass! Non, non, vous avez raison, Prascovia Pétrovna, nous avons trop vécu. Mais qu'ils se

gardent bien ! Si je trouve seulement une de leurs poules dans mon champ...

— Vous lui ferez un procès? demanda Marthe gravement.

— Non, je la fais plumer et mettre au pot ! répondit le vieux général d'un ton morose, en s'enfonçant plus profondément dans l'encoignure du canapé.

Mme Avérief elle-même ne put garder son sérieux à cette boutade.

— Vous aurez des difficultés avec les médiateurs, je le vois, général, lui dit-elle. Moi, au moins, résignée à tout, je n'aurai que le chagrin d'avoir fait des ingrats... Ma femme de chambre, que j'ai tenue sur les fonts du baptême, m'a demandé ce matin de combien j'allais l'augmenter...

Elle se tut. Une larme, retenue par l'orgueil, mouilla sa paupière. Michel se pencha sur sa main, qu'il baisa.

— Ma tante, dit-il avec tendresse, le servage n'empêchait pas l'ingratitude; elle se produisait sous une autre forme, voilà tout. Qu'importent les ingrats, si vos enfants et vos amis vous aiment ! C'est dans les bras de ceux-là que vous fermerez les yeux : nous ne laisserons pas ce soin à des mains mercenaires.

La vieille dame déposa un baiser sur les boucles noires de Michel. Marthe, raide et impassible, feuilletait un album; madame Avérief la regarda un instant, et la larme qu'elle avait retenue roula de ses joues ridées jusque sur la tête inclinée de son neveu.

— Tu es un brave cœur, toi, dit-elle : tu as raison.

— Vous verrez, ma tante, que d'ici quelque temps vous serez fière d'avoir assez vécu pour voir cette grande chose.

— Puissiez-vous dire vrai, répondit-elle en secouant mélancoliquement la tête. Peut-être d'autres sont-ils plus contents !

— Pas moi, toujours ! grommela le général. Et vous, princesse ?

— La journée d'hier a été la plus belle de ma vie, répondit Marthe en se levant.

Sa voix résonna sous les lambris comme le clairon sur le champ de bataille. La tête droite, le regard assuré, elle semblait défier tous les préjugés de la vieille aristocratie. Les yeux de Michel, pleins d'enthousiasme et d'ardeur juvénile, répondirent à son regard; aussitôt elle détourna la tête en pâlissant. C'est ainsi que jadis ils se comprenaient sans mot dire...

C'en était trop pour Marthe : elle se retira sur-le-champ, adressant à Michel un salut plus indifférent que dédaigneux, mais elle n'osa s'exposer une fois de plus au regard de ces yeux honnêtes, qui lui traversait le cœur comme une flèche aiguë.

XIX

Quelques jours plus tard, Michel rencontra dans un salon Sophie Liakhine, qui lui fit grand accueil. Elle se sentait naturellement portée vers ce jeune homme grave et sympathique, aussi réservé qu'elle était étourdie, mais qu'elle devinait franc et loyal comme elle-même. On parla encore de l'émancipation, comme partout et toujours.

— Et vous, Sophie Adamovna, qu'en pensez-vous? lui demanda Michel.

— J'en suis enchantée, répondit-elle. Mon mari s'est proposé pour arbitre de paix, et je lui achèterai ses insignes dès demain. Nous passerons un an à la campagne, ce qui sera excellent pour ma santé, — et mon oncle Milaguine en enrage, ce qui est au moins aussi bon pour la sienne.

— Il enrage ?

— Modérément, — vous savez, il est si bon! Cela l'aide à faire sa digestion. Il s'endort maintenant après dîner, en faisant ronron contre les paysans, l'émancipation et le rachat. — Il lui manquait quelque chose depuis le mariage de Marthe; il a trouvé une occupation, c'est parfait.

Tout en babillant à l'étourdie, en apparence, elle observait le jeune homme. Ce qu'elle vit lui donna l'aplomb nécessaire pour continuer.

— Vous n'avez pas d'ennemis, monsieur Michel? lui dit-elle soudain.

— Pas que je sache, répondit celui-ci, moins surpris de la question qu'il ne l'eût été l'année précédente.

— Voyez un peu, vous n'en savez rien, et moi, j'ai dans l'idée que vous avez quelque ennemi caché, mystérieux, — implacable, ajouta-t-elle en riant, pour diminuer la portée de ses paroles... Avez-vous jamais tué quelqu'un?

— Pas même en rêve, répondit gaiement le jeune homme.

— Avez-vous enlevé quelque belle à un rival moins favorisé?

— Pas davantage.

— Auriez-vous, alors, dédaigné l'amour d'une femme tendrement éprise? reprit Sophie moins haut et plus sérieusement : ces ennemis-là ne pardonnent pas.

Michel regarda la jeune femme d'un air si interrogateur, qu'elle se sentit obligée de parler plus clairement.

— Voyez-vous, monsieur, dit-elle sans plaisanter cette fois, diverses circonstances m'ont donné à penser que vous avez quelque part un ennemi qui vous hait. Or, cet ennemi a dû employer des armes si per-

fides, que ce ne peut être qu'une femme. Ce n'est pas une femme d'un esprit ordinaire, voilà qui est certain. Maintenant à vous de chercher, si vous avez quelque raison de croire à la réalité de ce que je vous dis. Si je me suis trompée, si rien dans votre existence ne vous a montré la possibilité de cette inimitié secrète, c'est que j'ai eu la berlue ; — mon oncle Milaguine prétend que je l'ai toujours. Dans tous les cas, il est clair que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, ce dont je vous demande pardon. Et là-dessus, je vous quitte, car je vois mon mari qui me foudroie de ses regards ; voici tantôt cinq minutes qu'il cause avec son chef, et il veut que j'aille lui faire ma révérence, sans quoi nous n'aurons pas d'avancement à Pâques.

Elle disparut, laissant Michel un peu ému et très-perplexe. A plusieurs reprises, depuis son retour et les événements qui l'avaient accompagné, il s'était demandé comment Marthe avait pu changer si vite d'opinion à son égard, pourquoi ni son bouquet ni sa lettre n'étaient arrivés à leur adresse ; et la question de Sophie Liakhine : « N'avez-vous pas d'ennemis? » lui était venue plus d'une fois à l'esprit.

Mais Michel avait l'âme trop candide pour se croire des ennemis, et la question était restée sans réponse. L'idée de Sophie, que l'ennemi pourrait bien être une femme, ouvrit à ses recherches des horizons nouveaux, sans pour cela l'éclairer davantage. Le résultat de ses réflexions fut que si quelqu'un pouvait

lui donner des renseignements, c'était Pauline Hopfer, — et il se résolut à l'interroger à la première occasion.

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'un homme intelligent comme Michel ne se fût jamais douté ni de l'admiration de Pauline, ni de la haine qui l'avait remplacée? C'est que Michel ignorait absolument la fatuité; il eût cru insulter une femme qu'il n'avait pas courtisée, en lui supposant du goût pour lui, et l'idée ne pouvait même pas lui en venir. Et puis, Pauline n'était pas une femme pour lui : c'était la gouvernante, la femme de charge, un être neutre avec lequel on pouvait causer et disserter, mais qui n'appartenait ni de près ni de loin au monde où l'on aime, où l'on se marie.

Pauvre Pauline! Heureusement elle ne connaissait pas toute l'étendue de son abaissement!

Depuis le mariage de la princesse, un nouvel ordre d'idées avait remplacé l'ancien dans l'esprit de mademoiselle Hopfer. Elle avait compris que Michel ne l'épouserait jamais : la rareté de ses visites, sa politesse indifférente lui avaient prouvé clair comme le jour que c'était là une affaire manquée. Depuis le jour du bal d'enfants, d'ailleurs, elle ne s'était attachée à ses espérances que par entêtement, sentant bien au fond de son âme que Michel ignorait pour ainsi dire son existence.

Depuis lors, cet homme, qu'elle avait si lestement escamoté dans les doigts de Marthe, ne comptait plus

pour elle; elle s'était débarrassée de son ancienne passion avec la même aisance qu'on apporte à se délivrer du citron quand on quitte les huîtres pour le potage.

Michel avait été un promis très-désirable, — donc il ne fallait pas le laisser accaparer par une autre, — par son ex-élève surtout; mais, en cessant d'être un mari possible pour Marthe, il avait perdu ce charme de bien disputé qui lui donnait tant de prix.

Pauline, d'ailleurs, en femme pratique, avait plusieurs cordes à son arc : elle pouvait prévoir le mariage de Nastia dans quelques années; — alors restait M. Milaguine, tout seul, vieilli, attristé.

C'était le moment où elle poserait son ultimatum... Il y aurait de l'inconvenance à rester ainsi, sans position bien nette, dans la maison d'un homme seul; — sa réputation, le souci de son honneur l'obligeraient à quitter son bienfaiteur, le cœur déchiré de regrets, après tant d'heureuses années... Et le nom de madame Milaguine viendrait tout arranger...

Mais c'était encore long, et puis, si le mariage était beau, le mari ne l'était guère... et Pauline se reprocha plus d'une fois d'avoir marié Marthe avec le prince, — car elle s'attribuait tout l'honneur de cette union. C'était avec une secousse de colère contre elle-même qu'elle se disait que, sans sa folle passion pour Michel, elle aurait pu épouser le prince au lieu de lui faire épouser Marthe.

Princesse Oghérof! Ce nom qui tintait cent fois

le jour à ses oreilles la remplissait d'une sourde rage. Deux sentiments bien nets, et tout à fait jumeaux, se détachaient seuls sur le fond un peu confus des idées de la noble demoiselle : une haine profonde contre Michel — seule cause de tout cela, — et une aversion bien raisonnée, bien ruminée, pour Marthe, qui n'avait jamais voulu la traiter en amie, et qui, par sa hauteur, avait tracé entre elles une ligne de démarcation infranchissable.

Elle se promettait bien, un jour ou l'autre, de faire payer à ces deux insolents la faute qu'elle avait commise en laissant échapper le prince, et, le jour où Michel, qui cherchait depuis quelque temps l'occasion de l'entretenir en particulier, la rencontra sur le perron, elle se dit que l'heure tant désirée des représailles allait peut-être sonner.

Elle se trompait cependant : Michel n'avait pas besoin d'elle autrement que pour lui faire quelques questions, dont elle tenait les réponses prêtes depuis six mois.

— Je vous demande pardon, Pauline Vassilievna, lui dit le jeune officier, je vais vous adresser une question bien insignifiante, mais qui n'est pas sans importance pour moi.

— Parlez, monsieur Michel, je suis toute à votre service, répondit Pauline tout sucre et tout miel.

— Le lendemain de mon départ pour l'étranger, c'était, si je ne me trompe, l'anniversaire de mademoiselle Marthe... de la princesse Oghérof, veux-je dire.

— Il me semble me rappeler qu'oui, dit Pauline en dressant l'oreille comme un cheval de bataille à l'appel du clairon.

— J'ai envoyé un bouquet. Savez-vous si on l'a reçu ?

— Je ne saurais vous dire, ce n'est pas à moi qu'il était destiné, dit Pauline en souriant du plus beau sourire du monde.

— C'est que... monsieur Milaguine n'en a pas eu connaissance non plus. C'est une question de bien peu d'importance, mais...

— Vous devriez demander au jardinier s'il l'a envoyé.

Mademoiselle Hopfer fit cette remarque avec tout l'intérêt d'une jeune mère inquiète de son nouveau-né. Elle attendit la réponse, le gosier un peu contracté.

— Le jardinier m'assure qu'oui : il m'a montré ses livres ; mais le garçon qu'il en avait chargé a quitté son service, et on n'a pu retrouver sa trace.

La demoiselle de compagnie respira.

— C'est qu'il l'aura vendu en route, répliqua-t-elle du ton le plus persuasif : ces choses-là arrivent tous les jours ; nous sommes si mal servis, à présent !

Michel garda un instant le silence, puis il reprit :

— J'ai écrit de Menton à M. Milaguine, il n'a pas non plus reçu ma lettre.

— Ah ! vous étiez à Menton?

— Oui. Cette lettre a-t-elle été perdue hors de la

maison, ou auriez-vous quelque sujet de soupçonner vos gens de négligence?

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, on est si mal servi maintenant. Mais, pour ce qui regarde la correspondance, jusqu'à présent je n'ai rien remarqué de pareil. Je reçois toutes les lettres qu'on m'envoie... Il est vrai que je n'en reçois guère, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique, qui parlait clairement de son délaissement dans cette vallée de larmes. Et à propos de Menton, monsieur Michel, qu'avez-vous fait de la gouvernante que je vous ai confiée?

— Elle ne vous a pas écrit? dit brusquement Michel, s'apercevant un peu tard que le secret de son frère était en grand danger de ce côté-là.

Pauline n'avait pas prévu la question; mais cette fille était faite pour être un grand homme d'État. Pressentant que Michel pourrait bien se demander à part lui qui avait mis en circulation les rumeurs sur sa paternité supposée, elle se résolut à frapper sur-le-champ un grand coup et à se garer, pour le reste de ses jours, des suppositions indiscrètes.

— Elle m'a écrit, certainement, monsieur Michel, répondit-elle en regardant son interlocuteur dans le blanc des yeux : c'est une excellente femme, simple d'esprit et droite de cœur. Vous n'aurez pas à vous repentir de lui avoir donné votre confiance...

Michel restait interdit.

— Elle est très-prudente et peu communicative, ajouta Pauline avec un regard à double entente, c'est

une précieuse acquisition pour ceux qui ont su se l'attacher.

— Tant mieux! dit brusquement le jeune officier; mais ceci n'est pas mon affaire. Pardon, Pauline Vassilievna, encore une question...

— Dépêchez-vous alors, interrompit la demoiselle en souriant : on m'attend là-haut.

— Quelqu'un vous a-t-il parlé défavorablement à mon sujet? dit Michel, brûlant ses vaisseaux, ou à... — il hésita, — à M. Milaguine?

— Oh! monsieur Michel! jamais! Un jeune homme si bien élevé... si digne... Qui donc se fût permis... Je puis vous donner ma parole que personne n'a jamais dit le moindre mal de vous, ni à M. Milaguine ni à moi. Vous comprenez que M. Milaguine ne l'aurait pas permis!

— Je vous remercie, mademoiselle, dit Michel, mais sans élan de reconnaissance, — il sentait en lui une sorte de sourde méfiance ; — ces questions ont dû vous sembler bien étranges, peut-être même indiscrètes.

— Non, monsieur Michel... je vous comprends...

Avérief leva les yeux et la regarda.

— J'ai bien regretté ce qui est arrivé, je l'ai même dit à mademoiselle Marthe... à la princesse, veux-je dire... Cela l'a un peu indisposée contre moi... Les jeunes filles, vous savez, sont sujettes à avoir des caprices...

— Je vous remercie, Pauline Vassilievna, inter-

rompit Michel devenu soudain très-pâle ; vous êtes bien bonne. Je vous demande pardon de vous avoir dérangée. Au revoir.

Et il s'éloigna.

— Cherche, cherche ! dit Pauline entre ses dents avec une joie rageuse, — tu es un pauvre limier !

Elle rentra triomphante.

XX

Cet hiver-là fut triste pour tout le monde. Un deuil de cour empêchait les bals : restaient les concerts et les raouts, distractions essentiellement maussades quand on les prend à haute dose. Marthe se barricadait dans son orgueil ; sa santé déclinait visiblement ; Michel tâchait d'oublier, — et le prince devenait mélancolique.

Son souci, à lui, était d'une espèce toute particulière. Un maquignon, avec lequel il avait fait plus d'une affaire, s'était soudainement trouvé en grand besoin d'argent : la vente d'un haras superbe était annoncée, et ledit maquignon, voulant faire une affaire d'or, s'était adressé au prince.

— Prêtez-moi dix mille roubles, Votre Altesse, lui avait-il dit.

A ce mot, Oghérof, qui donnait à tout venant, mais qui n'était pas plus prêteur que la fourmi, avait pris un visage si sévère que le maquignon s'était hâté d'ajouter :

— Voici le marché que je vous propose, Votre Altesse : j'ai six chevaux de race qu'on m'a beaucoup

demandés, mais dont je ne veux pas me défaire en faveur du premier venu. Prenez-les en garantie, ils valent deux fois ce que je vous demande. Venez les voir plutôt! Gardez-les dans votre écurie, servez-vous-en, faites-en tout ce que vous voudrez, jusqu'à ce que je revienne, et je vous rapporte votre argent au bout de deux mois, avec un poulain de deux ans pour les intérêts.

— J'ai des chevaux. Qu'est-ce que tu veux que je fasse des tiens? repartit Oghérof ébranlé.

— Vendez les vôtres, je vous en fournirai bien d'aussi bons! Venez toujours voir mes six bêtes, et, si vous les trouvez vilaines, mettez que je n'aie rien dit. Le comte Garoutine me les prendra à de meilleures conditions, mais j'aimerais mieux vous les donner, parce que vous êtes si bon connaisseur...

Le prince alla voir les animaux qui étaient vraiment superbes, marchanda un peu, et, le soir même, huit mille roubles quittaient son portefeuille en même temps que les six chevaux s'installaient dans ses écuries.

Mais tout ne se trouva pas avantageux dans ce marché. Le plus vieux des six chevaux n'avait pas quatre ans. La première fois qu'on attela la paire de trotteurs, ils sortirent si brusquement de la porte cochère, que le timon de la calèche entra dans une voiture qui passait paisiblement, roulant un vieux sénateur vers sa chaise curule. La voiture fut endommagée, le sénateur aussi, — et Oghérof, après avoir

fait réparer la voiture à ses frais, fut encore obligé de faire une douzaine de visites au malade, qui ne le vit pas une fois sans lui reprocher la turbulence de son attelage.

La seconde fois qu'on les fit sortir, ces aimables bêtes prirent le mors aux dents et allèrent briser un réverbère sur la place d'Isaac. La calèche, par contre-coup, fut réduite en miettes, si bien que le prince trouva plus économique d'en acheter une autre que de faire réparer celle-là.

Les sorties suivantes furent agrémentées d'incidents si nombreux et si variés, que Marthe déclara à son mari sa résolution d'aller à pied plutôt que de se servir de ces admirables animaux. Oghérof fut réduit à acheter pour sa femme une paire de vieux chevaux de réforme.

Les quatre autres chevaux n'eurent pas plus de chance. L'un d'eux, un cheval de selle, se mit à boiter sans cause appréciable. Le quatrième ruait si fort, que les cochers renoncèrent à le conduire. Les deux derniers ne voulurent jamais se laisser atteler ensemble.

— Et si tu savais comme ils mangent! disait Oghérof à Michel, qu'il avait rencontré à la Perspective. Jamais je n'ai vu des chevaux manger comme ça! Ils deviennent féroces, à ne rien faire, et j'ai engagé deux palefreniers de plus pour les promener à la main, sans quoi ils casseraient tout.

— Et ton maquignon?

— Voilà cinq mois qu'il est parti, et je n'ai pas de

ses nouvelles. Je crains bien d'avoir fait un mauvais calcul, ajouta le prince soucieux, — car je n'ai pas le droit de les vendre, et ils me coûtent gros comme eux d'entretien ! Mauvaise affaire !

— Elle ne me paraît pas bien bonne, en effet, dit Michel, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Non. Mais cela ne m'étonne pas, continua le prince : je n'ai jamais eu de chance, moi.

La veille, à l'heure ordinaire de sa visite, Oghérof avait trouvé un diplomate inconnu dans le salon de la diva brune qui recevait pour lors ses hommages, et le diplomate, au lieu de prendre congé, s'était trouvé retenu par la diva, tandis qu'Oghérof avait dû lui céder la place. Là-dessus, querelle et rupture.

Non, le prince n'avait véritablement pas de chance.

— Viens dîner avec nous, dit-il à Michel d'un air piteux, sans lui révéler toutefois sa principale mésaventure.

Ce n'était pas à Michel qu'on pouvait raconter ces choses-là ; — il n'y entendait rien, d'abord !

— Non, merci, répondit Avérief, je dîne chez ma tante.

— Mais tu le fais donc exprès, de dîner chez ta tante, toutes les fois que je t'invite !

— Non, je ne le fais pas exprès, dit Michel riant malgré lui ; mais, tu l'as dit, mon pauvre ami, tu n'as pas de chance.

Et vraiment, cette année-là, l'hiver ne fut pas gai pour Oghérof.

Le printemps vint pourtant, au bout de ce long hiver attristé. Marthe ne prit point son plaisir accoutumé à voir les feuilles se dérouler sur les branches noires ; elle ne se souciait plus guère de la nature.

A la voir si blanche et si morose, quelques-uns l'avaient crue poitrinaire : de charitables conseils mirent la mort dans l'âme à M. Milaguine, qui consulta trois médecins, épuisa leur patience à tous les trois, et finit par déclarer à Marthe qu'il ne la quitterait plus avant son complet rétablissement.

Un voyage à l'étranger fut conseillé, accepté, organisé en quelques jours.

Oghérof laissa partir sa femme avec une grandeur d'âme qui cachait complétement la douleur du sacrifice. Et de fait, il n'avait pas besoin de la présence de Marthe pendant l'été, puisqu'il était au camp, occupé des manœuvres... et de la troupe russe engagée au théâtre de Krasnoé-Sélo.

La seule personne qui fît quelque résistance fut Nastia. Ce voyage, dont elle avait parlé pendant toute son enfance, lui faisait maintenant l'effet d'un cauchemar ; sa bonne humeur avait disparu ; elle grognait à tout propos contre les malles, contre les robes, contre les chemins de fer et les hôtels, — le tout en expectative, — comme si elle eût connu par une expérience de vingt ans les mécomptes de la vie de voyage.

— On serait si bien aux Iles, disait-elle, ou à Tsarskoé-Sélo, dit-elle un jour.

Pauline la regarda fixement et sourit d'un air fin.

— Quelle drôle d'idée! murmura Marthe, passive et indolente comme elle l'était depuis quelque temps.

— Enfin, gronda M. Milaguine sorti des bornes de sa patience moutonnière, on dirait que tu n'aimes pas ta sœur, que tu lui regrettes ce voyage dont elle a besoin pour guérir. Qu'ont-ils donc de si attrayant les environs de Pétersbourg, que tu les préfères à la vie de Marthe?

Nastia se jeta dans les bras de la princesse en pleurant si fort, qu'on eut toutes les peines du monde à l'apaiser.

Avant de partir, elle eut l'art de se faire inviter à passer un dimanche à Tsarskoé-Sélo, chez madame Avérief, qui s'attachait de plus en plus à elle. Cette grande fillette de quinze ans l'amusait : son babil et les taquineries qu'elle ne cessait d'échanger avec Serge Avérief rajeunissaient la grande maison sévère.

En revenant, le soir, contre sa coutume elle fut sérieuse et muette; ses yeux brillaient comme des diamants pendant qu'elle attendait le train sur la plateforme...

M. Milaguine, qui était venu la chercher, causait avec Michel dans la demi-obscurité. Nastia passa son bras sous celui de Serge, qui les avait accompagnés.

— Quatre mois, murmura-t-elle, c'est long!

— Bah! reprit-il, les manœuvres, mon uniforme,

les présentations et l'exercice, — car je serai officier quand vous reviendrez, mademoiselle!...

Elle le regarda en souriant, les yeux pétillants de joie et d'orgueil.

— Et pour vous le Tyrol, les chamois, les broderies suisses et les petites montres.

— Fi, le méchant! interrompit-elle en lui frappant le bras du manche de son ombrelle.

Le train s'arrêta devant eux.

— Adieu, monsieur, dit Serge à M. Milaguine, bon voyage... Au revoir, Anastasie Pavlovna, dit-il cérémonieusement à Nastia.

Celle-ci lui répondit d'un signe de tête, et ne dit plus rien jusqu'à Pétersbourg.

Les quatre voyageurs, — Pauline Hopfer était du voyage, — remplirent consciencieusement leur devoir pendant les quatre mois d'été : Marthe absorba d'incalculables quantités d'eaux minérales, fit d'interminables promenades à pied, toujours indolente, — toujours pâle, — et ne retrouva un peu de vie qu'en Suisse. L'air des montagnes lui fouettait le sang.

Elle resta un mois à Genève. Elle aussi, elle eut la tentation du Mont-Blanc. Elle passa aussi des heures à le regarder.

Elle voulut aller à Chamounix; — ses désirs étaient des ordres. Quand elle y fut, et qu'elle vit le Mont-Blanc en face, elle eut peur, — peur de l'énorme masse blanche; — elle eut le vertige du gouffre et du glacier sans les avoir abordés, et elle retourna à Genève,

où elle pouvait voir le géant de loin, sans cette frayeur matérielle de l'immense qui l'avait saisie à Chamounix.

Elle se mit à le contempler, mystérieux et semé de paillettes au clair de lune, bleu dans l'air du matin, jaune à midi, éblouissant sous les rayons qui perçaient les nuées d'orage, terne et sévère avant la tempête, — et rose le soir, comme à l'heure où Michel l'avait vu. — Elle le regardait sans cesse, longuement, comme il l'avait fait. Et un jour, en apprenant qu'une fois de plus des pas humains avaient violé la neige des sommets, — elle sentit ses yeux se mouiller de larmes, comme si on lui eût arraché une illusion dernière.

Elle pleura. Avec le don des pleurs, la vie revint à son cœur desséché. De ce jour, ses larmes longtemps taries coulèrent faciles et abondantes, à mesure que le rose revenait à ses joues et la chaleur vitale à son corps. Marthe était sauvée.

L'automne approchait; ils retournèrent à Pétersbourg.

XXI

Un soir d'octobre, vers huit heures, Michel était assis devant son bureau, révisant la comptabilité du régiment. Les chiffres s'alignaient avec précision au bout de sa plume, mais sa pensée était bien loin.

Pendant l'été, Michel avait perdu son père; lui aussi pouvait dire : « c'est le premier chagrin qu'il me cause. » Jamais un nuage n'avait obscurci leur affection réciproque, plus tendre et plus superficielle de la part du père, plus dévouée et plus profonde du côté du fils. Le général Avérief venait rarement à Pétersbourg; sa mort, par conséquent, ne créait aucun vide dans les habitudes matérielles du jeune officier; — mais Michel aimait ce père absent, il lui écrivait, il recevait de lui d'énormes lettres écrites en gros caractères, sur des lignes largement espacées, où le fond était peu de chose, mais où les expressions de tendresse paternelle n'étaient pas ménagées.

Désormais Michel se sentait bien seul; son frère était toujours à l'étranger : — l'étranger, c'est presque l'autre monde. La frontière, qui sépare les voyageurs de ceux qui restent, n'est pas une ligne pure-

ment imaginaire, le tracé d'un crayon conquérant sur une carte de géographie, un soir de bataille : c'est la rupture avec les usages, les costumes, la douce langue familière aux oreilles et dont l'accent entendu là-bas, à Paris ou à Rome, enchaîne l'exilé volontaire derrière deux hommes qu'il ne connaît pas, dont il rougirait peut-être de serrer la main, mais qu'il suit malgré lui, parce qu'ils parlent la chère langue maternelle.

Michel pensait à son père mort, à son frère absent ; — il ne pensait plus à Marthe que la nuit : le jour il restait trop troublé, trop faible, quand son image passait devant lui. Pendant qu'il l'avait sue malade, une grande angoisse avait serré son cœur : il n'avait pour ainsi dire pas vécu, attendant le coup mortel qui le frapperait en même temps que la princesse.

Puis il l'avait revue guérie, non plus rayonnante de santé et de jeunesse comme dix-huit mois auparavant, mais transfigurée par la souffrance, presque détachée de ce monde, et cependant reine toujours par son grand air, son savoir-vivre, sa beauté délicate, affinée au creuset de la douleur. Il s'était demandé de quel mal secret souffrait cette femme qu'il aimait...

De quel mal ? c'était bien simple ! De l'abandon de son mari ! Aussi était-ce à grand peine qu'il se forçait à conserver les apparences avec Oghérof.

Celui-ci ne s'apercevait de rien. Son maquignon était revenu ; par extraordinaire, il lui avait rendu son argent et repris ses chevaux ; et la vie du prince

avait recommencé à couler dans l'heureuse vallée où croissent les perruques blondes, les chiens de chasse et les équipages de prix.

Michel était au plus profond de ses additions et de sa mélancolie, lorsqu'un coup de sonnette le fit tressaillir. Un pas pressé retentit dans l'antichambre, la porte s'ouvrit, et, à la lueur indécise de sa lampe de travail, le jeune homme aperçut son frère Paul qui venait à lui les bras ouverts.

Le soulagement était si grand, si inattendu, que Michel sentit des larmes lui monter à la gorge.

— Mon frère ! mon Paul ! répéta-t-il deux ou trois fois.

Puis reprenant son sang-froid, il s'assit avec son hôte sur le canapé, et les questions commencèrent.

— Voilà, dit Paul quand la conversation put prendre une allure plus régulière, je suis revenu pour tout de bon. Je me porte à merveille, et sais-tu qui est mon médecin ?

— Non.

— C'est ma fille. Les caresses de ses petites mains bien-aimées, les rires de sa bouche rose, les étonnements et les larmes de ses yeux, — ceux de sa mère, — ont fait ce que les docteurs et le climat du Midi ne pouvaient mener à bonne fin. Cette enfant est devenue ma vie tout entière : je fais son éducation, je l'instruis moi-même, et c'est un plaisir dont tu ne peux te faire une idée, que de voir cette petite intelligence se débrouiller peu à peu. Ses défauts mêmes ont de

l'intérêt pour moi, parce que, bien traités et tournés habilement, ils peuvent se changer en qualités. Mais je te dis là des choses que tu ne peux pas comprendre, il faut être père pour les sentir. Bref, mon cher Michel, je suis revenu, je me fixe définitivement à Pétersbourg, et je reprends du service, heureux et guéri, — deux guérisons, tu le vois.

— Et ta fille, qu'en feras-tu ?

— Je la garde près de moi. La gouvernante que tu m'as amenée n'est pas une gouvernante, c'est une cuisinière (il ne croyait pas si bien dire), elle fait les petits pâtés à la perfection ; mais c'est une excellente femme, qui s'est attachée à l'enfant, qui la tient bien propre, et qui ne lui donne pas de mauvais principes : que puis-je demander de plus?

— Mais tu ne pourras pas la cacher, cette petite; on va savoir qu'elle est à toi!

— C'est ce que je veux. Je suis déjà en instance pour obtenir la permission de lui donner mon nom. Quel mal cela peut-il me faire ? M'empêcher de me marier? Je ne m'en soucie pas, n'ayant pas l'intention de me marier jamais.

— Alors, tu l'avoueras ouvertement, en attendant l'autorisation de l'adopter?

— Parfaitement.

— C'est très-bien, dit simplement Michel, j'en suis bien content.

Paul pressa chaleureusement la main de son frère.

— Quand on pense que c'est toi qui m'as amené

cet ange consolateur, reprit-il joyeusement; sans ton amitié dévouée, j'ignorerais encore la douceur d'être aimé par ma fille, ma fille à moi, qui n'a que moi, et qui n'aime que moi! Je suis un égoïste, n'est-ce pas? ajouta-t-il en riant d'un beau rire franc que Michel n'avait pas entendu depuis plus de dix ans. A propos, — j'y ai pensé bien tard, — c'était une singulière commission que celle que je t'avais donnée de racoler une gouvernante et d'emmener un enfant. Dans ce premier moment, j'étais si malade, et ensuite si troublé de voir dans ma maison ce petit morceau de chair qui dépendait uniquement de moi, — c'était une idée à laquelle je ne pouvais me faire, — j'étais si bouleversé, que je n'ai même pas pensé que ton départ mystérieux avait dû causer quelques commérages. N'as-tu pas eu des désagréments à ce sujet? Voilà ce que je ne me pardonnerais pas.

— Non, répondit Michel plein de la joie du sacrifice, refoulant impitoyablement le flot de tristes souvenirs qui montait dans son âme : je n'ai pas eu de désagréments.

— Personne ne t'en a parlé?

— Si : la tante Avérief.

— Que lui as-tu dit?

— Que je ne pouvais rien dire.

— Elle a cru que l'enfant était à toi ?

— Non; elle l'eût cru, que ma parole eût suffi pour la détromper.

— Vous êtes bien ensemble?

— Je l'aime comme une mère.

— Crois-tu qu'elle fasse bon accueil à ma fille?

Michel hésita.

— Je ne sais pas, dit-il enfin; autrefois j'aurais dit : non, certainement; maintenant je la connais mieux; c'est peut-être elle qui a changé; mais je ne peux pas te dire ce qu'elle fera dans cette circonstance.

— J'irai la voir et je le lui demanderai moi-même. C'est un ange sévère, mais c'est un ange, — dans le genre de celui qui gardait la porte du Paradis, hé! Michel ?

Il riait de si bon cœur, que Michel se mit à rire avec lui. Leur adolescence était revenue pendant qu'ils causaient côte à côte.

— Je m'en vais, à demain, dit brusquement Paul en se levant.

— Déjà? il n'est pas encore neuf heures et demie!

— Il faut que j'aille coucher ma fille, répondit Paul en souriant : elle ne dormirait pas si un autre que moi lui mettait la tête sur l'oreiller. Ah! je la gâte bien, tu verras; mais elle n'est pas méchante.

Il sortit d'un pas jeune et leste. La paternité l'avait renouvelé de la tête aux pieds.

Michel, en se rasseyant devant ses comptes, resta un moment immobile, regardant dans le vague. Une joie amère, mais intense, l'envahissait doucement.

— Ma peine au moins n'est pas restée inutile, se dit-il enfin : j'ai perdu Marthe, mais mon frère est sauvé, cette enfant aussi... Je suis content.

Et Michel remercia sa destinée, pendant que de grosses larmes, au souvenir de ses tortures, montaient à ses yeux fatigués.

— C'est extraordinaire, pensa-t-il, comme les chiffres fatiguent la vue ! J'en ai assez pour ce soir.

Il repoussa ses comptes et se mit à rêver. Sa rêverie fut douce et son sommeil profond, cette nuit-là.

XXII

Un beau matin, M. Milaguine, le front appuyé contre la vitre de son cabinet, un bras sur l'épaule de Nastia, regardait tomber la pluie, — une vraie pluie d'automne, lourde et régulière, — lorsqu'il vit s'approcher une voiture de forme respectable et sérieuse, une voiture de vieille dame, traînée par deux beaux chevaux trop gras, comme les chevaux des vieilles gens qui ne sortent guère. Il allongea le cou, et... ô surprise! — le valet de pied de madame Avérief, debout derrière la voiture, leva la tête, le salua, et sauta à terre.

— Ce n'est pas possible! s'écria M. Milaguine, qui se crut fou. Prascovia Pétrovna, qui ne sort que pour déménager à Tsarskoé et revenir en ville. Ce n'est pas...

— Madame Avérief fait demander si monsieur veut bien la recevoir, dit le domestique en ouvrant la porte.

— Reçois, reçois! cria le digne homme : Pauline Vassilievna! Nastia!...

Nastia avait disparu comme dans un trou de souris.

11

Il eût voulu mettre tous ses gens et sa famille en haie pour faire honneur à son hôtesse; puis l'idée lui vint qu'il ferait mieux d'aller à sa rencontre, et il se précipita sur l'escalier, tout rouge, tout hors d'haleine, au moment où la vieille dame, portée sur un pliant par deux domestiques, arrivait à la dernière marche.

— Quel heureux hasard me procure l'honneur... balbutia M. Milaguine encore essoufflé, lorsqu'ils furent tous les deux confortablement assis dans le salon.

— Ah! Paul Nicolaïtch, ce n'est pas un hasard, répondit madame Avérief en haussant légèrement les épaules : si vous saviez! Vous allez dire que je suis folle; eh bien, je vous donne ma parole que je me demande depuis hier soir si ce n'est pas la vérité. Où est Nastia?

— Je ne sais pas. Elle était là quand nous avons vu arriver votre voiture, et elle a disparu : — elle est peut-être allée faire un peu de toilette...

— Soyez tranquille, vous ne la reverrez pas avant que je ne la demande moi-même.

— Ah! vous croyez? fit M. Milaguine indécis.

Il n'y comprenait rien du tout.

— A quoi bon les préambules? reprit madame Avérief : allons au fait. Je viens, au nom de mon petit-fils Serge, vous demander la main de votre fille Anastasie.

M. Milaguine, malgré sa corpulence, fit un bond formidable dont gémit son fauteuil.

— Oui, oui, répéta madame Avérief en hochant affirmativement la tête, vous avez bien entendu, et je ne suis pas folle. Serge vous demande la main d'Anastasie.

— Voyons, dit M. Milaguine abasourdi ; mais si ce n'est ni vous ni moi, c'est lui qui est fou ?

— Ah ! pour cela, c'est autre chose, je vous l'accorde. Cependant il paraît que c'est sérieux.

— Sérieux ! Quel âge-t-il ?

— Dix-neuf ans et quatre mois.

M. Milaguine se mit à rire de si bon cœur, que madame Avérief perdit aussi sa gravité. Quand ils eurent fini de rire :

— Il se moque de nous, dit M. Milaguine ; il faut lui donner les verges et le renvoyer au corps des pages.

— On ne veut plus de lui ; il a fini ses classes ! répondit madame Avérief avec une certaine disposition à la gaieté. C'est sérieux, vous dis-je. Quel âge a Nastia ?

— Je n'en sais rien, — quatorze ans, — non, quinze ans révolus... je ne sais pas bien. Attendez, je vais vous dire...

— Ce n'est pas la peine, interrompit madame Avérief, Nastia aura seize ans la semaine prochaine. Comptez ; est-ce vrai ?

— C'est vrai, fit après un petit calcul M. Milaguine, de plus en plus bouleversé ; comment le savez-vous ?

— C'est Serge qui me l'a révélé. Pas n'est besoin de vous expliquer qu'ils sont d'accord.

— D'accord ?... Oh ! les scélérats ! Nastia !

Il roulait furieux vers la porte du salon. Madame Avérief le rappela.

— Écoutez donc, Paul Nicolaïtch, ils s'aiment, ces enfants ! Ce n'est pas absolument leur faute. Vous voyez, je suis venue moi-même, — elle appuya légèrement sur le mot, — c'est une preuve que je ne désapprouve pas ce projet. Ils sont bien jeunes, c'est vrai, mais le mariage est une si singulière loterie! Ceux qui réunissent toutes les conditions de bonheur tournent quelquefois bien mal... Enfin, que voulez-vous, ils s'aiment, marions-les pendant que nous sommes encore là pour les surveiller et leur apprendre à vivre.

— Mais il n'y a plus d'enfants ! s'écria piteusement le brave homme. On se mariera bientôt en quittant sa nourrice ! Nastia porte encore des robes courtes, et vous voulez... C'est absurde !

— Oui, c'est absurde. On va lui faire des robes longues tout de suite ; et nous les marierons... quand?

— Mais je ne veux pas les marier du tout ! s'écria M. Milaguine dans l'excès de son indignation. Comment ! la princesse s'est mariée à vingt ans avec un homme de trente, et cette petite fille veut épouser un garçonnet à peine hors de page !...

Il avait fait deux ou trois fois le tour de l'appartement : sans s'en apercevoir, il éprouva le besoin de se reposer et se laissa choir dans un grand fauteuil. Ce changement apporta une modification à ses idées.

— Racontez-moi comment ce blanc-bec vous a annoncé cela, dit-il moitié fâché, moitié rieur. Ce devait être bien drôle!

— Eh bien, non, ce n'était pas drôle, répondit madame Avérief, et c'est pour cela que je suis venue faire auprès de vous cette démarche d'apparence saugrenue. Hier soir, vers dix heures, Serge est venu me trouver dans ma chambre à coucher; croyant que c'était pour me souhaiter le bonsoir, j'ai levé la main pour le bénir, et lui, au lieu de s'incliner comme d'ordinaire, s'est laissé glisser à genoux devant moi. Comme je le regardais, un peu surprise, j'ai vu qu'il avait les yeux très-brillants et le teint animé. Je l'ai cru malade, et je n'étais pas sans quelque inquiétude, lorsqu'il me dit tout à coup : — Grand'mère, vous m'avez élevé, vous avez remplacé toute la famille pour l'orphelin; faites maintenant le bonheur de toute ma vie, en me donnant pour épouse la seule femme que je puisse jamais aimer...

Je vous avouerai, Paul Nicolaïtch, que ce discours me plongea dans la stupéfaction; j'eus un moment grand'peur qu'il ne se fût laissé prendre dans quelque vilaine affaire, — vous savez, un beau garçon, tout jeune... il y a des créatures qui n'ont honte de rien... Aussi je lui dis d'un ton sévère : — Quelle est cette épouse que vous demandez? — Nastia Milaguine! répondit-il. Oh! grand'mère, je l'aime comme un fou, elle m'aime aussi, nous ne savons plus depuis quand, et nous serons si heureux! Grand'mère, per-

mettez-moi de me marier et suppliez M. Milaguine de ne pas me refuser, car j'en mourrais.

Disons ici que madame Avérief, bien involontairement sans doute, venait de charger d'un mensonge sa conscience jusqu'alors immaculée. Son petit-fils n'avait pas une fois proféré le nom de M. Milaguine, par la raison excellente que l'idée ne lui était pas venue que M. Milaguine pût avoir une volonté à lui. Ce pieux mensonge ne fut pas perdu, car l'excellent homme, touché, murmura à voix basse :

— C'est pourtant un bon garçon, ce Serge : il a le respect de la famille, lui, au moins... Et qu'avez-vous répondu, Prascovia Pétrovna ?

— Je lui ai fait toutes les objections que vous avez faites vous-même, mon ami, — et nombre d'autres encore ! Mais il a trouvé un argument qui m'a laissée sans force, et...

La voix de l'aïeule s'altéra sensiblement ; elle porta son mouchoir à ses lèvres et s'interrompit.

— Que vous a-t-il dit ? fit Milaguine inquiet.

— Voici ses propres paroles : je suis très-jeune pour me marier, trop jeune, je le sais ; mais je suis militaire, grand'mère ; la carrière que j'ai embrassée, d'après le désir de mon honoré père et le mien propre, est, de toutes, celle qui convient le mieux à un Avérief. Je serais heureux de succomber, comme mon grand'père, sur un champ de bataille, en défendant ma patrie ; mais si je dois mourir jeune, comme mon père et mon

grand'père, qu'au moins nous ayons eu, Nastia et moi, la joie d'être heureux de bonne heure, puisque après il pourrait être trop tard... — Je vous l'avouerai, Paul Nicolaïtch, dit madame Avérief, qui ne retenait plus ses larmes, je n'ai rien trouvé à lui répondre. J'ai été mariée peu d'années, mon bonheur a été court; j'espère bien que Dieu donnera à l'enfant la longue vie qu'il a refusée à mon époux et à mon fils; mais, s'il devait en être autrement, je ne me pardonnerais pas d'avoir mis des obstacles aux joies que Serge peut avoir en ce monde.

M. Milaguine, très-ému, trouva aussitôt une consolation :

— Bah! dit-il, on ne se bat plus guère, et puis tout le monde ne meurt pas sur le champ de bataille... Enfin, il a raison, malgré cela; c'est vrai, — il n'est jamais trop tôt pour être heureux... Mais Nastia, cette petite fille, qui n'est bonne à rien dans un ménage...

— Fiez-vous à elle pour tout apprendre en un tour de main. Ah! la fine mouche! s'écria madame Avérief en souriant, m'a-t-elle circonvenue! C'est qu'ils ont préparé cela de longue main! Je la voyais si prévenante, si tendre, je me disais : l'excellent petit cœur! La rusée! elle faisait le siége de la vieille grand'mère. Où est-elle, qu'on lui tire un peu les oreilles?

M. Milaguine se dirigea vers la porte et appela d'une voix éclatante :

— Anastasie Pavlovna!

Puis il revint s'asseoir. Anastasie Pavlovna, sou-

dainement promue au rang de demoiselle à marier, entra timidement, à petits pas, les yeux baissés, comme une jeune coupable qui sent planer sur elle la miséricorde prochaine et qui s'efforce de la mériter.

— La petite sorcière! murmura madame Avérief à l'oreille du père, pendant que la jeune fille traversait le grand salon sous leurs regards, — elle a fait rallonger sa robe!

En effet, la jupe de la délinquante touchait le parquet. Elle s'approcha de madame Avérief, et lui baisa la main d'un air soumis, puis, pleine de componction, elle attendit la mercuriale.

— Comment, mademoiselle, lui dit M. Milaguine d'une voix tonnante, vous vous permettez, sans l'assentiment de votre père, de faire des projets de mariage? Au lieu de vous occuper de vos études comme il convient à votre âge, vous songez à vous marier... à quitter la maison paternelle...

La voix manqua à M. Milaguine; il fondit en larmes et attira sa fille sur sa poitrine en balbutiant :

— Tu veux me quitter, tu veux que je meure tout seul et abandonné, dans ma triste vieillesse...

— Mais non, papa, s'écria Nastia en sanglotant, nous ne voulons pas du tout que vous mouriez! Vous viendrez demeurer avec nous : — nous avons arrangé tout cela, nous deux Serge...

Le sérieux de madame Avérief n'y tint plus, et, riant de tout son cœur, elle embrassa la jeune fille en lui disant :

— Allons, gamine, c'est convenu, mais tenez-vous bien jusqu'à la noce, ou, sans cela, nous vous mettrons « vous deux Serge », chacun dans un coin, le dos tourné, pour vous apprendre à vivre.

C'est ainsi que Nastia quitta les robes courtes.

Après le départ de madame Avérief, la jeune fiancée n'eut rien de plus pressé que d'aller annoncer la grande nouvelle à sa sœur. Marthe éprouva une impression singulière et mêlée de tristesse, à penser que sa sœur, presque sa fille, avait pu aimer sans le lui dire, sans venir verser toutes ses craintes et toutes ses espérances dans le cœur de celle qui avait remplacé sa mère. Elle le lui dit sans colère, mais non sans tristesse. Nastia confuse l'écoutait l'oreille basse, puis avec la soudaineté de sa nature impétueuse :

— Écoute, Marthe, lui dit-elle, c'est un peu ta faute. Te souviens-tu du jour où je t'ai dit que j'aurais mieux aimé Michel Avérief que le prince pour beau-frère?

— Oui, dit Marthe en détournant la tête.

— Tu m'as demandé pourquoi...

— Je m'en souviens.

— Je t'ai dit : parce que c'est un Avérief. Tu ne m'as pas répondu. J'étais prête à tout te dire, ce jour-là, mais... j'ai cru que, pour quelque raison, tu avais pris les Avérief en grippe, et je n'ai plus eu envie de t'en reparler.

— Je n'ai jamais pris les Avérief en grippe, dit

Marthe d'une voix faible, j'ai toujours été très-bien avec madame Avérief.

— Oui, mais tu détestes Michel; oh! ne t'en défends pas, c'est facile à voir.... repartit Nastia, avec l'aplomb que donne la certitude du mariage prochain : et même cela m'a fait beaucoup de chagrin, car je l'aime ; d'abord c'est le cousin de Serge, — et puis il est charmant.

— Je te promets de ne pas détester Serge, dit Marthe en s'efforçant de sourire : tu sais que je l'aime de tout mon cœur. Parle-moi de lui.

La paix fut bientôt faite entre les deux sœurs.

XXIII

Quand il s'agit de fixer l'époque du mariage, on ne se trouva pas d'accord.

— L'automne prochain! disait M. Milaguine.

— Après le grand carême! demandait la grand'mère plus clémente.

— Tout de suite, ou je l'enlève! répondait le jeune homme.

La mi-janvier finit par réunir tous les suffrages.

Paul Avérief, qui n'avait pas tardé à renouer ses relations avec sa vieille parente, ne trouva pas le moment propice pour parler de sa fille. D'accord avec Michel, il se résolut à attendre que la noce eût remis de l'ordre dans les cervelles de la famille, généralement détraquées, au moins en partie, par ce mariage inattendu.

Les deux frères passaient les jours les plus heureux. Michel avait trouvé un aliment à la tendresse inoccupée qui le tourmentait parfois. Il adorait sa nièce Marie. Cette enfant, précoce comme tous ceux qui ont souffert de bonne heure, avait des originalités de reparties qui l'étonnaient toujours : ses grâces en-

fantines, ses caresses pleines d'abandon le réjouissaient à tout moment. Il comprenait que son frère eût retrouvé la joie et la santé dans ces petits bras d'enfant noués à son cou.

Michel avait encore une autre raison pour aimer Marie : cette petite fille était la cause innocente de son malheur; aussi lui semblait-il que la moindre rudesse eût été une vengeance inconsciente contre l'enfant. Les jours où la tristesse le reprenait, c'est en jouant avec elle qu'il s'efforçait d'oublier, et la paix rentrait bientôt dans son âme; Marie ne tardait pas à lui dire : « Tu es triste, oncle Michel, attends, je vais te raconter des histoires. » Bercé par les rêves de cette fraîche imagination d'enfant, le jeune homme laissait peu à peu s'engourdir les impressions douloureuses, et la gaieté de son enfance lui revenait parfois en longs éclats de rire.

L'automne s'écoula ainsi, et M. Milaguine fut bien étonné lorsqu'un beau soir, chez madame Avérief, après le thé, sa petite Nastia lui apprit que deux jours seulement la séparaient du mariage. Le pauvre père avait vu tous les préparatifs se terminer; il avait admiré l'appartement des jeunes époux; Nastia ne lui avait pas fait grâce d'une robe, d'un nœud de ruban; il s'était ingénié à trouver des perfectionnements ou des embellissements aux moindres bagatelles, — mais il n'avait pas encore eu la sensation de la réalité.

— Comment, dans deux jours? s'écria-t-il. C'est dans deux jours que je vais rester seul?

— Mais non, papa, vous savez bien que vous viendrez avec nous! Attendez seulement que nous revenions de notre voyage de noces et nous nous installerons tous ensemble...

— Un voyage de noces! en janvier!... gémit M. Milaguine en frissonnant.

— Oh! non, nous n'irons pas loin, s'écriait Nastia... Un signe de son fiancé lui fit refermer la bouche, et ils échangèrent un regard ravi.

M. Milaguine n'avait rien vu.

— Et Pauline? fit-il soudainement. Qu'est-ce qu'on va en faire, de Pauline?

Les jeunes gens se regardèrent pleins d'effroi. Madame Avérief, étonnée, leva la tête et dit à M. Milaguine:

— Je croyais que vous deviez la congédier.

— Oui, répondit le pauvre homme, mais quand je lui ai parlé de retraite, de pension, elle m'a dit qu'elle voulait vivre et mourir au sein de ma famille, qu'elle ne demandait pas d'autre grâce que d'élever leurs enfants — il désignait les fiancés, — comme elle avait élevé les miens. Et... alors...

— Vous lui avez promis de la garder? conclut madame Avérief. Cela n'a rien qui me surprenne; mais qu'allez-vous en faire, lorsque vous aurez déménagé? Il n'y a pas de place au rez-de-chaussée que vous habiterez; je n'en veux pas au premier; les enfants n'en veulent pas au second...

— Vous n'en voulez pas? balbutia M. Milaguine déconfit.

— Oh ! non, s'écria Serge avec emphase.

— Oh ! non, répéta tout doucement Nastia, en secouant délibérément la tête.

M. Milaguine mit ses deux mains sur ses deux genoux et regarda la société avec l'expression d'un naufragé qui voit disparaître sa planche dans la tempête.

— Mais alors qu'allons-nous en faire ? dit-il effaré.

Tout le monde se regardait, personne ne dit mot.

— Si Marthe voulait la prendre ! s'écria-t-il, éclairé d'une subite lumière.

Marthe, dans la salle à manger, faisait le thé. Il l'appela.

— Marthe, veux-tu prendre Pauline pour soigner ton ménage ?

La princesse regarda son père avec une expression de répugnance non équivoque, mais le pauvre Milaguine ne voyait que sa propre détresse.

— Dis, Marthe, tu serais si gentille ; nous ne savons qu'en faire...

— Donnez-lui une pension, et qu'elle retourne dans sa famille, dit froidement la princesse.

— Mais elle dit que c'est nous, sa famille, qu'elle sait bien que les Milaguine n'ont jamais été des ingrats, et qu'elle nous est si attachée, qu'elle mourrait de douleur si elle devait nous quitter.

— Ah ! mon pauvre Milaguine, dit madame Avérief, qui jusque-là avait gardé le silence, vous avez bien besoin qu'on vienne à votre secours. Il y a peut-

être un moyen de s'en défaire, mais il exigera un peu de temps et beaucoup de précautions. Voulez-vous suivre mon conseil ?

— Certainement ! s'écria le cénacle tout d'une voix.

— Marthe, mon enfant, vous allez prendre Pauline chez vous, dès que votre père aura déménagé : il n'est pas convenable que cette fille habite l'appartement de garçon que M. Milaguine s'est réservé. Mais nous la préviendrons que les jeunes gens ont besoin d'elle pour diriger leur maison, et que l'automne prochain elle s'installera ici. Je dis l'automne parce que ma maison de Tsarskoé n'est pas grande, et le jeune ménage...

— Oh ! grand'mère, il nous faut si peu de place ! s'écria Nastia.

— Une petite chambre, toute petite... ajouta Serge.

— C'est entendu, dit madame Avérief en souriant ; mais pour Pauline je trouve ma maison trop petite ; il faudrait remettre trop de serrures et matelasser trop de portes, — ce n'est pas la peine ! — Vous, mon enfant, dit-elle à Marthe, je vous réserve un appartement chez moi pour y passer tout le temps que vous voudrez auprès de votre sœur, et vous commettrez Pauline à la garde de votre maison de campagne pour tout l'été. Vous m'entendez ? au premier octobre, la susdite personne vient demeurer ici, avec les jeunes mariés, et c'est moi dès lors qui m'en charge. Je ne lui donne pas six semaines pour me procurer elle-

même le moyen de la renvoyer sans tambour ni trompette, heureuse d'en être quitte à si bon marché.

— Pauline? s'écria M. Milaguine horrifié, sans tambour ni trompette? Pauline?

— Oui, oui, répéta madame Avérief, élevant un peu la voix sans s'en apercevoir : vous êtes un excellent homme, vous, et toute femme qui saura pleurnicher à propos vous prendra par le cœur, parce qu'elle est femme et parce qu'elle pleure; mais votre Pauline ne vaut pas la corde qui la pendra un jour ou l'autre, c'est moi qui vous le dis, et je ne me trompe pas souvent.

— Qui a pu vous dire?... balbutia l'infortuné Milaguine.

— Personne! Je la regarde faire depuis... depuis longtemps, et je sais ce que je dis.

— Mais qu'a-t-elle donc fait? murmura Milaguine écrasé sous le poids de cette conviction.

— Elle...

Madame Avérief s'interrompit et jeta un coup d'œil sur Marthe, qui, les yeux grands ouverts, la tête droite, écoutait sans perdre un mot, comme si elle eût pressenti que la question la touchait de près. La vieille dame reprit son calme, baissa la voix, et lança en pleine poitrine à M. Milaguine :

— Elle veut vous épouser.

Serge et Nastia, pouffant de rire, se laissèrent tomber dans les coussins du divan, tant l'idée de madame Avérief leur paraissait bouffonne. Milaguine, abasourdi,

regarda madame Avérief comme pour s'assurer qu'elle jouissait de toute sa raison, puis il répéta :

— M'épouser, moi ?

— Oui, reprit la vieille dame implacable, et elle en serait venue à bout sans moi.

— Venue à bout ? répéta Milaguine avec énergie : oh ! non !

— Oh ! si ! répliqua madame Avérief. Malgré vous, et bientôt ! Vous voyez bien que vous ne savez déjà plus comment vous en dépêtrer. Elle est d'une espèce qui jette de profondes racines là où elle se plante. On dirait un brin d'herbe, et ses forces souterraines disjoignent les pierres et font crouler les temples... Mais je sais comment on s'en défait.

— Est-ce qu'il faudra que je la garde jusqu'au jour du déménagement ? fit Milaguine devenu soudainement inquiet.

— Oui, ce sera plus convenable, dit madame Avérief, qui avait repris sa bonne humeur, mais rien ne vous empêche de déménager dès le lendemain de la noce.

— C'est cela, dit le brave homme avec un soupir de soulagement, nous commencerons à déménager tout de suite. Tu te charges d'elle, alors, Marthe ? fit-il enchanté en se tournant vers sa fille.

— Puisqu'il le faut ! répondit celle-ci en haussant les épaules.

Quand on pense qu'à cette heure même Pauline commandait en imagination sa robe de noces chez la

première couturière de Pétersbourg! Lorsque M. Milaguine lui annonça ce qui avait été décidé, elle ne sourcilla pas.

—Les imbéciles! se dit-elle avec cette désinvolture qui caractérisait ses jugements, ils me font la partie trop belle! Le pauvre bonhomme n'aura pas été seul pendant huit jours, qu'il viendra me chercher lui-même chez sa nigaude de princesse! Madame Milaguine... Allons, cela ne fera pas mal sur des cartes de visite.

XXIV

La noce eut lieu le jour fixé, à six heures du soir. Comme toutes les noces, elle fut très-brillante; une foule nombreuse entoura les jeunes mariés des témoignages les plus vifs d'affection et de sympathie. On servit chez madame Avérief le thé le plus somptueux, puis, à neuf heures, la voiture de voyage de Marthe, empruntée pour la circonstance, s'arrêta devant le perron. Serge avait voulu six chevaux et beaucoup de grelots. Il fit monter sa jeune épouse dans la voiture, y sauta après elle, et partit pour l'inconnu.

Jamais il n'avait voulu dire où il se réservait de passer ses quinze jours de congé. Les recherches les mieux dirigées n'avaient abouti à rien; interrogé par sa grand'mère, il avait éludé les questions en riant, et la plus claire de ses réponses avait été celle-ci : — Nous irons à la maison que j'avais préparée pour l'enlever si on avait refusé de nous marier.

Force fut à la famille de se contenter de ce renseignement vague, mais unique.

M. Milaguine se mit aussitôt à déménager, comme il l'avait dit. Pauline, qui lui inspirait maintenant une

peur insurmontable, semblait se multiplier pour mieux l'environner de sa présence. Il la quittait à la Serguievskaïa et la retrouvait avant lui au quai de la Cour. Il croyait l'avoir laissée occupée à emballer des pots de confiture dans l'ancien logement, et voici qu'elle venait à sa rencontre dans le nouveau avec une pendule entre les bras.

Cette ubiquité lui inspira encore plus de frayeur, et, dès le troisième jour, il se décida à coucher dans le nouvel appartement encore incomplet, avec son valet de chambre en travers de la porte. Il semblait au digne homme que, sans ces précautions, il allait trouver, un soir, Pauline souriante au chevet de son lit, qui lui présenterait ses pantoufles. A cette idée, il lui passait des frissons de peur le long de l'épine dorsale.

Mademoiselle Hopfer habita l'ancien logement le plus longtemps possible. Elle aimait ces belles chambres grandes et aérées, ces salons vastes et somptueux où le papier de tenture avait conservé ses teintes claires et ses baguettes dorées; elle aimait cet appartement où elle avait été reine pendant si longtemps. Elle le quitta seulement le jour où il n'y resta plus un chiffon, plus un fétu. Lorsque les porteurs vinrent lui dire : « Mademoiselle, il n'y a plus à emporter que votre lit », elle jeta un coup d'œil autour d'elle, soupira, et suivit son lit, le cœur mélancolique...

En franchissant le seuil, elle eut une idée; elle fit venir le portier, et, lui donnant un rouble :

— Si quelqu'un se présente pour louer l'apparte-

ment, ne conclus rien avant de m'avoir parlé. Je connais une personne qui en a envie.

Pauline considérait un laps de six semaines comme le *nec plus ultra* de son célibat.

Chez Marthe Oghérof, elle trouva à qui parler. A peine débarrassée de sa pelisse, elle voulut prendre les clés des mains de sa chère princesse; — mais celle-ci les tenait bien et ne lui laissa prendre que des clés sans importance, celles de l'armoire au linge et des provisions. Les meubles particuliers de la princesse lui restèrent étrangers; et ce fut l'emblème de sa nouvelle existence.

Pauline! se voir refuser la possibilité de fourrer son nez partout, de regarder dans les secrétaires et de fouiller dans les tiroirs! offense mortelle, qu'elle ajouta immédiatement au petit morceau de décombres qui représentait tant d'espérances dans un coin de son cœur, consacré aux inhumations.

Et puis, autre ruine : M. Milaguine, installé définitivement dans son rez-de-chaussée, ne paraissait pas souffrir de son absence. Il venait visiter Marthe, voyait ou ne voyait pas Pauline, lui souriait agréablement, ne s'informait point de ses affaires, et lui parlait du dégel prochain.

Ce n'était pas là ce qu'avait rêvé l'ambitieuse. En voyant cette proie lui échapper, elle se sentit reprise d'une haine inexorable contre Marthe.

Elle détestait en général tous les Milaguine, — des ingrats, disait-elle, oubliant la dotation de six mille

roubles contenue dans un écrin que Nastia lui avait remis le matin de son mariage ; — mais Marthe avait la première place dans ses pensées haineuses.

N'était-ce pas pour Marthe, en effet, qu'elle avait été trahie par Michel Avérief? Oui, trahie! Elle s'était persuadée que Michel l'aimait d'abord et qu'il lui avait tourné le dos grâce aux coquetteries de Marthe. Pourquoi ne l'eût-elle pas cru, puisqu'elle l'avait si ardemment désiré? Et Marthe maintenant lui faisait entendre tous les jours, à toute heure, que mademoiselle Pauline n'était chez elle qu'une vassale, une sorte de commensale, qui ne faisait ni le thé ni le café, mais qui recevait humblement sa pitance des mains de la maîtresse du logis. Marthe avait une façon de tourner la clé dans la serrure de la boîte à thé, avant de se lever de table, qui faisait monter aux joues de Pauline la rougeur de l'insulte ressentie.

A tout prendre, mademoiselle Hopfer était injuste envers la destinée : si Marthe lui avait remis toutes les clés, la demoiselle de compagnie aurait eu trop d'occupation pour pouvoir étudier à son aise le mécanisme des deux existences qui se déroulaient devant elle côte à côte, sans se confondre.

Le prince était parfaitement heureux. Il se levait tard, paraissait de bonne humeur et de grand appétit au déjeuner, causait un instant avec sa femme, prenait ses commissions, — car il eût été injuste de l'accuser d'indifférence : personne ne s'employait de

meilleure grâce et ne s'entendait mieux que lui à rassortir une étoffe ou à choisir des bibelots; — puis il sortait, passait l'après-midi dehors, rentrait à six heures pour dîner, les jours de club exceptés, puis repartait et disparaissait jusqu'au lendemain.

Or, Pauline avait pris ses petites informations et n'ignorait pas que le passage qui faisait communiquer l'appartement particulier du prince avec celui de sa femme était verrouillé des deux côtés. — Des deux côtés... s'était répété Pauline songeuse, le nez un peu plus long que de coutume. Les conclusions une fois tirées, son nez était revenu à ses dimensions normales, et dès lors elle s'était mise à « chercher le joint », avec l'habileté d'un découpeur émérite.

Elle était fixée depuis bien longtemps sur le prince, mais Marthe restait pour elle un mystère. Elle entrait à l'improviste dans la chambre à coucher, dans le cabinet de toilette, dans le boudoir; elle y trouvait toujours la chère princesse lisant, brodant, écrivant un billet qu'elle priait aussitôt Pauline de remettre à son valet de pied pour le porter à son adresse, — le tout si ouvertement, si naturellement, et même avec une pointe légère d'ironie si acérée, que Pauline eût donné un de ses yeux noirs, oui, un de ses yeux, pour trouver la paille secrète qui devait infailliblement déshonorer ce beau diamant.

Quelques jours après le mariage, Paul Avérief vint voir sa tante, et la trouva complètement seule, chose rare. En s'asseyant, il rencontra le clair regard de la

vieille dame, particulièrement précis et interrogateur, et il se dit que l'heure était venue de parler franchement.

— Ma tante, lui dit-il, vous voyez devant vous un grand pécheur.

— Vraiment, neveu? répondit-elle, à tout péché miséricorde, a dit le Seigneur. Confessez-vous.

— Vous m'encouragez. Mais quand vous saurez, vous serez probablement moins indulgente.

— Parlez toujours, nous verrons.

— Eh bien, j'irai droit au fait! J'ai commis une erreur de jeunesse, — je m'en repentirai toute ma vie... — il m'en est resté une fille. Je l'élève, je veux lui donner mon nom, et c'est au nom de cette innocente que je vous demande pardon pour le coupable.

— La mère existe-t-elle? demanda madame Avérief le plus tranquillement du monde.

— Elle n'est plus.

— C'est l'enfant que Michel vous a conduite il y a dix-huit ou vingt mois?

— Oui, ma tante.

— Eh bien, mon neveu, amenez-la moi.

Paul baisa avec tendresse, avec vénération, la main que lui tendait l'aïeule, d'un geste royal.

— Vous, si sévère, si stricte pour l'accomplissement du devoir, dit-il ému, vous accueillez la petite avec cette bonté?

— Vous l'avez dit, c'est une innocente. Je n'exige

en retour qu'une chose, c'est qu'elle ignore jusqu'à son mariage et même après, s'il se peut, que sa mère n'était pas mariée. Il ne faut pas qu'un enfant puisse juger sa mère, même quand celle-ci a péché devant sa conscience.

— Devant le monde, oui, ma tante ; devant sa conscience, jamais! s'écria Paul. Sa mère était...

— Une honnête fille? Tant mieux pour l'enfant! — mais nous n'en parlerons pas, mon neveu. Amenez-moi votre fille quand vous voudrez ; c'est une Avérief, j'ignorerai le reste.

On était à l'époque des grands froids ; plusieurs jours s'écoulèrent avant que Paul pût se risquer à faire sortir sa fillette. Le dernier jour du congé de Serge, il se décida cependant, ne voulant pas présenter Marie du même coup aux jeunes mariés, interrogateurs et curieux comme des enfants qu'ils étaient, et qui devaient revenir le soir même.

Marthe, qui était venue passer la journée avec madame Avérief, se trouvait assise en face de la porte d'entrée lorsque le domestique annonça : Monsieur Paul Avérief et sa fille. Croyant à une erreur de nom, elle se souleva à demi sur le bras de son fauteuil, et regarda la porte.

La petite fille entra timide, doucement poussée par son père, qui l'encourageait tout bas. Elle traversa ainsi le grand salon, puis, arrivée à cinq pas des deux dames, elle s'arrêta, confuse.

— Allons, lui dit le père, va embrasser ta tante.

Marie avait été stylée en route, mais elle ne s'attendait pas à voir deux dames au lieu d'une. Elle hésita un instant, regarda les deux visages, et, poussée instinctivement vers les cheveux bruns et les yeux brillants de la princesse, elle vint doucement mettre sa petite main dans celle de Marthe et lui présenta son visage rose.

Marthe, muette de saisissement, l'avait laissée faire; elle l'embrassa machinalement, comme dans un rêve, et la suivit du regard pendant que, sous la conduite de Paul, elle allait faire ses excuses à madame Avérief.

Cette chevelure bouclée, ces grands yeux profonds, la coupe ovale du visage, c'était bien Michel, — mais les lèvres avaient la courbure particulière, le menton reproduisait la fossette de Paul...

Elle regarda longtemps le père et la fille, puis tomba dans une méditation profonde. Les yeux perdus dans le vague, le menton sur la paume de la main, elle voyait devant elle le sourire méchant et obséquieux de Pauline, dans cette journée mémorable où elle avait eu vingt ans. Enfin elle se tourna délibérément vers Paul, et lui dit sans émotion apparente :

— Cette enfant est votre fille, monsieur ?

— Oui, princesse, répondit-il avec orgueil.

— C'est vous qui l'élevez ? Elle est charmante, je vous en fait mon compliment : l'aviez-vous avec vous à l'étranger ?

— Oui, sans doute...

— Mais elle est née en Russie, à ce qu'il me paraît. Elle parle trop bien le russe...

Paul regarda la princesse avec plus d'attention. Le rose délicat des joues de Marthe était marbré de taches rouges, un léger frisson courait de temps en temps le long des doigts de ses mains jointes. Elle attendait sa réponse avec un sourire tendu par une secrète angoisse.

Sans deviner tout à fait, il comprit que cette question n'était ni une formalité de politesse ni une enquête indiscrète. Il mesura la portée de ses réponses, et se résolut à dire la vérité exacte.

— Elle est née en Russie, avant mon départ.

— Vous l'avez emmenée à l'étranger, comme cela, toute petite ? Vous n'avez pas craint la fatigue du voyage ?

— Non, princesse. Mon frère Michel me l'a amenée quand elle a perdu sa mère, il y aura deux ans au moi de mai.

Marthe se laissa doucement retomber sur le dos de son fauteuil ; ses mains se détendirent, ses paupières battirent un peu, — puis elle avança une main vers l'enfant, qui vint aussitôt près d'elle.

— Elle est bien jolie, dit-elle au père étonné.

Sa voix avait une vibration contenue, comme celle d'une coupe de cristal sous des chocs répétés. Soudain, par un mouvement irrésistible, elle saisit l'en-

fant, l'enleva dans ses bras, la serra contre sa poitrine et baissa la tête sur les boucles brunes. Une larme roula dans la chevelure de la petite.

Madame Avérief fit un mouvement. Elle suivait cette scène depuis un moment, le cœur serré par l'angoisse, ne sachant que faire et se sentant incapable d'arrêter l'inévitable aveu.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit la princesse en reprenant son calme et en rendant la liberté à la petite fille : — c'est que je n'ai pas d'enfant, moi, ajouta-t-elle en baissant la tête pour cacher sa rougeur.

Marthe venait de mentir.

Madame Avérief respira longuement ; pour cette fois le danger. était écarté. Décidément Marthe était une femme forte et qui savait garder le respect d'elle-même dans les circonstances difficiles. Aussi, lorsque Paul eut emmené sa fille, elle ne jugea pas à propos de dissimuler plus longtemps. Elle tendit les bras à Marthe, qui s'agenouilla à ses pieds sur un coussin, mit sa tête sur l'épaule de l'aïeule, et pleura longuement.

Les deux femmes n'échangèrent pas un mot. A quoi bon ? Lorsque Marthe eut épuisé ses larmes, elle reprit sa place. Le jour baissait, le salon s'emplissait d'ombre. Elle restait muette ; ce fut madame Avérief qui rompit le silence.

— La volonté de Dieu soit faite! n'est-ce pas, ma fille ? dit-elle doucement.

— Ainsi soit-il... répondit Marthe d'une voix brisée, mais d'un cœur ferme.

Jamais, depuis le jour fatal, elle ne s'était sentie aussi légère. Son âme était délivrée de sa chaîne. Désormais, dans le secret de sa conscience, elle pouvait aimer Michel Avérief.

XXV

Un joyeux brouhaha se fit entendre; des pas légers coururent sur le parquet dans la pièce voisine; Nastia apparut dans l'embrasure de la porte, rose, souriante, grandie, paraissait-il, et tout à fait majestueuse dans l'ampleur de sa traîne de moire antique.

— Attends-moi donc, cria la voix de Serge dans le lointain, il faut que nous entrions ensemble!

Nastia, toujours sur le seuil, envoyait des poignées de baisers à l'aïeule et à sa sœur, qui n'osait aller à sa rencontre de peur de lui montrer ses yeux rouges et ses joues brûlantes.

— Dépêche-toi, dit-elle en tournant la tête sur l'épaule avec un geste d'oiseau; je meurs d'impatience; si tu tardes encore une minute, j'entre toute seule.

On entendit les éperons de Serge courir sur le parquet; il parut enfin, saisit la main de sa femme, et s'avança posément avec elle jusqu'aux pieds de l'aïeule; celle-ci se leva pour les bénir avec le pain et le sel qui les attendaient sur un plateau.

— Soyez les bienvenus dans votre maison, sous la

garde du Seigneur, dit-elle gravement. Puis elle leur tendit les bras : — Embrassez-moi, mes enfants. D'où venez-vous?

Nastia se mit à rire.

— Chut! fit-elle, en posant un doigt sur ses lèvres, c'est un secret, mon mari m'a défendu de le dire.

— Vous saurez tout, grand'mère, dit Serge avec impatience, seulement pas encore tout de suite. C'est un secret.

— Allons, soit! dit l'aïeule en souriant. Jouez à cache-cache, pendant que cela vous amuse encore.

Oghérof entra, plein de galanterie pour sa belle-sœur, qu'il appelait exprès madame Avérief. Nastia oubliait à tout moment de répondre à ce nom, ce qui jetait le prince dans des accès de fou rire. Jamais on n'avait tant ri dans la grande salle à manger. Les vieux serviteurs eux-mêmes en paraissaient tout surpris.

— Quelle gaieté! dit madame Avérief pendant une accalmie : cela me rajeunit de voir cette jeunesse.

— Eh bien, grand'mère, ce sera tous les jours comme cela, dit joyeusement son petit-fils. Et quand nous aurons des enfants, ce sera bien autre chose!

Marthe elle-même ne put résister à cette fougue de gaieté contagieuse. D'ailleurs, sous la douleur de l'irréparable, elle sentait la joie intime de pouvoir estimer celui qu'elle avait méprisé. Elle était si paisible dans son âme, que la présence de son mari ne

la dérangeait pas de son rêve : — depuis si longtemps, du reste, il avait cessé d'appartenir à sa vie !

Elle rentra chez elle dans cette disposition d'esprit. Le prince avait disparu vers neuf heures, comme toujours. Elle se mit au lit et s'endormit d'un doux sommeil.

Elle rêva qu'elle marchait dans l'avenue du bord de l'eau, où elle avait attendu Michel, le jour anniversaire de ses vingt ans. Il venait à sa rencontre, transfiguré, radieux, et comme elle lui tendait la main...

— Non, lui disait-il, je suis un rêve, mes mains sont deux rayons de soleil, on ne peut les saisir : mais je vais rester ici à jamais, et les fleurs de votre jardin ne se faneront plus.

Et elle restait devant lui en extase, pendant que la chaleur des rayons de soleil pénétrait doucement son cœur engourdi et le noyait dans un indicible bien-être.

Elle s'éveilla encore charmée de son rêve; la réalité n'était pas si belle, mais la vie cependant lui paraissait bien meilleure que la veille. Elle s'habilla sans se presser et trouva son mari, qui déjeunait dans la salle à manger.

Pauline entra bientôt : elle s'était fait une loi de ne jamais précéder la princesse dans la salle à manger; ce moment de sécurité lui permettait bien des petites observations qui auraient été difficiles sans cela. D'ordinaire son empressement ne se laissait pas refroidir par l'indifférence de Marthe, mais, ce

matin-là, l'indifférence lui parut plus méprisante que dédaigneuse. Sans rien témoigner de ses impressions, elle commença à déjeuner modestement, comme un oiseau qui picore çà et là quelque grain oublié.

— Vous ne savez pas, Marthe, dit tout à coup le prince, j'ai rencontré hier Paul Avérief chez le confiseur avec une très-jolie petite fille.

Pauline resta bouleversée, la fourchette en l'air. Elle avait oublié Paul Avérief et la petite, dans l'ardeur de ses nouvelles combinaisons. Comment! ils étaient à Pétersbourg, et la gouvernante ne lui en avait rien dit, ne lui avait pas écrit, n'était pas venue la voir! Elle arrêta le cours de son indignation pour écouter la réponse de la princesse.

— Je l'ai vue chez madame Avérief, disait Marthe. Elle est charmante. C'est sa fille.

Sa fille!... Pauline ressentit une sorte de choc semblable à celui que donnerait un bélier démantelant une forteresse. Marthe était si calme et parlait si doucement, que la demoiselle de compagnie se hasarda à jeter un coup d'œil de son côté. La princesse remuait son thé avec la petite cuillère, sans la moindre émotion apparente.

— Je ne savais pas qu'il eût une fille, dit le prince; mais il n'était pas marié! Ou bien il est peut-être veuf... Je croyais, continua-t-il, que c'était Michel qui avait un enfant de la main gauche : on avait parlé de cela dans le temps.

— Pure calomnie, répondit la princesse avec la

même douceur dans la voix, la même tranquillité dans le geste : des gens malintentionnés ont répandu ce bruit pour lui nuire.

— Lui nuire? répéta le prince. En quoi?

— Pour l'empêcher de se marier peut-être, je ne sais pas.

— Oh!... fit le prince en haussant les épaules.

Il trouvait sa femme bien naïve; mais après tout, comme femme, elle avait raison. Cependant ce n'est pas un enfant ni plusieurs qui l'eussent empêché de se marier, lui.

— Alors l'enfant était à Paul?

— Oui, M. Avérief m'a dit hier que son frère le lui avait amené de l'étranger après la mort de la mère.

— Oui, oui, je me souviens, vaguement. Ah! Michel le lui a amené? Ça a dû être drôle! Je vois d'ici Michel en bonne d'enfant.

Oghérof éclata de rire, — et Marthe avait le cœur si léger, qu'elle se mit à rire avec lui. Pauline, s'apercevant qu'elle était seule à garder son sérieux, fit entendre un petit rire sec et nerveux... La princesse se tourna subitement vers elle.

— Vous êtes malade, Pauline? lui dit-elle.

— Moi, princesse? non... Pourquoi?

— C'est que vous riez comme une personne qui va avoir une crise de nerfs.

— Non, je me porte parfaitement.

— Tant mieux! fit Marthe d'un air dégagé, et elle

se retourna vers son mari pour lui donner une demi-douzaine de commissions.

Pauline se glissa hors de la salle à manger, mit à la hâte un chapeau et une pelisse ; elle prit un drojki à l'heure. S'étant préalablement fait conduire au bureau des adresses, elle se procura une indication exacte de la demeure de Paul Avérief. Une fois là, elle pénétra dans la cuisine par l'escalier de service et demanda la gouvernante.

Celle-ci parut sur-le-champ, et, sans témoigner beaucoup de surprise, elle emmena Pauline dans sa chambre. Avérief venait de sortir avec sa fille, l'occasion était excellente pour s'expliquer.

— Comment, lui dit Pauline de son contralto le plus pathétique, je vous tire de l'obscurité, je vous fais avoir des émoluments inespérés, dans une bonne maison où l'on vous traite bien, où vous aurez une pension de retraite si vous savez vous y tenir, — et vous me trahissez, moi, votre bienfaitrice, une compatriote... Ah! Marguerite, cela n'est pas bien! Votre premier devoir n'était-il pas de me prévenir de ce retour inattendu?...

— Pardon, mademoiselle Pauline... dit poliment la gouvernante en arrêtant cette effusion qui menaçait d'être longue.

Elle s'était affinée avec des gens bien élevés; sa tournure et son langage avaient, sinon beaucoup de distinction, au moins à peu près la correction désirable.

— Pardon, mademoiselle Pauline, vous parlez de bienfait et de trahison : il est vrai que je vous dois mon entrée dans cette maison; mais depuis, M. Michel et M. Avérief sont aussi devenus mes bienfaiteurs, M. Avérief surtout. Lorsque vous m'avez dit de vous écrire ce qui se ferait chez nous, je ne savais pas ce que c'était que d'être gouvernante, j'ai consenti. Mais depuis, j'ai compris que c'était mal de raconter les affaires de mes maîtres, qui étaient bons pour moi...

— Mais, moi aussi, j'ai été bonne pour vous, je ne vous devais rien...

— C'est juste, mademoiselle, mais votre bonté pour moi me demandait en échange une chose que je considère comme pas bonne, tandis que ces honnêtes gens sont bons pour moi et ne me demandent en échange que de faire mon devoir.

— Alors, vous me reniez, vous trahissez votre bienfaitrice! L'ingratitude ne vous fait pas de honte?

— Puisque, malheureusement, il faut que je trahisse quelqu'un, je préfère ne pas trahir ceux qui ne me demandent rien de mal et qui ont de tout temps bien agi avec moi sans intérêt...

— Ingrate! s'écria Pauline outrée.

— J'aime encore mieux être ingrate envers vous qu'envers M. Avérief, mademoiselle, répondit fermement Marguerite en se levant.

Pauline sortit pleine de rage et de fiel.

XXVI

Pendant l'expédition malheureuse de Pauline Hopfer, la princesse était allée promener ses réflexions en traîneau hors de la ville. Elle avait besoin du spectacle de la neige immaculée pour calmer les bouillonnements de sa colère.

Depuis la veille, absorbée dans une seule idée, elle n'avait pas voulu penser à Pauline ; mais la vue de sa demoiselle de compagnie avait soulevé une tempête dans son âme. C'était cette misérable fille qui, dans un but qu'elle ne pouvait encore comprendre, avait inventé et répandu ces calomnies contre Michel ; c'était elle qui, délayant sciemment un peu de vérité dans beaucoup de mensonge, les avait séparés pour jamais.

— Dans quel but? se demandait fièvreusement la princesse. Quel motif de haine pouvait-elle avoir contre ce jeune homme et contre moi?

Hélas! Marthe ne devait jamais comprendre qu'on puisse haïr ceux qui vous comblent de bienfaits, précisément parce qu'ils sont vos bienfaiteurs, et que, pour certaines âmes viles, ce devoir de la recon-

naissance est une humiliation de tous les instants!

Elle l'eût compris, du reste, que ses sentiments fussent restés les mêmes, car rien ne pouvait plus ajouter à l'horreur que lui inspirait cette fille. Le matin, elle avait pu garder son sang-froid; mais aurait-elle toujours le même empire sur elle-même?

— Il le faut! se dit-elle : madame Avérief sait certainement à quoi s'en tenir, elle me viendra en aide sans que j'aie besoin de le lui demander.

Ce raisonnement ne la satisfaisait pas. La voix du bon sens, des convenances, la nécessité absolue de sauvegarder son honneur et le nom de son mari, la certitude que, si on renvoyait Pauline avec éclat, celle-ci, pour se venger et se défendre, mêlerait le nom de la princesse Oghérof à quelqu'une de ces inventions calomnieuses dont il reste toujours quelque chose, — rien de cela ne pouvait lui faire envisager avec résignation la nécessité de se trouver, dans quelques heures, face à face avec cette vipère, de lui parler et de feindre l'indifférence. Elle eût voulu l'écraser sous ses pieds comme un insecte vil et malfaisant, et détourner ensuite ses regards de ce répugnant spectacle.

Elle fit le tour des Iles sans trouver l'apaisement. Comme son cocher se retournait, lui demandant ce qu'il fallait faire, une idée subite vint à la princesse :

— Va le long de la rivière et passe devant notre ancienne maison de campagne, dit-elle.

Le traîneau s'engagea sur la route à peine foulée.

Le cheval bondissait dans la neige, qui par moments lui venait presque jusqu'au ventre ; une fine poussière glacée voltigeait autour du traîneau et déposait une poudre impalpable de diamants sur le velours des vêtements de Marthe.

Combien ce chemin ressemblait peu à celui qu'elle avait suivi avec son mari, en quittant la maison paternelle! Plus de rivière bleue brillant au soleil, plus de verts feuillages aux sycomores; — la neige, haute d'un mètre, ensevelissait les parterres et les fossés, laissant seulement percer çà et là la tête d'un buisson ou le noir sommet d'une palissade.

Au tournant de la route, elle aperçut la maison où elle s'était mariée. Cette maison était habitée : les fenêtres bien claires avaient des stores, un sentier frayé dans la neige menait aux communs, la cour était balayée soigneusement, et des nuages de fumée blanche sortaient d'une cheminée.

— D'autres sont venus, se dit Marthe : ils vont aussi aimer et souffrir peut-être; puissent-ils ne pas voir comme moi leur rêve de bonheur sombrer en vue du rivage!

Cette pensée mélancolique mit du baume sur les sentiments aigus et cruels qui déchiraient le cœur de la pauvre femme. En effet, aux heures de souffrance, si l'on peut s'attendrir sur soi-même, on sent le mal se fondre peu à peu dans une sorte d'engourdissement qui donne au moins le repos, sinon la quiétude.

Elle passa lentement devant son ancienne demeure,

puis le long du jardin où elle avait attendu Michel... Le soleil d'été avait pour jamais fui de sa vie.

— Jamais!... pensa la jeune femme.

Et ses pleurs jaillirent abondants sous son voile de dentelle.

— Chez madame Avérief! dit-elle à son cocher, qui tourna bride et reprit le grand trot.

Madame Avérief n'était pas seule : la maison était pleine de parents et d'amis. Marthe eut la patience d'attendre une heure entière; enfin, voyant que le flot qui s'écoulait se trouvait à tout moment remplacé par un autre, elle s'approcha de la vieille dame pour prendre congé et lui dit tout bas :

— Que dois-je faire de Pauline?

— La garder, quoi qu'il vous en coûte! répondit madame Avérief d'un ton qui prouva qu'elle aussi avait tourné et retourné la question dans sa tête.

— Soit, dit Marthe en soupirant.

— N'oubliez pas de venir prendre le thé avec nous demain soir, lui dit la vieille dame en l'embrassant : je réunis toute la famille chez les jeunes mariés.

Toute la famille! Marthe allait donc voir Michel... Et ne pas pouvoir courir à lui les mains tendues en lui criant : — Je sais tout, je vous estime, je vous aime!

Oh! le supplice de ne plus s'appartenir, de porter le nom d'un autre, d'avoir à le faire respecter, de ne plus pouvoir agir ou parler sans attirer sur son mari les railleries du monde, et sur elle le déshonneur!

Si elle avait attendu, au moins! si elle avait été

moins orgueilleuse! si elle avait eu en Michel assez de confiance pour lui donner le temps de revenir et de s'expliquer! Et ici Pauline revint se placer entre elle et ses pensées, plus méprisée et plus haïssable encore.

Et son orgueil!... — Je ne me repens jamais, avait dit Marthe à Sophie... C'était vrai alors, mais maintenant?

Maintenant, son orgueil anéanti croulait en poussière sous ses pieds, et elle eût voulu se faire un piédestal de cette ruine pour crier de plus haut à Michel : — Je vous ai accusé, pardonnez-moi!

Mais ici s'interposait le prince, qu'elle avait juré d'aimer fidèlement...

Et, prise entre ces deux gardiens qui la chassaient du paradis, Marthe vaincue, brisée, ploya les genoux et demanda pardon à Dieu d'avoir douté de sa bonté, d'avoir jugé coupable un innocent. Là était la faute... Mais quel châtiment!

Elle parlerait à Michel, cependant; elle ne pouvait pas vivre avec l'idée que cet homme la considérait comme une coquette sans tête et sans cœur. — Qu'il sache que je l'ai aimé, se dit-elle : j'ai brisé son bonheur et le mien par orgueil, pour qu'il ne pût pas croire que j'attachais quelque prix à son amour. Qu'il sache, à présent, que je me suis blessée en le frappant et que ma plaie saignera toute ma vie.

Elle n'alla pas plus loin dans sa pensée. Il ne pouvait être question d'amour entre la princesse Oghérof

et Michel Avérief. Mais la princesse pouvait avouer à Michel les torts de Marthe Milaguine et obtenir son pardon. C'est à cette idée qu'elle s'arrêta, et aussitôt elle s'occupa des moyens de l'exécuter.

En se trouvant à table en face de Pauline, elle eut quelque peine à maîtriser son indignation; mais la présence de son mari lui apporta une diversion et un soulagement très-bien venus.

— Vous êtes sortie aujourd'hui? demanda Oghérof.

— Oui, j'ai été aux Iles. C'est très-joli en hiver.

— Un peu monotone, ajouta le prince; mais très-joli en effet; très-bon pour dresser les jeunes chevaux aussi; la difficulté de trotter dans la neige modère leur ardeur. Avez-vous vu la jeune madame Avérief?

— Non. Nous sommes attendus demain soir chez elle.

— Un raout?

— Non, la famille seulement.

Le prince mordit sa moustache pendant trente secondes; puis il se rasséréna ; il venait de trouver une combinaison.

— Je vous y conduirai, dit-il, et je vous y laisserai. J'ai un rendez-vous d'affaires...

— Fort bien, dit Marthe avec quelque empressement : ne vous gênez pas.

Pauline jeta en dessous un regard scrutateur sur la princesse, puis reporta ses yeux sur son assiette. Elle était fort déconfite : en attendant une allusion ou une

raillerie amère qui, pensait-elle, ne pouvait lui manquer, elle se mettait en boule pour recevoir le coup. A sa grande stupéfaction, le dîner passa sans encombre; le prince se retira comme de coutume, et les deux femmes restèrent seules.

Pauline eût donné bien des choses pour voir finir ce tête-à-tête que Marthe semblait prolonger à dessein. Et que de sentiments luttaient dans ce que mademoiselle Hopfer appelait son cœur! La crainte, — la rage d'être obligée de craindre, — le désir d'en avoir fini avec une catastrophe inévitable, et l'angoisse de ce qui suivrait. En ce moment, Pauline se souvint de sa donation de six mille roubles, — avec plaisir, mais toujours sans reconnaissance; puis elle se mit à former des plans de vengeance pour le moment inévitable où elle serait chassée, et cette idée lui parut si douce, qu'elle s'y absorba tout entière.

Marthe se leva enfin et ferma le livre qu'elle lisait.

— Bonsoir, Pauline Vassilievna, dit-elle.

— Bonsoir, princesse, fit celle-ci, réveillée en sursaut au milieu de ses châteaux en Espagne. Faut-il que j'aille demain chez Anastasie Pavlovna?

— Comme vous voudrez, répondit froidement la princesse; on ne m'a rien dit de particulier en ce qui vous concerne.

Elle sortit avec un signe de tête. Pauline, restée seule, porta la main à sa joue comme si elle eût reçu un soufflet. Quoi! on ne mentionnait même plus

son nom chez son ex-élève, sous sa dépendance trois mois à peine auparavant!

— Il y a quelque chose, se dit l'aimable personne pour se consoler. La princesse est trop calme : elle cache son jeu ; — mais je suis plus fine qu'elle, et je le lui ferai bien voir.

XXVII

L'appartement des jeunes mariés était éclairé *à giorno*. Des fleurs garnissaient les fenêtres, les étagères, tous les endroits où l'on avait pu poser un vase ou un bouquet. Les tentures toutes fraîches, les meubles neufs achevaient de donner un aspect de fête aux vastes salles, semblables en tout à celles de l'étage inférieur habité par madame Avérief.

M. Milaguine rayonnait : il voyait devant lui ses deux filles, toutes les deux vêtues de blanc, belles à ravir, toutes deux au bras d'un bel officier, leur époux ; et son cœur paternel se dilatait d'aise à ce spectacle.

— Mais que tu es belle! disait-il à Marthe. Tu as l'air aussi jeune que ta sœur!

Marthe, en effet, était transfigurée. La pâleur nacrée des anciens jours, avec le rose exquis que la chaleur mettait à ses joues, avait remplacé les ombres de l'inquiétude et de la maladie. Tout son être vibrait de jeunesse et de vie; elle riait avec les autres, elle allait et venait, tranquille et presque joyeuse. De temps en temps, elle embrassait sa sœur avec une

effusion dont la pauvre Nastia s'était déshabituée depuis deux ans.

— Que tu es bonne et gentille ! lui dit celle-ci. On voit bien que tu es tout à fait guérie : te revoilà comme autrefois!

A ce mot, une ombre passa sur le visage de la princesse, puis elle sourit et pressa la main que sa sœur avait posée sur son bras.

— Veux-tu me faire bien plaisir? murmura Nastia à son oreille : c'est une grâce que je te demande. Voici Michel qui entre avec Paul Avérief; va lui tendre la main, — je serai tout à fait heureuse.

Sans mot dire, Marthe fit deux pas de côté, laissa les deux frères saluer la jeune mariée, puis, d'une voix claire :

— Monsieur Michel, dit-elle en tendant la main au jeune homme interdit, nous voilà désormais parents par alliance. Nous pouvons nous en féliciter.

Michel prit la main qu'elle lui offrait, l'effleura cérémonieusement de ses lèvres, puis regarda la princesse en face. Les yeux rayonnants de joie, le visage couvert de rougeur, elle souriait... Elle tendit l'autre main à Paul en lui disant :

— Vous n'avez pas amené votre ange de petite fille?

Paul répondit quelques mots; puis, illuminé par une clarté subite, il regarda son frère, muet d'étonnement, et son âme s'emplit de compassion et de remords. Il avait deviné le douloureux roman de ces deux vies désormais séparées. Il s'éloigna, les laissant

seuls au milieu d'un salon plein de gens qui ne pensaient pas à eux.

Marthe s'assit sur un canapé : elle tremblait au point de ne pouvoir se soutenir. Michel resta debout devant elle.

— Vous êtes un bon frère, monsieur, dit-elle à demi-voix.

Son regard acheva sa pensée; Michel sentit un éclair de joie traverser tout son être. Le jour de la réhabilitation était enfin venu! Lui aussi sentit des ailes pousser à son âme délivrée.

— Voilà bien longtemps que nous n'avons causé ensemble, continua la princesse avec la même aisance.

Elle était sûre d'elle-même, et, triomphante dans sa vertu austère, elle croyait pouvoir parler ainsi à la face de tous.

— C'était ma faute, reprit-elle, voulez-vous que cette faute soit oubliée?

— Oh! madame, dit Michel à voix basse, vous ne savez pas tout ce que vous me rendez; il m'en coûtait, croyez-le, de sentir peser sur moi votre colère imméritée...

La princesse baissa la tête. Cet accent qu'elle n'avait pas entendu depuis le jour de leur séparation évoquait devant elle les images du passé. Elle leva sur le jeune homme un regard soumis, presque suppliant.

— Votre demoiselle de compagnie vous observe,

dit Michel sans hausser la voix; méfiez-vous d'elle : elle vous hait.

Pauline, dans l'embrasure d'une porte, — elle aimait ces sortes d'observatoires, — dardait sur eux un regard affilé comme un couteau de cuisine.

Marthe répondit par une inclination de tête, se leva et se dirigea vers madame Avérief.

Celle-ci formait le centre d'un groupe où les jeunes mariés allaient et venaient de l'un à l'autre, exerçant leur devoir d'hôtes avec une bonne humeur qui n'avait d'égale que leur inexpérience. Riant les premiers de leurs bévues, ils trouvaient moyen de disparaître ensemble à tout propos.

— Ils vont s'embrasser dans les coins, disait en souriant madame Avérief.

— Voyons, Serge, le moment est venu! dit le prince à son beau-frère en l'arrêtant par le bras. C'est aussi par trop se moquer de la famille! Tu vas nous dire où vous avez passé vos quinze jours de lune de miel.

— Jamais! s'écria Nastia, qui n'était pas loin.

— Si, si! dirent toutes les voix, il faut que l'on se confesse en conseil de famille. Prenez-vous par la main et faites amende honorable pour vos cachotteries.

Serge, obéissant, prit la main de sa femme.

— Faut-il le dire? lui demanda-t-il.

— Dis-le tout de même : maintenant cela ne fait plus rien.

— Eh bien, très-dignes et très-honorés parents et amis, le jour de notre mariage, j'enlevai mon épouse ici présente, et je la conduisis...

Il s'arrêta, promenant ses regards sur le groupe en suspens :

— ... Aux Iles ! conclut-il triomphalement, dans la propre villa de mon beau-père, où nous avons dormi dans sa propre chambre et dîné dans sa propre salle à manger !

Un éclat de rire général accueillit cette déclaration. C'était bien simple, et personne n'y avait songé.

— Et vous êtes restés enfermés quinze jours sans sortir? dit Sophie Liakhine d'une voix ironique. Voilà bien nos amoureux !

— Mille pardons, cousine, nous sommes sortis tous les jours.

— Et où alliez-vous donc? avec les loups?

— Non pas ! nous avions un jardin à nous, — à nous tout seuls, où fleurit l'oranger, où le camélia pousse en pleine terre...

— Et nous y passions la moitié de la journée, ajouta Nastia.

— Comment, comment? dit-on de toutes parts. Où cela?

— Aux serres du Jardin Botanique, à votre service, dit Serge en saluant l'assemblée, pendant que Nastia exécutait sa plus belle révérence.

Tout le salon battit des mains, tant l'idée parut

neuve et originale. Ce trésor unique était pourtant à la portée de tout le monde.

Au moment où Michel, qui se retirait, s'approchait de Marthe, celle-ci lui dit posément en le regardant en face :

— Demain matin, à dix heures, au Jardin Botanique. J'ai bien des choses à vous dire.

Michel salua profondément et sortit sans regarder la princesse. Mais il ne put si bien faire, que Pauline n'eût vu le clair regard de Marthe et la rougeur subite du jeune homme. — Je les tiens, ils ne m'échapperont pas cette fois, se dit-elle.

Elle croyait probablement qu'ils lui avaient échappé la première fois.

XXVIII

Le lendemain se leva dans un ciel sans nuages. Pendant la nuit, les fleurs du givre s'étaient épanouies sur toutes les vitres; une couche de fine poussière givrée avait recouvert toutes les souillures de la ville. Marthe, levée de bonne heure, ordonna à son cocher d'atteler un traîneau léger, et à neuf heures et demie elle quitta la maison pendant que son mari, rentré depuis quelques heures à peine, après souper, faisait les plus doux rêves.

Elle n'avait pas peur d'être surprise; elle ne se sentait pas coupable. En parcourant les rues au trot allongé de son cheval noir, elle regardait tranquillement autour d'elle, prête à saluer tout visage de connaissance.

Il faisait extrêmement froid; une vapeur à demi congelée formait un petit nuage autour des naseaux de son cheval; les trottoirs, récemment balayés et saupoudrés de sable fin, dessinaient deux lignes jaunes tout le long des rues; le givre, éblouissant sous les rayons du soleil d'hiver, revêtait de paillettes les toits et les moindres aspérités. La fumée s'échap-

pait des cheminées en gros flocons, noirs dessous, argentés dessus, et le vent la dissipait en nuages capricieux, déchirant çà et là un lambeau noirâtre qu'il changeait en flocons d'argent ou en volutes de nacre irisée.

Marthe regardait tout cela et jouissait de la vie avec intensité. Sa poitrine se soulevait régulièrement et respirait à l'aise, depuis que le fardeau qui l'avait suffoquée pendant vingt mois s'était détaché soudain sous la main d'une enfant. Elle trouvait le chemin long; la Néva, qu'elle traversait, lui semblait être une étendue immense, infinie, un océan de glace au delà duquel la vérité et l'honneur l'attendaient sur la rive.

Arrivée à la porte du Jardin Botanique, Marthe s'arrêta un moment. La masse entière du jardin étincelait au soleil comme un écrin gigantesque. Pas un arbre, pas une branche dont le givre ne dessinât sur le ciel bleu la silhouette en délicats linéaments. On eût dit un immense rocher de corail d'un blanc pur, poussé là par miracle.

Marthe s'engagea à pied sur le trottoir de planches qui conduit aux serres; les arbres étendaient audessus de sa tête leur magnificence virginale. Par moments un oiseau, en s'envolant, secouait un peu de poussière glacée sur le chemin, mais le bruit de ses ailes s'étouffait aussitôt dans ce grand silence de la neige et de l'hiver. Ce royaume de la glace était à Marthe seule.

Elle entra une minute dans les bâtiments de l'administration, s'informa des démarches à faire pour se procurer des graines et des boutures précieuses, puis ressortit et se dirigea vers les serres.

Depuis qu'elle avait quitté son logis, elle n'avait pas éprouvé un moment de trouble. Elle aperçut Michel Avérief qui l'attendait dans le vestibule vitré, et le cœur lui manqua soudain.

Michel sortit et vint au devant de Marthe. Ils échangèrent un salut muet. Elle entra avec lui, et tout à coup une bagatelle insignifiante, un détail matériel lui fit monter le sang au visage : un employé à figure maussade, sans la regarder, lui présentait la plume dont les visiteurs se servent pour écrire leur nom sur le registre préparé à cet effet. Interdite, elle regarda Michel, qui prit la plume et écrivit un nom de fantaisie. Puis il offrit son bras à Marthe, honteuse et troublée, et l'entraîna dans la serre.

La première bouffée d'air qui leur vint au visage leur apportait tant de parfums, une si puissante odeur de séve, tant de chaleur humide et pénétrante, que Marthe faillit reculer et prendre le chemin de la maison. Elle n'avait pas prévu les choses matérielles quand elle avait choisi les serres pour y voir Avérief : elle s'était dit que l'endroit était désert puisque sa sœur avait pu y venir tous les jours pendant une quinzaine sans y rencontrer personne, et sa pensée n'avait pas été plus loin. Dès les premiers pas, la nécessité de se cacher lui apparut dans toute sa laideur, et, si

elle eût pu regretter cette heure unique, elle eût senti le remords. Mais Michel ne lui en laissa pas le temps.

Ils marchaient lentement, entre deux haies de camélias en fleurs. Les plus jeunes, étagés sur des gradins, formaient à droite une muraille de feuilles luisantes comme des boucliers, que parsemaient, depuis le sol jusqu'à six pieds de terre, d'innombrables fleurs roses, blanches, rouges, panachées, — les unes ouvertes dans l'orgueilleux épanouissement de leur richesse; les autres à demi déroulées et indiquant encore la forme indécise du bouton récemment éclaté; d'autres enfin, véritables boutons, jalousement cuirassés de leur gaînes brunes, où une fente rouge presque invisible laissait à peine deviner les promesses de l'avenir.

A gauche, un véritable taillis d'arbres en pleine terre étalait des milliers de camélias roses, vus par transparence entre l'œil et la voûte vitrée. Une pluie de pétales et de fleurs tombées jonchait le sol.

Marthe s'arrêta frappée d'admiration.

— Je n'ai jamais vu tant de fleurs! dit-elle à Michel.

Ce mot rompit le charme. Chacun d'eux avait redouté la première parole, et voici que les fleurs s'étaient chargées d'écarter le danger. Ils continuèrent à causer comme si un gouffre ne les eût pas séparés du temps heureux où ils pouvaient tout se dire sans embarras.

Le gardien, esclave machinal de sa consigne, les suivait d'un air nonchalant et ennuyé. Il se souciait bien de savoir si ces deux beaux jeunes gens étaient frère et sœur, ou des amoureux qui se cachaient ! Sa consigne était d'empêcher les indiscrets de commettre des dégâts : il la remplissait et ne voyait pas plus loin. Cependant il gênait beaucoup Marthe, qui se retournait à tout moment pour voir s'il les suivait.

— Attendez un instant, dit Michel, qui comprenait sa pensée.

Il ouvrit une porte, et Marthe retint un léger cri de surprise.

Devant eux se dressait une haute coupole vitrée, où les bananiers, les dracenas et les grands dattiers déployaient à l'aise leur taille gigantesque. Les palmiers montaient, montaient vers la lumière, avides de soleil, et cherchant dans le ciel la patrie absente : deux fois déjà on avait dû exhausser au-dessus d'eux la coupole vitrée ; les rameaux vigoureux, irrésistibles dans leur élan continu, avaient deux fois brisé l'obstacle et forcé la civilisation à leur livrer passage. Bientôt il faudrait leur faire encore de la place, car les jeunes pousses se dirigeaient vers l'azur avec une persévérance indomptable. De beaux oiseaux des tropiques se cachaient dans les feuillages sombres et luisants. Les mousses et les fougères de toutes tailles remplissaient les vides. Les orangers en fleurs chargeaient l'air d'une odeur pénétrante.

Le gardien s'approcha d'un ressort caché sous les feuillages : un jet d'eau s'éleva, retombant en pluie fine dans son bassin, avec une musique douce et monotone. Après avoir accompli ce devoir, le gardien alla s'asseoir, en homme qui sait qu'il en a pour longtemps et qu'il peut se reposer.

— Nous sommes chez nous, maintenant, dit Michel à la princesse. Venez par ici.

Il s'engagea le premier dans un escalier de fonte ouvragée, caché dans les verdures. Elle le suivait, les yeux perdus dans la sombre masse de feuilles lustrées, diverses de formes, presque semblables de couleur. Elle leva les yeux sur lui, et ce regard les mit à l'unisson : les anciens jours venaient soudain de se renouer au présent, sans qu'on pût voir où la chaîne avait été ressoudée.

Ils arrivèrent au premier palier. Un balcon aérien s'étendait devant eux, traversant la serre d'un bout à l'autre. Ils s'y engagèrent à peu près jusqu'au tiers, et s'arrêtèrent appuyés contre la balustrade.

Au-dessus de leurs têtes planait une seconde galerie aérienne, si délicate, si frêle, qu'elle semblait inabordable. Les grandes feuilles découpées des cocotiers la couvraient d'une pluie de verdure. Tout en haut, le clair vitrage laissait voir le soleil d'or et le ciel bleu. Sous leurs pieds, une mer de feuillage : des points sombres indiquaient les souches des gros buissons hérissés du zamia, les tiges noueuses des ficus serpentaient sous leurs longues feuilles vernies, les

troncs des palmiers s'élevaient comme des colonnettes recouvertes d'écailles imbriquées ; les feuilles des bananiers se roulaient en larges volutes luisantes, déchirées jusqu'à la nervure par le trop complet épanouissement de la plante. Les aloès et les cactus dressaient impérieusement leurs hautes aiguilles. Çà et là une tige fleurie, la sombre rougeur d'une grappe de fruits à demi mûre, l'or pâle d'une orange, l'écarlate insolent d'une fleur de cactus, annonçaient que la puissance de l'homme avait vaincu la nature, et que, si près du pôle, l'hiver n'existait plus dans ce monde enchanté.

— C'est ici le printemps, dit Michel à demi-voix.

— Le printemps éternel... murmura Marthe prise d'une insurmontable mélancolie.

Elle fit un effort sur elle-même et se tourna vers Michel, une main toujours appuyée sur la balustrade.

— J'ai voulu vous voir, commença-t-elle, pour vous dire les torts que j'ai eus envers vous, et pour vous expliquer comment j'ai été trompée.

Michel la regardait avec ce regard honnête et clair qui avait en lui un charme si pénétrant. Elle continua sans se troubler, désormais, car elle accomplissait un devoir.

— Je voulais vous voir chez nous à mon jour anniversaire ; il me semblait que votre présence me porterait bonheur : je n'étais jamais heureuse lorsque, après vous avoir attendu, je ne vous voyais pas venir... et ce jour-là, plus que tout autre...

Sa voix faiblit légèrement; elle s'arrêta un peu, puis reprit :

— Vous m'avez envoyé un bouquet ?

— Oui.

— Je ne l'ai pas reçu. Il a été intercepté, c'est clair. Qu'écriviez-vous à mon père dans cette lettre datée de Menton, que nous n'avons jamais reçue ?

— Je lui disais qu'aussitôt revenu, j'aurais à lui adresser une supplique au succès de laquelle j'attachais le bonheur de ma vie.

Marthe baissa les yeux et réfléchit.

— Ce bouquet et cette lettre ont été supprimés par la même personne.

— Vous soupçonnez ?...

— Pauline Hopfer. J'en suis sûre ! Le jour de votre départ, elle m'a annoncé...

Marthe ne pouvait plus continuer, tant l'absurdité évidente de sa conduite lui sautait aux yeux. Quelle crédulité que la sienne cependant ! Et comme Pauline avait su s'en servir !

— Achevez, je vous en conjure, nous sommes ici pour parler franchement, dit Michel non moins ému qu'elle.

— Elle m'a annoncé que vous emmeniez un enfant, dont vous alliez rejoindre la mère. Voilà ! fit Marthe, qui avait retrouvé son courage.

— Et vous l'avez cru ? s'écria Michel indigné.

— Je l'ai cru, répéta Marthe en baissant la tête.

— Mais c'était invraisemblable !

— Oui, mais...

— Eh bien ?

— J'étais jalouse, et j'ai tout cru... acheva-t-elle si bas qu'il la devina plutôt qu'il ne l'entendit.

Un grand silence régna dans la serre. Le jet d'eau seul murmurait sa plainte argentine et semblait pleurer l'irréparable. Une feuille sèche se détacha d'une haute cime et tomba lentement de branche en branche jusqu'au sol. Marthe releva la tête, les yeux pleins de larmes.

— Me pardonnez-vous ? dit-elle. Je suis punie !

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit Michel avec une douceur qui allait jusqu'au fond du cœur endolori de la jeune femme. Sa voix était une musique. — Nous sommes deux victimes : il faudra bien qu'un jour notre bourreau soit puni ! ajouta-t-il avec un éclair de colère dans les yeux. Si seulement ce n'était pas une femme...

— Un être semblable n'est plus une femme, dit Marthe : elle a déshonoré jusqu'à la faiblesse de son sexe.

Michel raconta à son tour ce qui l'avait empêché de faire sa demande plus tôt, sa rencontre avec Oghérof, le mariage de Sophie Liakhine...

— Mon père n'eût jamais voulu entendre parler de rien sans le consentement du vôtre, dit Marthe avec tristesse. C'était écrit !

Ils restèrent silencieux comme la première fois. Michel regardait la jeune femme, qui ne s'en aperce-

vait pas : ses yeux fixés sur les feuillages voyaient flotter les rêves d'autrefois.

— Comment était-il, votre bouquet? dit-elle doucement à Michel sans le regarder.

— Tout blanc avec des fleurs d'oranger. Il devait vous dire ce que j'étais forcé de taire encore.

Marthe soupira et continua de regarder la verdure.

— Et maintenant, dit Michel à voix basse, qu'ordonnez-vous de moi?

Elle le regarda, les yeux fermes et vaillants malgré sa douleur.

— Vous quitterez Pétersbourg, afin que moi, qui suis forcée d'y vivre, je ne vous rencontre plus à tout moment. Je ne pourrais vous parler comme je l'ai fait depuis... — elle s'arrêta; — et je ne peux plus vous parler autrement que je ne le fais maintenant. Vous voyez bien qu'il faut nous séparer!

— Pour toujours?

— Pour longtemps... Tant que vous ne serez pas marié...

Michel secoua la tête.

— Jamais! dit-il d'une voix nette.

— Tant mieux, répondit-elle presque sans le vouloir. Tant que nous serons jeunes, alors...

— Vous l'exigez?

— Je vous en supplie.

— J'obéirai, répondit le jeune homme, pâle d'an-

goisse, mais aussi courageux qu'elle : pourtant je ne puis quitter Pétersbourg du jour au lendemain. Il faut le temps de permuter. Jusque-là, qu'ordonnez-vous?

— C'est moi qui m'en irai; je peux partir pour quelque terre éloignée... Je ne reviendrai que l'hiver prochain. Où allez-vous, vous?

— Au Caucase.

Marthe ne répondit pas. Sa main tremblait et faisait trembler la frêle balustrade.

— Si je ne reviens pas, continua Michel, vous vous souviendrez de moi, et vous saurez que, depuis le premier jour jusqu'au dernier, je...

— Non, non, dit Marthe éperdue, ne me dites pas ce que je ne dois pas entendre, je vous en conjure...

Il s'inclina et se tut.

Un bruit se fit entendre en bas, la porte de la serre venait de s'ouvrir : c'étaient des visiteurs.

— Nous sommes pris, murmura la princesse pleine d'angoisse, nous sommes perdus!...

Michel s'empressa de la rassurer.

— Il y a deux escaliers, dit-il; si l'on monte, nous descendrons. Jusque-là, restons où nous sommes, c'est le plus sûr.

A moitié cachés par un grand arbre, ils restèrent haletants, attendant un son de voix qui les guidât. Les visiteurs, arrêtés un moment, reprirent leur

marche et passèrent au-dessous d'eux, penchés l'un vers l'autre et se parlant tout bas. Un jeune rire perlé retentit.

— C'est ma sœur! dit Marthe toute pâle.

— Montons-nous, Serge? fit doucement la voix de Nastia avec une modulation pleine de caresse.

— Pas aujourd'hui, mon trésor, répondit le jeune homme; grand'maman nous grondera si nous sommes en retard pour le déjeuner.

Ils s'éloignèrent, toujours enlacés, toujours parlant à demi-voix.

Michel ne disait rien. Marthe, inquiète, leva vers lui son visage baigné de pleurs.

— Çauraitpu être nous, répondit-il à cette question muette.

Et une grosse larme roula sur son gant sans qu'il songeât à l'essuyer.

Marthe pleura un instant de tout son cœur, la tête dans ses mains. Soudain le jet d'eau cessa de jaillir. Le gardien, qui avait fait un somme, trouvait probablement que ses visiteurs tardaient trop longtemps.

— Adieu, dit-elle enfin en essuyant de son mieux ses joues brûlantes.

— Adieu, répéta-t-il en la regardant comme s'il voulait emporter son visage vivant dans sa mémoire.

Il lui tendait les deux mains. Elle recula avec quelque frayeur.

— Non, non, dit-elle, pas même cela. Restons dans le bleu pur, et qu'aucune ombre terrestre ne s'y mêle. Dans le monde, — oui. Seuls ici, non. Marthe Milaguine vous aimera toujours : ne demandez rien à la princesse Oghérof.

A ce nom, Michel fronça le sourcil : l'image détestée de l'époux venait de troubler la sérénité douloureuse de l'adieu. Marthe le comprit.

— Le prince est et restera un étranger pour moi... dit-elle sans le regarder : mais je porte son nom, c'est assez pour que je ne veuille pas rougir devant lui. Si sa main vient à serrer la mienne, en ami, en camarade, il ne faut pas qu'il y trouve une autre étreinte...

— Rien, alors ?

— Rien ! répéta Marthe, les yeux brillants de fièvre, — rien en ce monde, et tout mon amour jusque par delà la vie !

Elle lui jeta ces mots en partant, comme un cri de triomphe. Il la suivit en silence. Qu'aurait-il répondu, puisqu'elle lui défendait le seul mot qu'il pût dire ?

Elle eût voulu sortir sur-le-champ, mais leur cicerone, à cheval sur le règlement, les obligea impitoyablement à suivre la filière et à traverser tout l'immense bâtiment. La princesse marchait vite en avant, sans se retourner, sans rien voir; vainement les jacinthes et les tubéreuses l'appelaient de leurs parfums, vainement les orchidées étendaient à portée

de la main leurs formes bizarres et tourmentées, elle passa sans rien regarder. Arrivée au bout, dans la serre des fougères et des mousses, elle se retourna vers Michel. Une verdure tendre et délicate les entourait de toutes parts : on eût dit la robe de printemps qu'avril met aux jeunes futaies.

— Toujours, alors ? dit-elle à Michel.

— Toujours ! Vous ne serez pas seule dans la vie. Si quelque danger vous menace, je serai là.

— Merci, dit-elle. Adieu...

Elle sortit et regagna son traîneau presque en courant.

Michel, brisé par la lutte de tant de sentiments divers, resta un instant comme accablé ; puis il redressa bientôt sa haute taille et se dirigea le long du quai. Il atteignit la grande Néva, et se mit en devoir de la traverser à pied. Arrivé au milieu, il regarda autour de lui. Devant, derrière, partout, il était environné de blocs de glace hérissés et confus, mal recouverts par la neige. Cette année-là, la prise de glace avait été soudaine ; les glaçons énormes, poussés par un vent violent, s'étaient heurtés les uns contre les autres, produisant, sur toute l'immense surface, des obstacles parfois difficiles à franchir. C'était l'hiver dans sa majestueuse horreur glacée...

— L'hiver, l'hiver éternel pour moi ! se dit Michel plein de désespoir.

Dans le ciel bleu, les dômes des églises reluisaient au soleil d'hiver. Juillet et décembre font également

briller les clochers d'or, — image de la foi qui ne craint pas la neige, mais qui élève incessamment vers le ciel sa prière fervente.

— Je crois en elle, se dit le jeune homme à demi consolé, et elle m'aime... Au Caucase !

XXIX

En rentrant chez elle, la princesse trouva Pauline et son mari qui déjeunaient en tête à tête : la première, très-réservée et se tenant visiblement sur ses gardes ; le second, très-maussade : — le souper de la veille ne lui avait pas réussi.

— Vous êtes sortie ce matin, par ce froid de loup? dit le prince d'un ton bourru, vous n'avez pas trouvé d'autre moyen de vous enrhumer? Encore une de vos visites de charité, je gage. — Que le diable les emporte!

— Non, mon ami, répondit Marthe en déployant sa serviette, je viens du Jardin Botanique.

A ce mot, Pauline lança un regard oblique à sa chère princesse, puis revint à son assiette.

— Tiens, c'est une idée! s'écria le prince, sortant de son apathie. Vous auriez dû m'emmener.

— Vous dormiez, m'a-t-on dit.

— C'est une jolie promenade, hein? Vous aviez fait atteler Black?

La princesse fit un signe de tête affirmatif.

— Il va bien sur la glace?

— A merveille.

— Oh ! je n'en doute pas. Il faudra retourner à ce Jardin botanique : c'est délicieux en hiver ! Et puis il y a encore les serres de Gromof... Vous ne les avez pas visitées ?

— Non.

— Nous irons ensemble au premier jour.

— Quand vous voudrez, répondit Marthe en déposant sa serviette sur la table.

Le prince sortit, comme à l'ordinaire, sans entendre malice. Mais Pauline avait remarqué chez la princesse une certaine hâte fébrile dans les réponses, une sorte d'affectation à feindre l'appétit pendant que les morceaux déchiquetés, mais non diminués, restaient sur l'assiette. Aussi, comme la veille, elle se hâta de sortir et prit un drojki, non sans faire la triste réflexion que toutes ces démarches lui coûtaient cher et ne lui rapportaient rien. Mais la vengeance ! A cette idée, Pauline cessa de marchander avec son izvostchik, et partit pour le Jardin Botanique, au trot écourté d'une rosse ventrue conduite par un Finnois pur sang.

Aussitôt arrivée, elle entra dans le vestibule et demanda si la princesse Oghérof n'avait pas laissé tomber un bracelet dans la serre, le matin, entre dix et onze heures.

— On n'a rien trouvé, lui répondit le suisse.

— Il n'est venu personne de ce nom, ajouta l'homme à la plume.

— Alors c'est hier; on m'a peut-être mal indiqué la date. Permettez-moi de voir le registre.

Le registre était là sous ses doigts. Ne voyant pas d'opposition, elle allongea la main sur le feuillet encore peu rempli, et remonta les noms des visiteurs jusqu'à la semaine précédente. Le nom de la princesse ne s'y trouvait pas.

— On m'aura mal renseignée, dit-elle : je vais aller voir chez Gromof.

Elle revint au logis très-penaude. Voilà deux expéditions qui avaient mal réussi : est-ce que la chance allait tourner? Est-ce que son étoile allait l'abandonner? Ne pourrait-elle pas savoir où Marthe avait passé cette heure-là?

Son étoile ne l'avait point abandonnée : elle en eut la preuve le soir même.

Les jeunes époux Avérief dînaient, ce jour-là, chez la princesse. Au beau milieu du dîner, Nastia se tourna vers sa sœur :

— Comment se fait-il que nous ne t'ayons pas vue ce matin au Jardin Botanique? Nous avons trouvé ton Black à la porte.

Marthe sourit, un peu pâle d'angoisse.

— Je vous ai vus passer, répondit-elle : j'étais dans la grande serre, sur la galerie.

— Pourquoi ne nous as-tu pas appelés? demanda Nastia avec sa petite moue : nous serions revenus ensemble.

— Vous aviez l'air si enchantés de votre compagnie

mutuelle, que j'ai craint de vous déranger, répondit Marthe toujours souriante. Et puis j'aurais couru risque de vous mettre en retard pour le déjeuner et de vous faire gronder par grand'maman.

— Oh! Serge, s'écria Nastia en se tournant vers son mari, elle nous a entendus!

— Je n'ai entendu que cela, ajouta Marthe, étonnée de son propre sang-froid. Comme on s'accoutume à dissimuler! pensa-t-elle avec horreur; je ne mens pas, mais je les trompe pourtant, et avec quelle aisance!

Pauline, stupéfaite d'abord, puis ravie, écoutait cette conversation de toutes ses oreilles.

— Vous ne m'aviez pas dit, ce matin, que vous aviez vu nos amoureux! dit le prince d'un ton de reproche enjoué.

— Je ne savais pas s'ils seraient bien aises de voir divulguer leur secret, répondit la princesse. Les amoureux sont cachottiers de leur nature, ajouta-t-elle d'un ton indifférent, dégoûtée au fond d'elle-même et de tant de ruses.

Pauline était si charmée, qu'elle en avait perdu l'appétit. — Comment, se disait-elle, elle va au Jardin Botanique et ne donne pas son nom! C'est qu'elle avait peur d'y être rencontrée. Le fait est certain... elle était sur la galerie avec Michel Avérief quand ces nigauds ont passé. Et ils n'ont pas seulement su lever le nez pour la voir!

Pauline haussa les épaules, pleine de pitié pour

la bêtise humaine, et l'appétit lui revint immédiatement.

Mais quelle fut sa surprise lorsque, deux ou trois jours plus tard, le thermomètre ayant considérablement haussé, Marthe annonça son intention de se rendre dans une de ses terres située au sud de Moscou, pour y attendre le printemps dans un climat moins rigoureux.

— Comment, elle s'en va! se dit la demoiselle de compagnie, elle s'en va au moment où ils viennent de s'entendre! Et elle va m'emmener, et voilà que Milaguine va tout à fait se déshabituer de moi!

Marthe en effet s'était décidée à emmener la demoiselle de compagnie : le prince avait insisté là-dessus, ne comprenant rien à ses répugnances, — dont, plus que tout autre, il devait ignorer la cause. Et puis, la princesse éprouvait une vague appréhension à l'idée de laisser Pauline auprès des siens : elle préférait l'avoir sous sa main pour la mieux surveiller.

En ce qui concernait l'oubli de M. Milaguine, la chose était faite et archi-faite; mais Pauline, comme des moineaux en temps de disette, nourrissait encore quelques illusions avec les miettes de ses espérances. Cette maudite princesse ne cesserait donc jamais de se mettre en travers des projets de mademoiselle Hopfer! Pauline songea sérieusement à résister, à rester à Pétersbourg; mais sous quel prétexte? Elle eut beau chercher, elle ne trouva rien, et force lui fut d'oc-

cuper mélancoliquement ses mains agiles à emballer les robes et les jupons de Marthe, — occupation subalterne, que le plaisir d'avoir pour un temps presque toutes les clefs ne parvint pas à rendre moins humiliante pour son âme ambitieuse.

Marthe eut quelque peine à faire accepter par ceux qui l'entouraient ce départ précipité. Nastia retrouva les torrents de larmes de son enfance en conjurant sa sœur de rester ; M. Milaguine, désolé, ne savait plus par quelles prières conjurer la fantasque lubie de sa fille bien-aimée.

— Viens avec moi, père, lui dit-elle un beau jour : tu ne t'amuseras pas beaucoup, mais je serai si heureuse !...

— A cette saison, Marthe, avec mes rhumatismes, et mon asthme ! Y penses-tu ? Mais ce voyage serait ma mort, — comme il sera la tienne, ajouta-t-il désespéré : il faut que ton mari ait perdu la tête pour te laisser partir à cette saison !

Ces doléances générales avaient fini par attrister Marthe, sans ébranler sa résolution. Elle trouva une ferme alliée en madame Avérief, confidente naturelle de tous les chagrins de la famille.

— Laissez faire la princesse, répéta-t-elle tant qu'on voulut l'entendre. Elle sait ce qui lui convient : c'est une femme de tête et de cœur, et je sais qu'elle a raison lorsqu'elle dit que l'air de Pétersbourg ne lui convient pas en ce moment. Voulez-vous la voir retomber malade, comme au printemps dernier ?

A force de se répéter, elle finit par convaincre, et Marthe put s'occuper de son départ sans se trouver arrêtée à tout moment par des ruisseaux de larmes.

Lorsqu'elle alla prendre congé de sa vieille amie, elle la trouva seule.

— Vous partez, lui dit madame Avérief, vous faites bien. Mais ne jouez pas avec votre vie : elle n'appartient pas à vous seulement, elle est aussi à ceux qui vous aiment. Songez à votre père...

— Ne craignez rien, répondit Marthe, comprenant à demi-mots les appréhensions de la vieille dame : je veillerai sur ma vie. Vous l'avez dit, je ne m'appartiens pas. Mais j'ai besoin de solitude... Je reviendrai bientôt... n'en parlez pas.

Madame Avérief la regardait d'un air de doute.

— Oui, continua Marthe, bientôt je pourrai revenir... Vous ne savez rien ?

Un signe négatif lui répondit.

— Il part pour l'armée, ajouta-t-elle à voix basse.

Un grand silence se fit. Madame Avérief pensait à tous les siens, que l'armée avait dévorés. Marthe revoyait Michel tel qu'il lui avait dit adieu.

— J'aurais voulu le voir une fois encore, — la dernière, — ici, chez vous, dit-elle tout bas : cela n'aurait fait de mal à personne...

Madame Avérief hésita un instant. La stricte morale lui défendait certainement de protéger une semblable rencontre ; mais ils avaient tant souffert tous

les deux, et l'avenir n'avait plus pour eux de joies en réserve !

— J'inviterai toute la famille ici, la veille de votre départ, dit l'aïeule, dont les yeux s'étaient fatigués à pleurer pendant sa longue vie, et qui comprenait toutes les douleurs.

Marthe baisa la main que lui tendait sa parente, et ses yeux humides retinrent courageusement les larmes prêtes à déborder.

Le jour désigné ne fut pas long à venir. Un soir de la fin de février, toute la famille se trouva rassemblée dans le salon de madame Avérief pour prendre congé de la voyageuse.

Tout le monde, individuellement, était fort triste : collectivement, on dit et fit mille folies, comme il arrive souvent lorsque les esprits sont tendus et les nerfs surexcités. Marthe riait de si bon cœur, qu'on lui eût donné dix-sept ans. Michel lui-même, assis loin d'elle, renvoyait à tout propos la balle au prince, qui ne tarissait pas en saillies.

Madame Avérief, seule, grave et muette, les regardait tous avec un triste sourire ; mais personne ne voulait tourner les yeux de son côté : parmi les rieurs, plus d'un aurait fondu en larmes, si quelque chose l'eût rappelé au sentiment de la réalité.

C'est que cette jeune femme qui s'en allait avait été pendant des années la joie et le conseil de la plupart d'entre eux : pour sa sœur, elle remplaçait une mère ; pour M. Milaguine, — lorsque la mort de sa

femme l'avait laissé seul, embarrassé de deux enfants et d'une maison, — elle avait été la consolation, la sérénité, l'ordre et la paix domestique, et la vivante incarnation de la tendresse filiale. Les plus éloignés mêmes avaient senti son influence : pas un d'entre eux qui n'eût à se rappeler une bonne parole dans une heure difficile, ou le secours discret, mais efficace, d'un regard, d'un mot dit à propos à des tiers, d'un avis délicat donné sans importance... Et, en la voyant partir bien avant l'époque où le printemps rend les départs fréquents et les séparations faciles, tous les cœurs se serraient, comme si un malheur eût menacé la voyageuse.

A mesure que l'heure avançait, les conversations s'éteignaient peu à peu; la tristesse planait sur l'assemblée. Marthe eut le courage de donner le signal du départ : elle quittait Pétersbourg le lendemain de bonne heure.

— Au revoir, vous tous, mes amis et parents, dit-elle en se levant. Que Dieu vous garde en bonheur et santé! J'espère vous retrouver bien portants, à mon retour.

Toutes les voix lui répondirent par des souhaits venus du fond du cœur. Paul Avérief, qui ne la voyait plus sans remords, lui exprima particulièrement ses regrets.

— Ne me plaignez pas, lui dit-elle. Je serai plus heureuse là-bas qu'ici. Embrassez votre petite fille pour moi, ajouta-t-elle en lui serrant la main.

Paul la suivit des yeux, le cœur gros, pendant qu'elle se tournait vers Michel :

— Adieu, lui dit-elle simplement.

— Adieu, répondit le jeune homme.

Il s'inclina sur la main qu'elle lui tendait, et la baisa pieusement. Elle passa, les yeux baissés, et s'approcha de madame Avérief, qui la reçut dans ses bras.

— Je ne vous reverrai plus, Marthe, lui dit-elle à voix basse : je suis trop vieille. J'aurais voulu voir heureux tous ceux que j'aime, avant de mourir... Je n'aurai pas cette joie. Que Dieu vous conduise, ma fille, le ciel vous doit une récompense.

Et sa vieille main tremblante bénit la jeune femme, qui sortit pâle, mais digne et calme comme toujours. Son dernier regard, bien malgré elle, alla chercher celui de Michel qui se tenait à l'écart, s'y posa un instant, et retomba, étranger désormais aux joies de ce monde.

Personne ne souhaita un bon voyage à Pauline.

XXX

En galant cavalier, le prince accompagnait sa femme dans son voyage. Ce mari indifférent, qui vivait aussi étranger à Marthe que s'ils eussent habité deux hémisphères opposés, aurait considéré comme indigne du nom de gentilhomme celui qui lui eût proposé de la laisser voyager seule. Il avait quitté la vie remuante et facile de Pétersbourg pour les routes désertes, les rivières en débâcle et les verglas dangereux du commencement de mars. C'est qu'Oghérof était un gentleman et ne se fiait pas à ses domestiques pour la conservation des jours de la princesse, sa femme.

Le voyage fut long et fatigant. Obligés, par les alternatives de pluie et de neige, de quitter dix fois les patins pour les roues et les roues pour les patins, les voyageurs étaient forcés de s'arrêter souvent et de perdre du temps. Le cinquième jour seulement après leur passage à Moscou, ils virent la silhouette de leur demeure seigneuriale se dessiner sur la neige de la plaine. Une large rivière seule les en séparait.

Cette demi-journée fut la plus dangereuse du

voyage. La glace était si mince, qu'on voyait par endroits le courant la ronger en dessous. Comment faire passer la lourde voiture de voyage sur cette fragile surface ?

Les voyageurs traversèrent à pied, pendant que le passeur cherchait avec les domestiques un passage plus solide. On le trouva non sans peine à une verste en aval, et vers le soir la princesse fit son entrée dans la maison qui devait abriter son volontaire isolement. Un soleil de pluie glissait ses rayons jaunes par les grandes fenêtres dépourvues de stores.

— Le soleil vous salue ici dame et souveraine, dit galamment le prince à sa femme en lui offrant la main pour descendre.

Marthe se souvint involontairement de son voyage de noces.

— Pourvu qu'il ne s'en souvienne pas, lui aussi, se dit-elle soudain effrayée.

Pauline, qui flaira sa crainte, mit aussitôt toute son adresse en œuvre pour la faire se réaliser. Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, elle ne cessa de poursuivre le prince de ses compliments ambigus.

—L'aimable mari, disait-elle, qui abandonne la ville et ses plaisirs pour venir s'enterrer vif avec sa femme!

— Mais je ne m'enterre pas, répondit bonnement le prince, puisque je pars dans quinze jours.

— On dirait un voyage de noces, glissa-t-elle une autre fois, discrètement.

— Vous y seriez de trop, Pauline Vassilievna!

répondit aussitôt le prince... Ce qui ne peut jamais être! ajouta-t-il par une habitude de galanterie toute machinale.

Tant soit peu agacé par toutes ces taquineries, un beau jour, trouvant la plaisanterie trop forte, il se retourna brusquement :

— On dirait que ce voyage ne vous amuse pas, mademoiselle Pauline! lui dit-il à brûle-pourpoint.

— Mais si, prince, il m'amuse énormément, au moins autant que madame la princesse! répliqua celle-ci.

— J'en doute. Mais, voyez-vous, continua-t-il un peu rudement, si ce n'est pas un voyage d'agrément, ce sera au moins pour vous un voyage d'utilité. N'ayant personne à qui parler, vous emmagasinerez les trésors de votre esprit pour l'hiver prochain. Ainsi fait la fourmi prévoyante, ajouta-t-il en lui tournant le dos.

Pauline ne trouva rien à répondre; d'ailleurs il avait déjà quitté l'appartement.

Une rage soudaine, immense, la prit tout à coup. Elle n'avait jamais pensé qu'elle pût haïr Oghérof, si gai, si aimable, et si nul! Voici que par un mot il s'était rangé dans la catégorie de ceux qui méritent la haine! Quelle chance! elle allait pouvoir frapper d'une pierre deux coups, nuire deux fois par un seul trait de langue! c'était double jouissance.

— D'ailleurs, se dit-elle, le moment est excellent, je n'en retrouverai jamais un meilleur.

Pauline, décidée à jouer sa dernière carte, termina tous ses petits arrangements, fit emplette d'un joli traîneau léger, et le laissa en attendant chez le paysan qui le lui avait vendu ; en allant acheter la provision de sucre à la ville voisine, elle s'assura que la diligence de Moscou y passait deux fois par semaine ; puis elle se procura beaucoup de petite monnaie, et cousit dans la doublure de sa robe, avec ses propres économies, la précieuse donation de six mille roubles qui lui assurait le moyen de nuire à peu près impunément à la fille de son bienfaiteur; enfin, toutes ces précautions prises, elle attendit un jour de diligence.

Ce matin-là, précisément, le prince n'était pas de la plus brillante humeur. Les insinuations de Pauline n'avaient pas été perdues : le prince avait regardé attentivement sa femme, et s'était aperçu qu'elle était aussi belle, sinon plus belle que jamais. Il l'avait dit à la princesse, qui avait fait la sourde oreille. De nouvelles amabilités moins vagues, combinées avec deux jours de pluie, avaient eu pour résultat de donner à la princesse un de ces accès de somnolence qui l'enfermaient pour vingt-quatre heures dans son appartement.

Le prince était en train de se dire qu'après tout la princesse était sa femme, qu'il l'avait épousée par amour, et que, s'il avait eu quelques torts envers elle, ce n'était pas une raison pour qu'ils donnassent éternellement au monde le spectacle d'un ménage

uni seulement par le lien des convenances. Il était prêt à lui faire le sacrifice de rester indéfiniment dans cette Thébaïde, si le climat devait faire du bien à la princesse : mais au moins fallait-il qu'il pût lui parler autrement que par une porte entrebâillée, que diable!

Il en était là de ses réflexions, lorsque Pauline entra pour faire le thé.

— La princesse a passé une bonne nuit? dit-elle d'un ton doucereux après le premier échange de saluts.

— Je n'en sais rien! répondit brusquement le prince.

Se reprenant il ajouta :

— Je l'espère : elle était souffrante hier soir.

Il continua à arpenter la salle à manger.

— C'est ce qu'il m'avait paru, répliqua tout doucement la demoiselle de compagnie.

Après avoir jonglé cinq minutes avec les tasses et les soucoupes, exercice qui avait la propriété spéciale d'irriter les nerfs peu irritables du prince, elle posa la théière sur le plateau et dit d'une voix plaintive :

— Pauvre princesse, elle est triste!

Oghérof s'arrêta et regarda Pauline d'un air interrogateur. Celle-ci ne fit pas mine d'y prendre garde.

— Prince, avez-vous lu le journal d'avant-hier? dit-elle au bout d'un instant.

— Non, répondit Oghérof en reprenant sa promenade.

— Où donc est-il? continua Pauline en furetant sur

le piano. Il y a du nouveau parmi vos amis et connaissances.

— Quoi? fit machinalement le prince.

— Le jeune Graab passe capitaine aux gardes à cheval, en remplacement de M. Michel Avérief, qui permute, sur sa demande, à l'armée du Caucase.

— Avérief au Caucase? répéta le prince en faisant volte-face : c'est impossible! Où donc?...

Il arracha presque le journal des mains de Pauline et lut lui-même à haute voix cette nouvelle extraordinaire :

— Si vite! Avérief ne m'avait pas parlé de ce projet! dit-il stupéfait.

— Oh! prince, ce n'est pas à vous qu'il aurait pu le mentionner... fit discrètement Pauline.

— Pourquoi?

Le prince, nerveux, parlait d'un ton un peu plus haut et plus bref que de coutume. Pauline ne répondit pas et recommença à faire tinter ses petites cuillères.

— Pourquoi, vous dis-je? répéta-t-il en faisant un pas en avant.

Pauline passa un doigt sur son corsage pour s'assurer que l'argent était à sa place, puis regardant le prince d'un air délibéré :

— Je ne sais pas, dit-elle, et je le saurais que je ne le dirais pas : ce ne sont pas mes affaires.

Les yeux baissés, brandissant la théière de la main droite et la passoire à thé de la main gauche, elle allait remplir les tasses; — le prince lui saisit brus-

quement le poignet et la força de poser la théière sur la table un peu trop vite.

— Parlez! lui dit-il d'une voix impérieuse, vous en avez trop dit pour vous taire. Pourquoi ma femme est-elle triste et pourquoi Avérief part-il pour le Caucase?

— Mais, fit Pauline, rien ne relie ces deux idées...

— Vous me prenez pour un imbécile! tonna le prince. Un cerveau brûlé, soit; un imbécile, non! Vous allez dire ce que vous savez, ou ce que vous avez inventé; sinon... Parlez, Pauline Vassilievna, reprit-il, calmé soudain, ne me faites pas oublier que je suis un homme et que vous n'êtes qu'une femme.

— C'est vous qui l'avez voulu, prince : le ciel m'est témoin...

— Parlerez-vous? cria Oghérof exaspéré en frappant sur la table.

Les yeux baissés, les coins de la bouche piteusement tirés, Pauline raconta au prince comment Michel Avérief avait aimé Marthe toute jeune fille; comment Marthe l'avait certainement aimé; comment, le jour du départ du jeune homme pour l'étranger, elle avait pleuré toute la journée, dans le jardin d'abord, dans sa chambre ensuite.

— Pleuré? dit le prince, qui écoutait très-calme. Pourquoi?

— Parce que le bruit s'était répandu que M. Avérief emmenait un enfant...

— Ah! oui, je sais. Eh bien?

— Eh bien, prince, vous voyez que la pauvre princesse aimait déjà M. Avérief.

— Déjà?... rugit le prince. Il y a donc quelque chose? Mais je suis fou, moi, d'écouter des cancans de domestiques. Savez-vous bien que vous êtes une grande misérable, mademoiselle, de venir me conter de telles sornettes sur la princesse ma femme!

— Misérable si vous voulez, prince, répondit Pauline en lui lançant le regard haineux de ses yeux de vipère; mais il n'en est pas moins vrai que votre femme et Michel Avérief avaient des rendez-vous ensemble. J'en ai la preuve sous ma main.

— Des rendez-vous? répéta le prince, devenu tout pâle, en reculant d'un pas.

— Des rendez-vous au Jardin Botanique.

— Folie! s'écria Oghérof, elle y a rencontré sa sœur.

— Mais elle n'a pas écrit son nom sur le registre! répliqua Pauline triomphante, ce qui prouve qu'elle n'était pas seule dans la galerie, là-haut où personne ne l'a vue! J'ai vu le registre, moi, et son nom n'y est pas. Pourquoi n'y serait-il pas si elle n'avait rien à cacher? D'ailleurs, je les ai vus se donner rendez-vous. J'étais là! Michef Avérief est l'amant de votre femme, et elle est triste parce qu'il l'a quittée.

Oghérof fit un bond vers Pauline. Celle-ci eut peur et mit la table entre eux. Le prince s'arrêta honteux de son emportement.

— J'ai failli me déshonorer, dit-il, mais aussi vous

faites par trop oublier que vous êtes femme. Mademoiselle Hopfer, je vous chasse!

— Cela ne change rien aux choses, répliqua Pauline avec son méchant rire, en fermant la porte derrière elle.

Oghérof eut grand'peine à se retenir de la suivre pour lui tordre le cou. Il se retint cependant, et, traversant la salle à grands pas, franchit une enfilade de pièces au bout de laquelle se trouvait la chambre de Marthe. La porte était entr'ouverte; il hésita : sa femme n'était peut-être pas seule, — et puis, qu'allait-il lui dire?

Son hésitation fut de courte durée : il frappa deux coups et entra sans attendre de réponse.

La princesse était debout devant un miroir; ses magnifiques cheveux, nattés mais non rattachés, roulaient sur son peignoir blanc jusqu'à ses genoux. Elle s'était retournée au bruit et restait stupéfaite, attendant une explication. Son regard honnête et ferme interrogeait le prince; il répondit franchement :

— Madame, lui dit-il, je viens de chasser Pauline Hopfer.

Marthe sentit que l'heure était venue. Elle posa une main sur son cœur pour en calmer l'agitation et continua à regarder son mari.

— C'est une infâme calomniatrice! Elle a osé dire que vous aviez aimé Michel Avérief.

— Cette fille est une infâme, en effet, et elle souillait notre toit, répondit Marthe, mais elle a dit vrai : J'ai aimé Michel Avérief.

— Et vous me le dites à moi? fit le prince très-pâle, et les dents serrées.

— Je ne l'ai dit qu'à vous, répondit Marthe. Si vous me l'aviez demandé avant de m'épouser, je vous l'aurais dit comme aujourd'hui.

— Pourquoi n'êtes-vous pas sa femme, alors, au lieu d'être la mienne?

— Parce que Pauline l'a calomnié alors comme elle me calomnie aujourd'hui, et qu'elle me l'a fait mépriser.

— Ce mépris n'a pas duré longtemps, sans doute? dit le prince avec effort.

La rage l'étouffait.

— Jusqu'au retour de Paul Avérief, avec l'enfant dont on accusait son frère d'être le père.

— Et depuis?...

— C'est mon mari qui m'interroge, répondit Marthe avec dignité. Mon mari est dans son droit... Je répondrai! Depuis, sentant que par ma conduite hautaine j'avais causé du chagrin et fait du tort à un homme digne d'estime, je lui ai témoigné le regret que j'avais d'avoir agi si précipitamment.

— Un rendez-vous?

— Oui, prince; j'avoue ma faute. Je ne devais pas demander ce rendez-vous, — car c'est moi qui l'ai demandé.

— Où çà?

— Au Jardin Botanique... Je vous ai caché quelque chose, mais je n'ai pas menti.

XXXI

Pauline n'avait pas perdu de temps. Elle était arrivée à son but : le plus pressé était désormais de fuir devant l'orage. Elle prit possession de son traîneau, acheta et paya en beaux roubles neufs un joli petit cheval que le paysan lui vendit pas trop cher, s'assit dans son équipage avec une petite valise, prit les rênes et se mit en route, toute rayonnante. Quel génie que le sien ! D'un coup, elle avait fait le prince malheureux, brisé la princesse, et probablement fondu la balle qui ne pouvait manquer, un jour ou l'autre, de tuer Avérief par la main du mari.

Elle excitait son petit cheval en lui tapant le dos avec les rênes, car, dans sa précipitation, elle avait oublié de prendre un fouet : on n'est pas parfait !

La route s'étendait déjà derrière elle sur un long espace, toute sillonnée de traînées noirâtres : on était à la fin de mars, et le dégel, depuis plusieurs jours, poursuivait son œuvre avec activité. Le trot du petit cheval envoyait à la figure de Pauline une notable quantité de boue et de neige fondue, mais elle n'y regardait pas de si près : dans la vie qu'elle avait choisie, il fallait savoir supporter bien des choses !

— J'ai eu le dernier mot tout de même, se répétait-elle joyeuse.

Elle se serait frotté les mains, si elle n'avait pas eu son cheval à guider. Elle remplaça ce geste de satisfaction par une forte secousse aux rênes, qui claquèrent sur le dos de la bonne bête. Celle-ci s'en vengea en envoyant un gros paquet de boue au visage de la propriétaire.

— Attends, attends, dit-elle à l'animal, je ne te punirai pas, toi, mais je te vendrai, et plus cher que je ne t'ai payé.

La rivière, cachée par une mince taillis de sapins, coulait au bas d'un talus escarpé. Pauline le descendit avec toute espèce de précautions, leva les yeux, et s'arrêta stupéfaite.

La moitié des glaçons avait disparu, remplacée par un joli courant d'eau limpide et gaie, toute bleue au soleil; l'autre moitié, protégée par l'ombre du bois, restait fixée au rivage, formant une sorte de pont solide jusqu'au milieu de la rivière. Et au delà, comment passait-on? Un bac était bien à l'autre bord, mais la glace l'empêchait d'aborder du côté sud. De quelque côté qu'on se retournât, le problème restait sans solution.

Pauline héla le passeur. Celui-ci, n'ayant rien à faire, était allé dormir dans le foin ; il fit longtemps la sourde oreille. Mais la voix de Pauline eût réveillé des morts tant elle était perçante. Le passeur arriva en s'étirant et bâillant au soleil.

— Comment passe-t-on? demanda-t-elle sans préambule.

— On ne passe pas, répondit l'homme. Retournez-vous-en chez vous.

— Je ne peux pas, je suis pressée. C'est une affaire importante. Je te payerai bien. Trouve un moyen de passer.

L'offre d'une haute paye acheva de réveiller le passeur.

— Il y a un moyen, dit-il, pas très-commode, mais il est bon pour nous autres.

— Quel moyen?

— On vient en traîneau jusqu'au bord de la glace, j'amène mon bac, on fouette le cheval, et voilà!

— Le traîneau passe sur le bac?

— Oui.

— Et la glace ne casse pas?

— Cela arrive; mais si vous êtes pressée?

Le galop d'un cheval retentit en haut sur la route couverte de flaques d'eau. Une vague appréhension saisit Pauline.

— Allons, détache, dit-elle au passeur, je viens!

Le passeur détacha lentement son bac et se mit en devoir de prendre la gaffe.

— Le courant est trop fort, dit-il, il y a trop d'eau. Attendez, je vais chercher les avirons.

— Dépêche-toi... je donne un rouble! cria Pauline nerveuse.

Le galop du cheval se rapprochait rapidement.

L'homme reparut avec ses avirons et se mit à remonter le courant dans une direction oblique pour aborder à l'endroit favorable. En ce moment, le galop, devenu furieux, s'arrêta tout à coup, et Pauline, terrifiée, aperçut Oghérof au bord du talus, à quinze pieds au-dessus d'elle.

— Pauline ! cria-t-il, j'ai à vous parler. Attendez !

— Non ! répondit-elle. C'est fini.

— J'ai quelque chose à vous proposer.

— Rien ! répondit-elle en rassemblant les rênes. Le traîneau avança sur la glace.

— Beaucoup d'argent ! dit le prince en faisant descendre avec précaution à son cheval la pente glissante et dangereuse du talus.

Le bac approchait ; quelques pieds seulement le séparaient de la glace.

— Beaucoup d'argent ! répéta le prince.

— J'ai des goûts modestes, répondit Pauline en ricanant. Ce que j'ai me suffit. Adieu.

Elle s'engagea à mi-chemin sur la glace au-devant du bac.

— Vous ne partirez pas ! s'écria le prince, dont toute la fureur se réveilla.

— J'ai des preuves, dit Pauline sans tourner la tête.

— Elles sont fausses !

— On le verra bien ! fit méchamment l'Allemande, qui avait presque atteint le bac.

— Vous les rendrez, morte ou vive ! s'écria le

prince au comble de la rage; et il lança son cheval sur la glace fragile.

— Nous allons passer ensemble !

Un double cri lui répondit. Un craquement sec se fit entendre : la glace cédait autour d'eux. Affolée, Pauline frappa violemment son cheval, qui fit un bond furieux en avant, manqua le bac et disparut dessous avec le traîneau. Un large glaçon se détacha lentement et passa sur la place où elle parlait l'instant d'avant. Le prince, muet d'horreur, restait au bord du gouffre.

— Sauvez-la, prince, sauvez-la, s'écria le passeur, ce n'est pas bien profond.

Oghérof regarda l'eau bleue, où le remous faisait encore des ronds.

— C'est une femme, après tout, se dit-il... Et ma vie vaut si peu ! Marthe ne me pleurerait même pas! A la grâce de Dieu !

Il excita son cheval de l'éperon pour le faire sauter à l'eau. Mais l'animal avait peur : il se cabra ; un second craquement ébranla la glace jusqu'au rivage, une large fente s'entr'ouvrit sous ses pieds et Oghérof disparut. Deux fois le cavalier et le cheval revinrent à la surface, deux fois le passeur, désespéré, tendit son aviron... La troisième fois le cheval, épuisé, gagna le rivage, — seul!

Pauline, incapable de nuire, dormait pour toujours au fond de la rivière... Marthe était veuve...

XXXII

La nouvelle de cet événement, en arrivant à Pétersbourg, fut d'abord accueillie avec incrédulité. Alexandre Oghérof, le plus brave, le plus adroit des officiers de la garde, se noyer en traversant une rivière, comme un vulgaire colporteur! M. Milaguine était tellement abattu, qu'il fallut renoncer à en tirer un mot. Il n'avait de pensées que pour Marthe :

— Pauvre princesse, pauvre princesse, répétait-il : après deux ans de mariage ! Et ils s'aimaient tant !

Il partit aussitôt avec Serge et Nastia, pour rendre les derniers devoirs à son gendre et ramener sa fille.

Le corps du prince avait été rapporté chez lui; la jeune veuve l'avait longuement contemplé sans qu'une larme sortît de ses yeux dilatés par le saisissement. Ce beau visage mâle, que la mort n'avait pas déformé, où les fatigues de la vie n'avaient pas encore eu le temps de laisser leur empreinte, avait pour elle une sorte d'attraction. Vainement on l'engageait à quitter l'appartement mortuaire; elle se laissait emmener, mais, une heure après, on la re-

trouvait absorbée dans sa contemplation sans larmes et sans paroles.

Ce qu'elle demandait à ces lèvres pâles, à ces yeux clos, c'était le secret de la dernière pensée. Un doute effroyable la torturait incessamment :

— Est-il mort en voulant me venger? S'est-il tué parce que je ne l'aimais pas? se disait-elle à toute heure.

La nuit, elle se levait, et, couverte d'une pelisse, elle se rendait dans la chambre glaciale où reposait le prince en attendant les obsèques, et là, pendant que le diacre à moitié endormi murmurait d'une voix monotone les versets funèbres, à la lueur des cierges vacillants, elle étudiait encore ce visage, indifférent jadis, dont chaque pli avait maintenant pour son esprit tourmenté une signification effrayante et nouvelle. A genoux, au pied du cercueil ouvert, le drap d'or du catafalque la frôlant de ses plis raides et glacés, elle priait, elle interrogeait Dieu... Sa conscience affolée lui disait qu'elle avait commis au moins une imprudence, un crime peut-être.

— Fallait-il donc mentir?... jetait au ciel comme une clameur cette âme désespérée. Et la prière incessante, passionnée, ne la calmait pas. Ce cœur qui n'avait jamais pu regarder en face l'ombre du mal se débattait vainement, aux prises avec le remords d'un crime inconscient, involontaire, mais irréparable.

C'est ainsi que les voyageurs trouvèrent Marthe, le troisième jour seulement après leur départ, le cin-

quième après l'événement. Elle vint à eux le visage pâle et rigide, les yeux cernés, les mains brûlantes, traînant comme un suaire ses longs vêtements de deuil. Elle n'avait pas vieilli pendant ces cinq journées : elle s'était émaciée; on eût dit une de ces nonnes brûlées par une torture intérieure, qui passent dans les chapelles des couvents, un cierge à la main, sans rien entendre, sans rien voir, apparitions mortelles, mais non terrestres.

La cérémonie eut lieu le lendemain au milieu d'une foule nombreuse accourue de deux cents verstes à la ronde. Depuis bien longtemps on n'avait vu, dans le pays, d'obsèques aussi somptueuses.

Les restes de Pauline, retrouvés le lendemain de l'accident, avaient été enterrés aussitôt sans bruit dans un coin du cimetière, sa foi ne comportant pas le service de l'Église grecque. Marthe n'avait pas voulu la voir.

Après l'enterrement, les visiteurs ayant quitté la maison mortuaire, la famille se rassembla dans la grande salle. Il s'agissait de prendre une détermination.

M. Milaguine ne voulait absolument pas entendre parler de laisser sa fille à la campagne; à ses supplications, à ses remontrances, la princesse répondait un mot toujours le même : — Je ne puis abandonner ainsi les restes de mon mari. Espérait-elle surprendre le secret de la tombe à force de prières?

Vainement sa sœur et son beau-frère la suppliaient

de les suivre; et, pour la centième fois, les mêmes raisonnements, les mêmes remontrances recommençaient à dévider leur écheveau, lorsqu'un domestique vint annoncer à la princesse que le passeur était là, qui demandait à la voir.

— Le passeur? Qu'est-ce que cela? dit la princesse sans tourner la tête.

— Le passeur qui était à la rivière, le jour...

— Il y avait un passeur? s'écria Marthe en se levant toute droite; il a vu?...

— Oui, Votre Altesse, il a tout vu; il veut vous remettre quelque chose qu'il a trouvé.

— Je croyais qu'il n'y avait personne, dit Marthe après un court silence : comment se fait-il que je n'aie pas su?...

— On vous l'a dit tout de suite, Votre Altesse; mais vous n'entendiez rien, dans ce moment-là; et depuis, vous n'avez plus rien demandé.

— C'est bien, dit la princesse, j'y vais.

Elle se dirigea vers la porte : ses parents la regardaient en silence. Tout à coup, à mi-chemin, elle faiblit et étendit les bras dans le vide pour se retenir. Elle ne pouvait plus marcher. Ses jambes, ployées par la prière, refusaient de porter son corps, que le jeûne avait affaibli. On l'assit dans un fauteuil, et M. Milaguine ordonna d'introduire le passeur.

— Non, non, dit Marthe en essayant de se lever, je veux le voir seule.

— Pour cela, non! s'écria M. Milaguine en colère :

il ne sera pas dit qu'après avoir perdu mon gendre, je perdrai ma fille ! Fais venir cet homme, et vite! dit-il au domestique avec autorité.

Marthe, impuissante, courba la tête. Que lui importait, d'ailleurs, que cet homme pût l'accuser devant sa famille, sans le savoir, en racontant ce qu'il avait vu? Sa faute n'était-elle pas de celles qu'aucun châtiment terrestre ne peut assez punir?

Le passeur entra et se tint près de la porte.

— Tu étais là, commença M. Milaguine, quand le malheur est arrivé?

— Oui, Votre Excellence.

— Tu étais seul?

— Tout seul, Votre Excellence; et même je dormais quand la demoiselle est venue.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

— Elle m'a demandé si on passait, et je lui ai dit qu'on ne passait pas, qu'il fallait s'en retourner. Elle a répondu qu'elle voulait passer tout de même.

— Mais il ne fallait pas le permettre ! dit M. Milaguine d'un ton de reproche.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, nous passons très-bien, nous autres; il ne nous arrive pas de mal. Si on tombe à l'eau, on se secoue et voilà tout; mais la demoiselle ne savait pas conduire et elle a trop voulu se dépêcher...

— Pourquoi se dépêcher? fit Serge, qui écoutait avec attention.

Dès l'arrivée, les récits des domestiques leur

avaient bien appris les causes probables de l'événement; mais il y avait évidemment un mystère qu'il importait d'éclaircir.

— Elle se dépêchait, monsieur, parce que Son Altesse le prince défunt voulait l'empêcher de traverser.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas, dit le passeur en se grattant la nuque. Ce ne sont pas nos affaires...

— Va toujours, ne crains rien, dit M. Milaguine pour l'encourager.

Marthe écoutait, droite dans son fauteuil, la tête baissée, les mains jointes et serrées.

— Eh bien, reprit le paysan, quand le prince est arrivé en haut, il a crié à la demoiselle : Je veux vous parler, attendez! Elle a répondu : non! Alors il s'est approché un peu plus et il lui a dit : Beaucoup d'argent! Elle lui a répondu non encore. Alors je n'ai pas compris ce qu'il lui a encore dit, mais elle s'est mise à rire; elle n'avait pas l'air d'être bonne en ce moment-là. Le prince s'est mis en colère et a voulu la rattraper, c'est alors qu'elle a fouetté son cheval et que la glace s'est brisée.

— Et le prince?

— Le prince était à cheval.

— Il ne s'est pas jeté après elle?

— Non, fit le passeur en hésitant... Non, il n'avait pas l'air d'avoir envie de se jeter à l'eau. J'ai crié : Sauvez-la! sauvez-la!... Vous savez, dans ces mo-

ments-là, on n'a plus bien la tête à soi... si j'avais su... bien sûr, je n'aurais rien dit.

— Et il a sauté?

— Il a fait le signe de la croix et il a sauté...

Marthe leva la tête et regarda l'homme qui parlait.

— Son cheval n'aimait pas l'eau, il faut croire, continua le passeur, car il s'est débattu comme un diable. Ils sont revenus deux fois en haut; la première fois, je tendais mes avirons, j'ai bien cru que le prince allait les attraper, — il ne s'en est pas fallu d'un pouce; — la seconde fois, il était trop loin, le courant l'avait emporté... On peut bien dire que c'est son cheval qui l'a tué, pour ça, aussi vrai que je suis un chrétien!

Marthe regardait toujours le passeur.

— Peux-tu lever la main devant Dieu que tu dis la vérité? fit-elle d'une voix si étrange, que les assistants la regardèrent frappés de surprise.

— Devant Dieu, dit l'honnête homme, et au péril du salut de mon âme, j'ai dit la vérité.

— Il n'avait pas envie de sauter?

— J'ai eu tort, madame, oui, j'ai eu tort... Mais qu'est-ce qu'on peut me faire? dit le passeur en se redressant : je lui ai dit : sautez; j'aurais sauté moi-même, s'il n'avait pas fallu tenir le bac dans le courant... Ce n'est pas ma faute si Dieu a voulu qu'il arrivât un malheur!

— Il n'en avait pas envie? Tu en es sûr? répéta Marthe avec insistance.

— Eh non! qui est-ce qui a envie de se jeter à l'eau au mois d'avril? fit l'homme d'un ton bourru.

Il commençait à se repentir d'être venu.

Marthe ne dit rien; ses lèvres blêmes s'agitaient convulsivement. Ses doigts s'étaient tellement serrés, qu'ils marquaient de taches rouges la chair de ses mains amaigries.

— Et voilà ce que j'ai trouvé en cherchant au fond de la rivière, dit le passeur en mettant sur la table un fragment de chaîne avec les breloques de la montre, parmi lesquelles un tout petit médaillon qui contenait le portrait de la princesse.

Marthe fit un signe de tête.

— Merci, dit M. Milaguine en lui remettant une récompense, tu es un honnête homme. Peut-on le congédier? dit-il à sa fille en se tournant vers elle.

— Attendez, répondit Marthe. Tu dis qu'il s'est débattu et qu'il a voulu prendre tes avirons? fit-elle d'une voix très-nette.

— Oui, madame.

— Alors tu crois que c'est un accident?

— Bien sûr! Un si beau monsieur et qui avait si bonne envie de vivre!

— C'est pour sauver la demoiselle qu'il s'est jeté à l'eau? Tu en es sûr?

— Oh! oui, bien sûr.

Marthe se leva, agita ses mains tremblantes et retomba évanouie.

Le soir du même jour, pendant que Marthe, pour

la première fois depuis son veuvage, dormait d'un sommeil paisible et profond, Nastia entraîna Serge dans un coin.

— Sais-tu? lui dit-elle, je suis sûre que Marthe a cru que le prince s'était tué.

Serge ne répondit pas.

— Et toi, fit-elle avec insistance, qu'en penses-tu ?

— De quoi?

— Penses-tu que Marthe l'ait cru?

— Certainement, répondit Serge avec quelque répugnance.

— Et toi, le crois-tu?

— Non, dit-il après un silence. Pourquoi se serait-il tué? Il avait tout ce qu'il faut pour être parfaitement heureux.

Dans le pays, Oghérof n'avait jamais passé pour un saint ; on crut qu'il s'était noyé en essayant de retenir sa maîtresse qui voulait le quitter.

Après quelques jours de repos, Marthe ne refusa plus de partir avec les siens pour Pétersbourg, et la triste compagnie revint en ville au moment où tout le monde s'en va.

Madame Avérief, après s'être fait donner tous les éclaircissements, installa Marthe chez elle, et elle-même à son chevet; car la jeune veuve était très-faible et gardait le lit de temps en temps. La conversation de cette femme, éprouvée par tant de malheurs dignement supportés, était pour Marthe un secours suprême lorsque ses angoisses la reprenaient.

Un jour elle se décida à en parler à madame Avérief.

— Il est possible que mon mari ne se soit pas tué, conclut-elle après lui avoir rapporté leur dernier entretien, mais il est certain que dans ce moment-là il ne tenait pas à la vie. Qu'avait-il à attendre, en effet, d'une existence que je ne pouvais pas lui rendre agréable ? Si, comme il est à craindre, il s'était repris d'affection pour moi, nous aurions été bien malheureux !

— Il avait encore quelques autres consolations en ce monde, pensa madame Avérief en se rappelant les endroits que le prince aimait à fréquenter de son vivant. — Dieu fait bien ce qu'il fait, répondit-elle tout haut : il en a ordonné pour le mieux. Vous êtes jeune et la vie est longue ; vous avez le droit d'être heureuse, puisque vous n'avez jamais manqué à vos devoirs.

A force de le lui répéter, elle finit par convaincre Marthe, qui retrouva peu à peu la santé. Le nom de Michel ne venait pas encore à ses lèvres, mais il était souvent au fond de son âme. Quand elle l'y surprenait, il est vrai, elle l'en chassait bien vite, se reprochant de coupables pensées que son veuvage récent devait lui interdire. Mais il lui semblait parfois que là-bas, au bout d'une route longue et poudreuse, elle voyait s'ouvrir une oasis pleine de tendre verdure et d'eaux courantes. Elle fermait les yeux pour ne pas la voir, et la fraîcheur lointaine pénétrait malgré elle

ses membres fatigués. Elle rouvrait les yeux, et l'oasis était déjà plus proche : elle avait cheminé sans le savoir.

Un jour vint où elle s'aperçut que sa pensée re montait, plus volontiers qu'à tout autre temps, à l'hiver qui avait précédé son mariage. Ce jour-là, elle ne s'interrogea pas. A l'aide du souvenir, elle reconstitua l'ancien salon grenat, et ce fut là désormais qu'elle passa ses heures de solitude. Michel, invisible, muet, dont elle voulait ignorer la présence, lui tenait cependant compagnie.

XXXIII

La guerre du Caucase était finie, à proprement parler, depuis que Schamyl n'était plus à la tête de la résistance. Seules, quelques bandes acharnées combattaient avec la ténacité du désespoir. La lutte, resserrée sur un espace de terrain relativement peu considérable, avait le charme irritant d'une partie dont la réussite est assurée, mais dont le résultat final recule au moment où l'on croit le saisir. Les officiers sérieux et intelligents étaient autant que jamais les bienvenus, et Michel n'eut pas de peine à obtenir son changement. Tout fut fait si vite, qu'il put partir à la mi-mars.

Il quitta Pétersbourg dans un état d'esprit très-calme. Il avait choisi le Caucase, parce que ce théâtre de luttes et de gloire était le seul où il pût servir effectivement son pays; mais l'enthousiasme des armes ne l'avait pas guidé dans son choix. Il savait dangereuse cette guerre de surprises et de ruses, et, dans le fond de son âme, il n'en était pas fâché, mais rien n'était plus loin de son esprit que de se faire tuer de propos prémédité. Il pouvait, en vivant rési-

gné, faire preuve de plus de courage et se montrer utile; — et qui sait si un jour Marthe n'aurait pas besoin de lui?

Telles étaient ses dispositions lorsqu'il prit congé de sa vieille tante.

— Le Caucase m'a pris mon fils, lui dit-elle, comme la Turquie m'avait pris mon mari. Vous reviendrez, je l'espère, plus heureux... Mais là comme ici, mon enfant, faites honneur au nom d'Avérief.

Semblable aux matrones antiques, elle garda son courage, et bénit Michel avec un front serein. Au fond de son âme, elle se disait que les martyres les plus courts sont les meilleurs, et que Michel, attendant si peu de joies de la vie, n'aurait pas grand'chose à regretter s'il venait à la perdre. Et tout au fond, tout au fond, inavouée à elle-même, elle eût trouvé une joie secrète à penser que, si ces deux êtres malheureux étaient définitivement séparés, du moins l'honneur resterait sauf.

La nouvelle de la mort du prince Oghérof bouleversa toute la famille, et madame Avérief plus profondément que les autres. Le sacrifice si courageusement accompli se trouvait donc inutile. Sa première impulsion fut d'écrire à Michel de revenir. Mais on ne revient pas ainsi, sans avoir senti l'odeur de la poudre. Elle se retint à grand'peine, pour ne pas exposer son neveu à une tentation trop vive. Elle craignait bien à tort : femme, elle ignorait la puissance du devoir militaire, — et plus de huit jours

s'étaient écoulés depuis la nouvelle de la mort du prince, lorsqu'elle se décida à écrire à son neveu.

Paul n'avait pas pris tant de précautions; son premier mouvement avait été le bon. « La princesse est veuve », disait-il à son frère. Au moment de s'épancher, il s'était arrêté. A quel propos lui ferais-je compliment? s'était-il dit : il ne m'a jamais parlé de rien ! Et ses renseignements s'étaient arrêtés là.

Par malheur, Michel ne reçut pas sa lettre. Il n'atteignit son régiment que pour se mettre en marche avec lui, et la lettre courut après lui de bourgade en bourgade sans parvenir à le rejoindre.

Ces huit jours furent huit journées de combats pour la troupe héroïque où le jeune officier venait de recevoir le baptême du feu. Un parti considérable de rebelles s'était massé dans une sorte de cirque de montagnes et, de là, faisait à tous moments des incursions meurtrières dans les campements russes.

Michel reçut quelques égratignures et n'en fut pas plus fier. Pendant un mois, il ne pensa plus à rien qu'à la guerre. La fièvre l'avait pris, il voulait vaincre : toute sa force, toute la solide énergie de son caractère résolu s'était tournée vers ce but, et il se jetait tête baissée dans le danger, à tel point que son colonel fut obligé de le réprimander pour sa témérité. Le jeune homme promit d'être plus sage, mais, au combat suivant, les circonstances furent plus fortes que ses résolutions.

Un soir de mai, la petite troupe que commandait Michel cheminait prudemment dans une étroite vallée; le colonel avait ordonné une reconnaissance, le bétail du régiment ayant été volé la nuit précédente. Tout paraissait tranquille; le torrent dont les soldats suivaient le lit roulait ses eaux impétueuses avec un rhythme musical. Au fond de la vallée, une fente étroite et noire laissait tomber un filet d'argent qui baignait au pied du roc une jeune oseraie aux couleurs tendres. La vallée étroite se resserrait de plus en plus et semblait se terminer là, bornée par des roches inaccessibles.

— Halte ! commanda Michel.

Les crosses des fusils résonnèrent sur le roc. Au même moment, une grêle de balles fondit sur le petit groupe, puis, le silence. Un nuage de fumée bleuâtre, en se dissipant, montra dans les rochers une fente étroite par laquelle on pouvait passer un à un, pas davantage.

Avérief compta ses hommes. Quelques-uns avaient reçu de légères blessures, mais personne n'était hors d'état de marcher. Engager une lutte avec l'ennemi invisible était inutile; attendre une seconde décharge était insensé. Les montagnards guettaient la troupe, mais oseraient-ils descendre pour l'attaquer ?

Michel ordonna la retraite, — et une seconde décharge atteignit au bras droit son lieutenant, tout jeune homme à peine sorti d'un corps militaire de province. Le jeune garçon perdait beaucoup de sang.

Michel le prit par le bras, et, tout en couvrant de son corps la retraite de ses hommes, il serrait la blessure comme dans un étau. Lorsqu'un détour de la vallée les eut mis à l'abri, il pansa de son mieux le jeune lieutenant et revint au campement, tout préoccupé.

Après avoir fait son rapport, il attendit les ordres de son colonel.

— Il n'y a d'autres ordres que de doubler les sentinelles, dit celui-ci : nous ne sommes pas en nombre.

Michel fit le salut militaire et revint à sa tente. Depuis son retour, le désir irrésistible de découvrir l'ennemi tournait dans sa tête comme sur un pivot : sans mot dire, il laissa l'ordre nocturne s'établir sur tous les points, puis, vers une heure après minuit, il quitta le camp à pas de loup, en quête de son idée.

Depuis qu'il parcourait la montagne, il s'était rompu aux difficultés des chemins; aussi n'eut-il pas de peine à retrouver l'endroit où ils avaient été attaqués. La fissure du roc était à vingt pieds au-dessus du sol. Une faible lueur de lune à son dernier quartier la fit apercevoir. S'aidant des pieds et des mains, il grimpa tant bien que mal, et parvint à se glisser dans un étroit couloir de roches.

Michel s'attendait à le trouver gardé; — à sa grande surprise, il n'en était rien. Les montagnards n'avaient probablement pas compté sur un si prompt retour. La main sur son poignard, car son revolver

l'eût perdu, il s'avança jusqu'au bout du couloir. Pour tirer sur les Russes, les ennemis avaient dû s'étager et se presser les uns contre les autres, car on pouvait à peine tenir trois de front entre les parois du rocher. Le couloir s'élargit, et Michel vit devant lui, à quelques centaines de mètres, un aoul perché sur une cime.

Une faible lueur matinale éclairait le ciel; le jeune officier, perdu dans l'ombre des rochers, regardait les maisons blanches d'où sortait un peu de fumée. La quiétude régnait dans cette demeure, entourée de tous côtés par l'ennemi. Au pied de l'aoul, une source tombait du rocher dans un bassin naturel : une femme, enveloppée de ses voiles blancs, descendit, un vase de forme antique sur l'épaule, puisa l'eau du repas, et remonta péniblement le long des parois presque abruptes du rocher, où quelques coups de pic ébauchaient un escalier. Un grand arbre dressait son panache au-dessus de l'aoul, et le vent du matin faisait passer des frissons dans son feuillage.

Michel, pris au cœur d'une émotion inattendue, regardait cette femme chargée de son amphore gravir les degrés de granit. Là était l'ennemi, mais aussi la vie patriarcale, — des enfants peut-être; — et il allait revenir dans une heure saccager et brûler l'aoul, repaire de brigands, soit, mais nid de famille.

Un coup de fusil lointain, dans la montagne, lui rappela la réalité de l'existence militaire. Il reprit le

chemin du camp, fit réveiller son colonel, lui raconta sa découverte, et reçut ses instructions.

Une heure après, le couloir était envahi par les Russes, et le premier montagnard qui vint à la découverte trouva la place prise. Une décharge de son fusil, au moment où il était tué d'un coup de baïonnette, fit sortir les hommes de l'aoul, et la lutte s'engagea dans la plaine.

La garnison de la petite forteresse n'était pas sans importance; après quelques essais de lutte en rase campagne, les hommes se replièrent derrière leurs murailles, non sans perdre du monde. Michel se battait comme un lion, avec une arrière-pensée mélancolique qu'il ne pouvait chasser. Enfin l'aoul fut pris et livré aux flammes.

Comme les langues rouges léchaient les murailles, une forme blanche parut sur le toit et tendit des bras suppliants vers la troupe russe. Tous les hommes étaient morts ou fugitifs : — comment cette femme était-elle restée seule dans la maison? N'y avait-il pas à l'aoul un passage secret donnant sur quelque issue éloignée, comme il arrive souvent dans ces sortes de forteresses?

Après sa courte apparition sur le toit, la forme blanche avait disparu; elle se montra bientôt dans la cour. La palissade de planches qui servait de clôture commençait à flamber. La malheureuse, habituée aux tueries féroces de ses compatriotes, n'osait descendre au milieu de la troupe russe qui lui

faisait signe de venir ; elle préférait la mort par les flammes aux supplices qui devaient, pensait-elle, l'attendre en bas. Affolée de terreur, elle se tordait les bras... Michel s'élança le long des degrés.

— Avérief, cria-t-on de tous côtés, la maison penche ! Elle va crouler ! Revenez !

Il n'entendit pas. Arrivé en haut, il saisit la femme dans ses bras, la jeta sur son épaule comme un agneau, et s'apprêtait à redescendre... La maison tout entière s'effondra dans la cour, les séparant du reste du monde.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines : Michel s'était fait aimer de tout le monde. Les soldats consternés regardaient le brasier qui achevait de s'éteindre ; la fumée s'envolait lentement par petits nuages, et l'arbre, grillé, tordu, étendait au-dessus du désastre ses branches desséchées.

— Il n'est peut-être pas mort, dit le colonel : dès que ce sera assez refroidi, nous viendrons voir.

On vint le chercher en effet, quelques heures plus tard. On fouilla les décombres, — on souleva les poutres à demi consumées, — on ne trouva ni son corps, ni celui de la femme qu'il avait voulu sauver. L'ordre du jour porta :

— « Défunt : le capitaine Avérief, mort au champ d'honneur. »

La nouvelle arriva à Pétersbourg comme un coup de foudre. Depuis qu'il était au Caucase, Michel avait envoyé deux ou trois fois à son frère de courtes lettres

écrites au pied levé, entre deux escarmouches. Le colonel écrivit à Paul pour lui donner des détails sur la conduite du capitaine Avérief, et il lui exprima tout le regret que causait au régiment la perte d'un si bon et si brave officier.

Malgré ces témoignages, les amis de Michel ne pouvaient encore croire à sa mort. Il semble impossible de s'imaginer qu'un ami, là encore peu de temps auparavant, soit mort au bout du monde, sans qu'aucun des siens ait jeté une pelletée de terre sur son cercueil.

— On ne l'a pas retrouvé, disait Paul : il n'est peut-être pas mort.

Le gens sensés haussaient les épaules et plaignaient ce pauvre monsieur Avérief qui conservait des illusions.

La famille commença à deviner quelque chose en voyant le soin que prit madame Avérief pour cacher cette nouvelle à Marthe. Sous prétexte de ménager les nerfs trop éprouvés de la pauvre jeune femme, elle avait établi un cordon sanitaire qui ne laissait passer les journaux qu'après la plus minutieuse inspection.

Mais on ne saurait songer à tout. La famille tout entière s'était transportée à Tsarskoé-Sélo; Paul Avérief venait quelquefois y passer la journée, — depuis les nouvelles du Caucase, beaucoup plus rarement qu'autrefois. Jamais il ne parlait de son frère, et Marthe n'avait pas encore demandé de ses nou-

velles : son deuil lui interdisait de prononcer ce nom entre tous. Un jour, sur la demande expresse de la jeune veuve, il amena sa petite fille. Prudent comme une mère, il avait eu soin de faire mettre à l'enfant une toilette rose et blanche.

La petite, que Marthe avait emmenée au jardin pour faire un bouquet, jouait et jasait avec sa princesse, comme elle la nommait :

— Tu sais, lui dit-elle tout à coup, j'ai mis une robe rose pour venir te voir, mais elle est trop courte.

— Elle est bien jolie, dit Marthe.

— Elle est trop courte, insista l'enfant, et ma gouvernante dit que ce n'est pas la peine de la rallonger.

— Pourquoi? fit la princesse distraite.

— Parce que je ne la mettrai plus cette année. Depuis que l'oncle Michel est mort, je ne mets que des robes blanches.

Marthe, frappée au cœur, saisit la petite fille par le bras.

— Ton oncle Michel est mort? dit-elle.

— Oui... Oh ! fit la petite soudain effrayée, j'ai oublié qu'on m'avait défendu de te le dire... parce que tu es malade. Ne dis pas que je te l'ai dit, n'est-ce pas, papa me gronderait.

Marthe avait trop souffert pour ne pas supporter en silence les coups les plus cruels. D'ailleurs elle sentait bien, depuis plusieurs semaines, quelque chose

autour d'elle. Plus d'une fois elle avait saisi des réticences, des temps d'arrêt dans la causerie, — mais elle avait cru seulement qu'on ne voulait pas la faire penser à Michel au milieu d'un deuil si récent. Frappée une fois encore, et dans ce qu'elle avait de plus intime, elle ne plia pas. Elle rentra doucement dans la maison, tenant l'enfant par la main.

— Michel est mort, dit-elle à madame Avérief, qui devint toute pâle. Vous pouviez me le dire : je suis forte à présent.

— Qui a parlé ? dit la vieille dame saisie de frayeur en la voyant si calme.

— Qu'importe ! Je le sais, je devais finir par le savoir. C'est Dieu qui m'a punie. Dieu est juste : je m'incline sous sa main.

Elle passa dans sa chambre sans que madame Avérief osât l'arrêter.

On parle de martyrs et de tortures... Heureux ceux qui voient couler leur sang et qui sentent crier leur chair ; la mort est proche et la gloire avec elle. Mais ceux qui, dans le silence de la nuit, dans le calme somnolent des journées d'été, regardant au fond de leur âme désolée, voient que l'implacable destin a tout détruit, tout arraché, et qu'il faut aller jusqu'au bout avec le deuil dans le passé et le néant dans l'avenir... ceux-là sont les vrais martyrs et la mort est lente à les délivrer.

Marthe ne fut pas malade ; cette dernière secousse changea sa vie du tout au tout, en lui inspirant une

suprême résolution. Elle prit en main les affaires passablement embrouillées du prince et s'occupa activement de les débrouiller. Elle passait ses nuits sur les dossiers, lisant et compulsant les registres; finalement, elle déclara qu'il lui fallait absolument visiter les domaines du prince avant de rien terminer. On pouvait l'avoir trompée sur la valeur des terres, disait-elle; il y avait des ventes à conclure pour liquider et elle voulait faire les choses en conscience, En réalité, elle cherchait un prétexte pour quitter les amis affectueux, dont la tendre sollicitude la gênait à tout moment. Le soin qu'ils prenaient de sa santé, la nécessité de se composer un visage en leur présence, l'impossibilité d'être seule et de pleurer en paix quand elle en éprouvait le besoin, lui avaient rendu la vie de famille intolérable. Elle avait renoncé aux joies de l'existence, elle passerait le reste de ses jours à expier ses fautes, que Dieu avait si évidemment punies, mais elle voulait être libre de souffrir à sa guise.

Dans ce projet, elle eut pour elle son ancienne alliée, madame Avérief, qui vainquit et combattit les résistances.

— Elle a raison, dit-elle, toujours raison, et vous êtes tous des enfants auprès d'elle. Voilà une femme qui a perdu son mari, qui a été plusieurs fois malade; tout à coup elle s'imagine de faire de l'exercice, de s'occuper d'affaires, de changer de résidence, toutes choses propres à la distraire et à la fortifier, et vous

voulez la contraindre à rester enfermée, à charger des étrangers du soin de ce qui la concerne personnellement et à vivre dans un milieu qui lui rappelle à tout moment ce qu'elle voudrait oublier. Vous voulez donc la voir s'étioler et mourir, pour le plaisir de la garder près de vous ? Je ne suis pas si égoïste, et, quoique la plus vieille, je la laisse partir de grand cœur, persuadée qu'elle s'en trouvera bien et nous reviendra guérie.

Marthe quitta Pétersbourg à la fin de juillet pour se rendre au gouvernement de Moscou d'abord, et de là où sa fantaisie la conduirait, car elle avait cinq ou six étapes à faire. Pour tout personnel elle emmena une femme de chambre et un ancien intendant du prince, mis à la retraite, qui s'était attaché à elle.

Quand elle s'assit seule en wagon dans son compartiment réservé, elle baissa la glace et respira longuement.

— Je pourrai donc pleurer tout à mon aise, se dit-elle.

Mais l'air était si parfumé, la lune éclairait si tendrement le paysage, que son cœur oppressé s'apaisa peu à peu. Elle ne pleura pas ; une douce mélancolie s'empara d'elle et tout au fond de son âme, avec la solitude, cette amie des malheureux, elle sentit pénétrer un sentiment de joie inconnu jusqu'alors : l'indépendance, — la liberté.

XXXIV

Paul Avérief avait eu raison de douter, Michel n'était pas mort. Bloqué sur le rocher lors de l'incendie, il était resté six heures avec la femme qu'il avait voulu sauver et qui n'était qu'une humble servante, laide et vieillie par le travail. Les montagnards, en venant visiter les ruines de l'aoul, mirent un terme à leurs angoisses, mais ils emmenèrent Michel prisonnier. Pendant quinze jours le jeune homme chercha vainement une occasion de s'échapper : on le considérait comme un otage très-présentable en cas d'échange de prisonniers. Sans armes d'ailleurs, sans son uniforme qu'on lui avait pris, il courait risque d'être fort maltraité des siens avant d'être reconnu. Cette considération ne l'arrêta pas, cependant, et il s'évada un beau soir, comme les troupes rentraient à l'aoul. On tira sur lui, bien entendu, et un tireur fort adroit lui fractura la clavicule, sans préjudice d'un bon nombre d'égratignures causées par des mains moins habiles.

Il arriva au quartier russe après de longs détours, inutiles et fatigants, en fort piteux état. La première

sentinelle qu'il rencontra crut avoir gagné au moins ses galons en faisant sa capture. Traité comme espion et fort malmené, il finit par se faire reconnaître et fut réintégré immédiatement dans ses fonctions. Mais sa blessure lui donnait droit à un congé, et il se hâta de partir pour prouver aux siens que la nouvelle de sa mort était prématurée. En arrivant à la première poste, Michel s'empressa de dépouiller sa correspondance qui l'attendait depuis longtemps. La première lettre qu'il ouvrit, disons-le à la honte du sentiment fraternel, fut celle de madame Avérief, et les seuls mots qu'il s'en soit jamais rappelés étaient : — Marthe est veuve.

Michel étourdi, faible encore, regarda la date de la lettre, lut et relut ces trois mots, fourra tous ses papiers dans sa poche et courut se commander des chevaux de poste.

En revenant, il lut les autres lettres qui confirmaient la bienheureuse nouvelle. Bienheureuse, car il n'accorda pas une larme au prince, ni même un regret. L'homme est égoïste, disent les philosophes.

Le chemin lui parut long, — il l'est en effet. Les routes d'ailleurs sont excellentes à cette époque de l'année; le soleil d'août n'avait rien d'effrayant pour le jeune officier, et les fractures de la clavicule ont cela de bon qu'elles ne vous empêchent pas de vaquer à vos affaires; mais que de poteaux de verstes il vit défiler devant lui avant de pouvoir contempler l'architecture d'une gare de chemin de fer ! Heureuse-

ment les pensées les plus riantes lui tenaient compagnie.

Une seule chose l'inquiétait : la manière dont Marthe avait accueilli la nouvelle de sa mort. Il n'avait pas de nouvelles postérieures à la fin de mai ; un abîme le séparait du reste du monde. Que de fois il interrogea les journaux, craignant de trouver à la quatrième page un avis bordé de noir, encadrant le nom de sa bien-aimée !

Un soir, tout couvert de poussière, hâlé, roussi par la vie militaire et la fatigue, il arriva chez son frère.

Paul, saisi d'abord, manifesta sa joie par des extravagances peu dignes d'un homme posé. Il faisait à tout moment le tour de Michel, le tâtait et le secouait doucement pour s'assurer que c'était bien lui, en chair et en os, un peu endommagé, mais vivant.

Enfin il prit le parti de s'asseoir en face de son frère et se mit à le regarder comme s'il voulait l'absorber.

Après la première explosion de joie, Michel resta embarrassé, n'osant proférer la question qui lui brûlait les lèvres. Paul vint à son secours.

— Les Avérief et Milaguine sont à Tsarskoé-Sélo, dit-il.

Comme la question ne venait pas, il continua :

— La princesse les a quittés il y a une quinzaine de jours pour faire une tournée dans ses terres.

La figure de Michel s'allongea.

— Doit-elle être longtemps absente?

— On n'en sait rien. A ce que j'ai cru comprendre, elle voyage pour se distraire.

— Se distraire? répéta Michel.

— Oui. Depuis...— Paul hésita.— Depuis quelque temps, elle avait beaucoup changé...

— Après l'événement qui l'a rendue veuve? insista Michel, qui attendait sans savoir quoi.

— Non; depuis... enfin depuis qu'elle a appris, bien malgré nous, je t'assure, la fausse nouvelle de ta mort, acheva Paul, non sans se demander ce que son frère allait dire.

Michel garda le silence un moment, mais ses yeux soudain humectés, son sourire ému parlèrent éloquemment; il tendit la main à son frère, et les deux mains se joignirent dans une longue étreinte.

— Elle n'est pas malade, cependant? demanda le voyageur.

— Non, — c'est-à-dire, — non, elle n'est pas malade, mais elle se tue à trop penser et à trop souffrir.

— Où est-elle au juste?

— C'est à madame Avérief qu'il faut demander cela, répondit Paul. Elle en sait plus long que qui que ce soit sur les pensées de la princesse aussi bien que sur ses actions.

— Tu la préviendras et j'irai la voir demain, dit Michel, s'apercevant soudain qu'il voyageait depuis un mois. Couche-moi quelque part, je n'en puis plus.

Pendant qu'on faisait un lit, Paul essaya de tirer

de son frère quelques détails sur son séjour au Caucase, sur les événements qui avaient eu de si graves conséquences... il ne put rien obtenir.

— Vois-tu, lui répondit Michel, tout cela n'existe plus; je ne sais même pas si c'est réellement arrivé; au moment où ces choses se passaient, mon corps était là plus ou moins mécontent, mais mon âme était bien loin.

Il s'arrêta rêveur.

— Tout cela est maintenant confus comme un rêve. Peut-être m'en souviendrai-je plus tard. En tout cas, cela n'a aucune importance dans ma vie, et je ne tiens pas à en conserver la mémoire.

Le lendemain, Paul partit de bon matin pour Tsarskoé-Sélo, donnant rendez-vous à son frère pour trois heures de l'après-midi. Jusque-là, il aurait eu le temps de communiquer la grande nouvelle sans trop de surprise.

En effet, lorsqu'à l'heure dite Michel mit le pied sur la plate-forme, il y trouva Serge Avérief et sa jeune femme qui l'attendaient pleins d'une joyeuse impatience. Embrassé, questionné, il se tira d'affaire comme il put, jusqu'au logis peu distant de madame Avérief. Celle-ci l'attendait dans son salon, avec le clergé.

Les habitudes de toute sa vie lui faisaient attacher le plus grand respect à la bénédiction de la croix dans toutes les circonstances solennelles. Ce fut donc au milieu des chants de l'église que Michel franchit

le seuil de cette maison qui l'avait cru perdu. La gravité religieuse de cet accueil tempéra ce que les sentiments humains de joie aussi bien que de surprise auraient pu avoir de trop aigu pour les assistants.

Lorsque le dernier chant d'actions de grâces se fut éteint au milieu de la fumée de l'encens, madame Avérief tendit les bras à son neveu.

— Mon fils était perdu et je l'ai retrouvé, dit-elle avec l'Écriture. La guerre m'a donc rendu un des miens? Que Dieu soit loué!

Appuyée au bras de Michel, elle revint dans sa chambre, dont l'ombre et la fraîcheur calmèrent bientôt son agitation. Serge et Nastia, toujours blottis l'un contre l'autre, regardaient leur cousin sans se lasser de cette contemplation. De tous, le pauvre M. Milaguine fut celui qui eut le plus de peine à se faire à l'idée de voir Michel vivant. Plus d'une fois il combattit de vagues idées de troc d'enfant, de supposition de personne qui lui venaient à l'esprit, vieux reste des romans qui avaient charmé son adolescence. A la fin cependant, ses doutes s'évanouirent et son accueil redevint aussi cordial que jamais.

Lorsqu'on eut bien interrogé Michel sur tout ce qui le concernait, il se fit un temps d'arrêt et tout le monde désorienté garda le silence. Il semblait qu'on n'avait plus rien à se dire. A ce moment, madame Avérief annonça qu'elle avait à parler d'affaires particulières avec le jeune homme, et chacun se retira.

Il était temps : la contrainte que Michel s'imposait depuis deux heures avait tiré ses traits et assourdi le son de sa voix.

— Ma tante, je vous en conjure, parlez-moi d'elle, dit-il aussitôt qu'ils furent seuls. Je ne puis plus attendre.

D'un mot, madame Avérief calma son angoisse.

— Elle vous aime, répondit-elle.

Michel couvrait ses mains de baisers...

— Patience, ajouta la vieille femme en souriant, vous la verrez bientôt.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas au juste, mais nous lui écrirons et dans un mois elle sera ici.

— Un mois, s'écria le jeune homme, mais c'est l'éternité. Un mois, autant dire vingt ans !

— A moins cependant que vous n'alliez la cher-cher...

— Certainement j'irai la chercher, et je la trouverai si vous m'indiquez seulement le coin du monde où elle se trouve.

— Nous en parlerons tout à l'heure, dit la tante. Moi aussi, j'ai bien des événements à vous raconter. Et d'abord, savez-vous que Pauline est morte ?

— Pauline? Je ne savais pas! Comment est-ce arrivé ?

Madame Avérief raconta à Michel ce qui s'était passé à la campagne depuis l'arrivée des époux jusqu'à la catastrophe.

— Mais, dit-elle en terminant, ce qui a le plus frappé Marthe, c'est une découverte qu'elle a faite en cherchant dans les effets de Pauline quelque indication d'adresse pour faire part de ce... cet accident à sa famille. Dans un coffret qui contenait des papiers et quelques bijoux, Marthe a trouvé un petit bouquet de fleurs d'oranger desséchées et une lettre de vous, datée de Menton et adressée à M. Milaguine...

— Ma lettre et mon bouquet! s'écria Avérief. Ah! la misérable!...

— Elle n'est plus, dit doucement la vieille dame. Que Dieu lui pardonne!

Michel baissa la tête, mais sans éprouver le désir de se joindre à ce vœu.

— Et maintenant, quels sont vos projets? dit madame Avérief après un silence.

— Pouvez-vous me le demander! Depuis que ces trois mots : « Marthe est veuve » m'ont ouvert le ciel, je n'ai eu qu'une idée, revenir, la prendre dans mes bras et l'emporter si loin qu'on ne puisse plus me l'arracher.

— Vous l'épouserez bien un peu, préalablement, fit la tante en souriant de sa véhémence.

Michel se mit à rire.

— Bien entendu. Eh bien, je vais la demander tout de suite à M. Milaguine; de peur que quelque malheur ne se mette encore une fois entre la coupe et mes lèvres.

— Tout de suite, comme cela? Y pensez-vous! Le digne homme est capable d'en avoir une attaque d'apoplexie.

— Il a bien survécu à la demande de Serge, répondit gaiement Michel; je le crois désormais bronzé.

— Et quand il aura consenti?

— Vous m'avez dit d'aller chercher Marthe, j'irai et je vous la ramènerai.

— Mais vous ne pouvez pas vous marier tout de suite : la loi d'abord, et puis les convenances...

— Ma tante, répondit gravement Michel, je ne demande pas à épouser Marthe tout de suite, puisque, vous l'avez dit, la loi et les convenances s'y opposent; mais je déclare que, si on veut m'empêcher de m'attacher à elle pour ne plus la perdre de vue jusqu'au jour où elle deviendra ma femme, je repars immédiatement pour le Caucase et je n'en reviens, — si j'en reviens, — que le jour où toutes les circonstances réunies me permettront de réclamer la main de ma femme.

Madame Avérief le regarda et vit que cette décision était irrévocable.

— Comme vous voudrez, dit-elle. Certainement, pareille chose ne s'est jamais faite, mais il est écrit que chez nous on ne se mariera jamais comme chez les autres!

— Voudrez-vous, ma tante, soutenir ma demande auprès de M. Milaguine?

— Je crois qu'il aura d'abord quelque peine à comprendre ce que vous voulez de lui, mais c'est une raison de plus pour que je sois présente, dit la vieille dame, non sans un grain de malice.

XXXV

Pendant le cours de cette conversation, M. Milaguine, de son côté, s'était tout à fait accoutumé à l'idée de la résurrection de Michel. Déjà il se promettait de l'attirer en hiver et de s'en faire un fidèle pour ses dîners du lundi, comme autrefois. La société de ce jeune homme lui avait de tout temps procuré un plaisir extrême, et la nécessité de renoncer à l'habitude de le croire mort une fois bien établie, le digne homme était enchanté d'avoir retrouvé son jeune ami.

La gravité de Michel à son entrée dans l'appartement, la compagnie de madame Avérief bouleversèrent une fois de plus ses idées mal affermies. Il offrit des siéges avec la conviction qu'on venait lui apprendre un malheur, et sa physionomie revêtit une expression appropriée à la circonstance.

— Monsieur, dit Michel, après que, s'étant assis tous trois, ils se furent bien entreregardés, il y a deux ans et demi j'avais l'intention de vous demander la main de mademoiselle Marthe, votre fille. Un plus heureux me devança. Aujourd'hui, les circonstances

me le permettant de nouveau; j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille Marthe Palovna.

M. Milaguine resta interdit : le souvenir de sa fille en ces temps derniers était lié à des crêpes et des traînes de veuve, et voici qu'on la lui demandait en mariage. Les deux termes de cette proposition n'avaient pas de liaison entre eux.

— Mais, monsieur Michel, ma fille est veuve! fit-il après un temps de réflexion.

— C'est précisément pour cela que j'ai l'honneur de vous demander sa main, répondit Michel sans pouvoir réprimer un sourire.

Madame Avérief riait dans son mouchoir.

— C'est juste. — Mais c'est bien singulier, — elle porte encore le deuil de son premier mari.

On le voit, Milaguine envisageait déjà la question à un nouveau point de vue.

— Est-ce qu'on demande les veuves en mariage avant qu'elles aient fini leur deuil? dit-il en se tournant vers madame Avérief.

— Ce n'est pas l'usage, mais on peut bien fermer les yeux sur quelque infraction aux coutumes en faveur du désir bien arrêté de M. Michel de s'allier à votre famille, répondit celle-ci; remarquez qu'une première fois il a déjà recherché cet honneur...

— Qu'est-ce qui vous en a empêché? demanda Milaguine en s'enfonçant carrément dans son fauteuil.

Il était désormais au cœur de la question.

— Je n'avais pas eu la possibilité de demander le consentement de mon père, et je savais quel prix vous attachez à ces démarches respectueuses...

— Très-bien! très-bien! approuva M. Milaguine. Et maintenant?

— J'ai eu la douleur de perdre mon père, — je ne dépends plus de personne.

— Mais on n'épouse pas une veuve en deuil! s'écria Milaguine ramené tout à coup à la réalité. Ça ne s'est jamais vu! Et puis elle n'est pas ici; comment voulez-vous l'épouser?

— Je vous demande précisément sa main, monsieur, afin d'avoir le droit, fort de votre consentement, d'aller la chercher et de la ramener près de vous. Quant à l'époque du mariage, le deuil n'est pas éternel et, quand les convenances le permettront, seulement alors...

— C'est une bien singulière idée de ma fille que d'être allée s'enfermer là-bas en province, quand on est si bien ici.

— Dites oui, cher monsieur Milaguine, et je vous la ramène dans quinze jours.

— Mais je ne demande pas mieux, moi! s'écria l'excellent homme, vous êtes le gendre qu'il me faut! — Il aurait eu dix gendres, que chacun d'eux se fût trouvé précisément celui qu'il lui fallait. — Mais si elle ne veut pas?

— Permettez-moi d'aller m'assurer de son consentement, insista Michel.

— C'est inouï! Je ne sais plus, moi! Ça ne s'est positivement jamais vu, répétait Milaguine abasourdi. Prascovie Pétrovna, tirez-moi donc de peine! Vous voyez bien que je ne sais plus où j'en suis!

Quand Milaguine faisait cet aveu, on avait raison de lui tout de suite.

Au bout de dix minutes, le consentement était donné, Michel et son futur beau-père s'étaient cordialement embrassés, et on réunissait les autres membres de la famille pour leur apprendre l'heureuse nouvelle.

— Quand pars-tu? demanda Paul.

— Il me faut trois jours pour arranger mes affaires de service, répondit Michel en comptant sur ses doigts. C'est aujourd'hui mercredi... Jeudi, vendredi, samedi... je partirai dimanche.

— Déjà, s'écria-t-on tout d'une voix.

— Je voudrais partir demain, répondit-il avec le beau sourire qui éclairait son noble visage comme le soleil de midi. — Où est-elle? demanda-t-il à madame Avérief.

— Sa dernière lettre m'annonçait l'intention de partir pour un bien qu'elle possède au gouvernement de Kazan, et de là pour une sorte de métairie en pays perdu, un pied à terre au milieu des forêts, sur le bord du Volga, du côté d'Oussolié, je crois, je ne sais où.

— Je la trouverai bien, moi! dit Michel rayonnant de joie.

Le dimanche suivant, il quitta Pétersbourg, non plus l'âme navrée comme la dernière fois, mais plein d'ivresse et d'espérance.

XXXVI

Huit jours plus tard, Michel descendait le Volga sur un des grands bateaux à vapeur qui font le service entre Nijni-Novgorod et Astrakhan. N'ayant pas trouvé Marthe dans sa terre du gouvernement de Kazan, qu'elle avait quittée, il allait la chercher sur les bords du fleuve, dans cette métairie en pays perdu dont madame Avérief lui avait parlé.

Absorbé d'abord par ses pensées, il finit, une fois qu'il eut dépassé Simbirsk, par ne plus pouvoir détacher ses yeux des paysages qui se déroulaient devant lui.

Le Volga n'est pas, comme un autre, un fleuve coulant entre deux rives, plaines ou montagnes : c'est parfois un lac et parfois un torrent. Un matin, en sortant du pavillon où il avait passé la nuit, Michel vit autour de lui une large étendue d'eau bleue et dormante : les rives plates et lointaines étaient à peine indiquées par une ligne verte; des îlots de sable jaune semblaient, au loin, des rayons de soleil égarés sur les eaux. Quelques buissons, quelques touffes de roseaux indiquaient çà et là un bas-fond. Les cygnes

venaient s'y reposer par vols énormes. Leurs plumes blanches, éparpillées par la mue d'automne, flottaient doucement sur les petits flots courts et serrés qui venaient battre le sable après le passage du bateau. Les nobles oiseaux allaient et venaient sans effroi le long des rives en larges flottilles, tournant à peine leurs cous gracieux pour regarder passer le monstre. Parfois un coup de sifflet aigu de la machine les mettait tous en fuite : alors, de l'onde et de la rive, les blancs troupeaux s'élevaient à grands coups d'ailes, et, après avoir tournoyé un instant, ils s'envolaient vers les anses lointaines où nul bruit humain ne venait troubler leur sauvage indépendance.

Plus loin, les rives se rapprochèrent : la rive gauche reste toujours basse et sablonneuse, mais la rive droite s'élève de plus en plus, étalant au soleil d'automne ses croupes montagneuses couvertes de bruyères pourprées. Le granit fend la terre et s'avance jusqu'au bord du fleuve en assises majestueuses : le rocher à pic se prolonge sous l'eau transparente, et la profondeur est telle, que les voyageurs, de leur bras étendu, peuvent presque toucher la rive, pendant que le bateau suit la courbe gracieuse du courant.

Et quelle eau! Michel ne pouvait se lasser de la contempler. Penché à l'avant, il regardait la proue aiguë fendre cette eau merveilleuse qui se laissait séparer en deux volutes couleur d'aigue marine, ou plutôt d'un vert d'opale, nacrées, frangées d'une écume blanche, fine et délicate comme le lichen des troncs

exposés au Nord dans les grandes forêts respectées du bûcheron. Le soleil du matin éclairait cette onde d'une indicible pureté et lui prêtait une gamme de tons d'une richesse inouïe. La volute s'élargissait, formait une vague qui s'élevait pour retomber en écume sur l'eau calme encore du courant assoupi, puis se déroulait en arrière et formait un sillage translucide, jusqu'au rocher que la vague grossie allait battre avec fracas.

Michel se souvint toute sa vie de cette eau merveilleuse : dix ans après, il n'avait qu'à fermer les yeux pour voir la volute d'aigue marine s'ouvrir sous la pression de l'avant aigu et se dérouler avec la grâce voluptueuse d'une fée qui se lève en secouant les plis de son manteau de velours.

XXXVII

Les collines se succédaient, s'élevant toujours, séparées par d'étroits ravins où roulent les torrents de la fonte des neiges. De loin en loin, quelques masures sur pilotis, à l'entrée d'une ravine, prenaient la dénomination de village, — mais en se comptant bien, les habitants auraient peut-être pu arriver jusqu'au nombre de trente. Quelques petits bateaux amarrés aux pilotis, des engins de pêche, des hardes séchant au soleil, formaient toute la richesse de ces simples, — vrais ermites de la civilisation moderne.

Une fois ou deux, Michel crut voir briller dans les terres, au bout d'une croupe rocailleuse, le toit aigu d'une église; — puis les heures succédaient aux heures, et le jeune homme ne voyait plus défiler que les bruyères et les taillis de jeunes bouleaux que les vents cruels de Sibérie laissent rarement arriver à leur plein développement.

— En quel coin perdu de cette terre vierge Marthe se trouve-t-elle? pensait Avérief en laissant errer ses yeux des sommets brûlés par le soleil aux ravins si

pleins d'ombre que la lumière du jour n'y devait jamais pénétrer. Dans quel asile ignoré va-t-il falloir la chercher? Et quelles sont ses pensées, dans cette solitude que les pas de l'homme n'ont pas encore foulée tout entière, où plus d'un lieu secret, renfermant peut-être des beautés inconnues, n'a jamais été vu que des vols de cygnes planant au-dessus des montagnes dans leurs infatigables pèlerinages?

Et les rochers s'entassaient plus majestueux au bord de l'eau toujours plus profonde, pendant que les demi-teintes du soir, succédant aux lueurs du matin, prêtaient à l'eau bleue un attrait mystérieux, plus intime et plus saisissant. On comprend les ondines, à cette heure indécise où les collines de bruyères, pourpres des rayons du soleil couchant, se détachent lumineuses sur le fond du ciel lilas tendre. Les ravins sont noirs et menaçants comme des gueules de monstres; l'onde se fait bleue, presque noire, et pourtant transparente, si bien qu'on voudrait plonger pour savoir comment il se fait qu'elle soit si sombre et qu'en même temps l'œil en mesure si bien la profondeur.

La nuit se fit, le bateau s'arrêta dans une crique au pied d'un rocher immense, afin d'éviter les rencontres nocturnes.

— Comment s'appelle ce rocher? demanda Michel au pilote.

— Oussolié, répondit celui-ci.

— Ce sera pour demain, se dit Michel non sans

quelque désappointement. Il avait bien cru voir Marthe ce jour-là.

Le lendemain, le jour teintait à peine le ciel d'un bleu gris que le bateau se mit en route. Michel, monté sur le pont au premier murmure de la vapeur, sentait avec délices le vent du matin souffler sur son visage. — Ce sera donc pour aujourd'hui, se dit-il plein d'une joie ardente qui le pénétrait jusqu'au plus profond de son être.

Au-dessus des collines, le ciel était tout rose, d'un rose tendre comme la joue d'un petit enfant; tout en haut, les dernières étoiles disparaissaient au zénith bleu de lin, pendant qu'une bande de vapeurs blanches, signe précurseur de l'automne, s'élevait lentement de la rive, s'accrochant çà et là aux buissons, laissant deviner un ravin, flottant au-dessus d'une sapinière, où elles laissaient quelques lambeaux, et léchant les parois du rocher comme une fumée; parfois, toute une assise de rocs perçait majestueusement le nuage; un seul flocon de brouillard, semblable à la plume d'un cygne géant, posé sur une saillie, annonçait que les plus grands de ce monde ne sont pas exempts des communes destinées.

Tout à coup le soleil qui se leva derrière les montagnes inonda le Volga d'un éblouissement de lumière. Ce fut un embrasement du fleuve. Les petites rides que le vent du matin formait sur le courant s'éclairèrent au sommet d'une paillette d'or, le sillage lumineux se dessina en frange de perles, la

volute éternellement creusée à l'avant se déroula plus profonde et plus irisée, et les flocons de brouillard transformés en gouttes de rosée jetèrent sur les collines, sur les sapins et les bruyères, sur le bateau et sur Michel lui-même, un étincelant réseau de diamants.

— Salut, soleil! s'écria Michel en ôtant sa casquette; salut, belle journée, aurore de mon bonheur!

Il était seul. Accoudé sur la balustrade, il enivra ses yeux de ce spectacle unique au monde et qui perdra la moitié de sa beauté magique le jour où l'homme foulera ces crêtes encore inviolées. Quels édifices, et même quelles ruines pourront valoir la majestueuse silhouette de l'Oussolié et des rochers qui s'y rattachent, semblables à des bastions gigantesques élevés par la nature afin de défendre son domaine?

Michel était impatient. — Encore faut-il une ville, une bourgade, un village, se disait-il, pour y descendre!

Le nom qu'il attendait retentit enfin dans le porte-voix du capitaine. Michel surpris alla chercher sa valise pendant que le bateau décrivait une courbe rapide et gracieuse pour aborder à un ponton amarré à l'entrée d'une ravine.

On s'arrêta, Michel passa sur le pont mobile et se trouva, à son grand étonnement, tout seul avec un paysan sur l'embarcadère qui tremblait dans le re-

mous. Le bateau à vapeur voguait déjà vers la mer Caspienne.

— C'est ici Bogodar? demanda-t-il au paysan.

— Non, monsieur; c'est ici la station de Bogodar.

— Et où donc est Bogodar?

— A trente-cinq verstes dans les terres, monsieur.

— Vous avez un village ici, sans doute?

— Non, monsieur, il n'y a pas de village.

— Mais où demeures-tu?

— Ici dessous.

Le paysan indiqua une échelle qui descendait à l'intérieur du ponton éclairé par quatre étroites fenêtres. Somme toute, ce ponton n'était pas sans analogie avec les isbas sur pilotis qui bordaient le cours du fleuve.

— Tu es tout seul? demanda Michel, fort surpris et très-embarrassé.

— Non, monsieur, j'ai un camarade. Il est allé chercher du bois. Que désirez-vous? dit le paysan, s'avisant enfin que ce bel officier n'était pas venu uniquement pour causer avec lui.

— Connais-tu une métairie nommé Mariévo, qui doit être située entre ce... —Michel chercha un terme convenable, —cette station et la ville de Bogodar?

— Bogodar n'est pas une ville, monsieur, c'est un grand village, avec une église.

— Une église, vraiment? J'en suis charmé, continua Michel un peu nerveux. Eh bien, connais-tu la métairie nommée Mariévo, qui appartenait au prince Oghérof?

— Certainement, monsieur; même il y a une dame, la princesse, à ce qu'on dit, qui est venue avec des gens de Pétersbourg et qui demeure là depuis quinze jours.

— Très-bien ; est-ce loin ?

— Non, monsieur, quatorze verstes par la route. Mais pourquoi êtes-vous venu par ici ? On ne vient jamais par ici pour aller à Bogodar, on va jusqu'à Ous-solié et on prend des chevaux de poste !

— Mais alors, sécria Michel exaspéré, pourquoi avez-vous une station si on ne s'en sert pas ?

— On s'en sert au printemps et en automne pour les marchandises, mais les voyageurs ne viennent jamais par ici. Vous avez eu une drôle d'idée, monsieur.

— Très-bien, dit Michel, une drôle d'idée en effet de chercher une ville sur la carte et de prendre pour m'y rendre la station la plus rapprochée ! Mais puisque je suis ici, dis-moi maintenant comment aller à Mariévo. As-tu un cheval ?

— Un cheval ? répéta le paysan, pourquoi faire ?

En effet qu'eût-il fait d'un cheval, cet homme qui vivait de poisson pêché de ses mains et de pain noir apporté par le bateau ? Que lui importait la vie active, à ce philosophe, puisqu'il pouvait vivre sans se préoccuper du monde extérieur ?

— Alors on va à pied ?

— Oui, monsieur. Ce n'est pas loin ; si vous voulez, mon petit garçon vous montrera le chemin.

— Tu as des enfants, là-dedans? fit Michel abasourdi.

— Oui, monsieur, et une femme.

— Allons, très-bien, dit le jeune homme, donne-moi ton garçon pour guide.

Il prit allégrement sa valise et partit, accompagné d'un garçonnet de huit ans fort ingambe et absolument muet, autant que Michel put en juger le long de la route.

Cette route n'en était pas une : c'était le lit du torrent à moitié desséché par les ardeurs de l'été. Un épais couvert d'aulnes et de saules déjà touchés par l'automne protégeait un filet d'eau qui coulait dans la partie la plus creuse du ruisseau. Depuis le printemps les roues des télègues avaient battu une sorte de chemin sur les galets du fleuve portés jusque-là par les hautes crues. De temps à autre, une pointe de roc sortie de terre barrait le passage au ruisseau qui cherchait sa voie à droite ou à gauche, pendant que la route suivait la ligne la plus directe, écrasant sans pitié les jeunes pousses.

La montée était rapide. Après deux heures de marche qui lui parurent longues, Michel arriva enfin à une sorte de plateau. Le torrent emmagasinait là dans un petit lac ses ressources printanières; une route battue témoignait qu'on allait quelque part. De tous côtés s'élevaient les collines, les unes brunes et polies, d'autres tapissées de bruyère violette, d'autres entièrement couvertes de jeunes taillis de bouleaux. Un bois de chênes au feuillage richement dé-

coupé s'enfonçait entre deux grands rochers dressés au bord de la route comme les gardiens de quelque jardin des Hespérides.

— A gauche, dit le petit guide, ouvrant la bouche pour la première fois.

— Tu sais donc parler? fit Michel plein d'admiration pour un enfant capable de marcher deux heures sans rien dire. Tiens, voilà un rouble.

Le visage de l'enfant, qui brillait d'orgueil, devint maussade. Il prit le papier avec dédain et le retourna comme s'il avait envie de s'en défaire.

— C'est pour ton père, dit Michel, s'aperçevant qu'il n'était plus à Pétersbourg, et voilà pour toi.

Il remit à l'enfant une grosse pièce de cuivre. Le petit, rougissant de plaisir, regarda sa lourde pièce, la serra fortement dans sa main et prit à toutes jambes le chemin de son ponton.

Michel, un peu étonné de se voir si absolument seul, posa sa valise à terre, s'assit dessus et regarda autour de lui.

C'était ce désert que Marthe avait choisi pour s'y reposer. Elle était certaine de n'y rien trouver qui lui rappelât la société qu'elle cherchait à fuir. Mais de quelle blessure souffrait donc cette âme altière qu'elle voulût cacher si loin sa douleur? Ne peut-on pleurer en paix moins loin des hommes, moins loin du secours, en cas de malheur?

A cette idée, Michel se leva soudain, reprit sa valise et tourna à gauche.

Deux heures encore s'écoulèrent; — le soleil de l'après-midi chauffait fortement la terre; des milliers de sauterelles bondissaient dans l'herbe courte, brune et glissante des collines arides. De temps en temps Michel voyait fuir une bande de chèvres sauvages qui disparaissaient au galop du côté des collines du Volga, sûres de n'y être pas poursuivies. Le jeune homme ne sentait plus la fatigue, chaque pas ne le rapprochait-il pas de Marthe, Marthe malade, peut-être en péril?

Depuis que cette idée lui était venue, c'était une sorte d'obsession. Enfin, doublant le pas, il arriva à une enceinte plantée d'une haie de peupliers. A partir du moment où il avait quitté le ponton, c'était la première fois qu'il voyait la main des hommes. Il franchit une porte à claire voie fermée au loquet et s'avança dans une allée de peupliers, malgré deux ou trois grands chiens évidemment enchaînés depuis peu, car ils faisaient pour se dégager des efforts inouïs, faute d'avoir appris en bas-âge que la chaîne fait partie du pain quotidien pour les chiens comme pour les hommes.

A ce bruit, un domestique parut sur le seuil. Nulle plume ne pourra décrire son étonnement en voyant s'avancer un officier de la garde, une valise à la main.

— La princesse Oghérof? demanda Michel en portant deux doigts à sa casquette.

— Elle est chez elle, monsieur, répondit par ha-

bitude le vieil intendant, puis il ajouta : Permettez-moi de vous demander comment vous êtes venu, monsieur ?

— A pied, répondit le jeune homme.

L'intendant le regarda d'un air de doute.

— Qui ordonnez-vous d'annoncer ?

— Le capitaine Avérief, revenant du Caucase, dit Michel, qui s'aperçut soudain que les surprises peuvent être incommodes quand on a les domestiques en tiers dans les entrevues.

Le vieux serviteur entra dans la maison, puis revint aussitôt.

— La princesse n'est pas là, dit-il ; sans doute elle se promène dans le jardin ou sur la pelouse derrière ; désirez-vous qu'on la prévienne ?

— Non, répondit le jeune homme, je vais aller la rejoindre moi-même ; je voudrais seulement faire un peu de toilette, ajouta-t-il non sans hésitation.

Le domestique l'introduisit dans la maison. Pauvre maison, humble retraite ! deux pièces en tout, une chambre et une salle à manger avec une petite entrée. Une autre cabane contenait la cuisine et deux chambres de domestiques, dont une vacante, la princesse gardant la femme de chambre près d'elle la nuit. Le gardien de la métairie et sa femme, qui faisait la cuisine, habitaient une petite masure à quelques pas de là.

La salle à manger était meublée de quatre chaises de paille et d'une table de bois blanc. Une image

revêtue d'or dans un coin était le seul ornement de cette nudité. La chambre à coucher que Michel aperçut par la porte ouverte était aussi d'une simplicité monacale, mais le nécessaire de voyage en argent de la princesse, ouvert sur une table, y ramenait un souvenir de la vie civilisée.

— Qu'est-elle venue faire ici? se demandait Michel de plus en plus perplexe. Il fut bientôt prêt. Un peu d'eau fraiche lui avait fait oublier sa fatigue. Il se fit donner quelques indications et s'enfonça dans le jardin. Il l'eut bientôt parcouru. Marthe ne s'y trouvait pas. Ouvrant alors une porte récemment pratiquée dans la palissade, il se trouva en pleine nature.

XXXVIII

Un ruisseau fantasque coulait dans la vallée, tombant de roche en roche avec un bruit toujours changeant : ici éclatant comme une fanfare, là mystérieux comme un chuchotement. Une haute falaise à pic montrait le granit sous un revêtement de gazon d'Olympe aux fleurs roses jeté là par le vent sur un peu de poussière. Il n'en faut pas davantage à un rocher pour se faire une parure de fête.

Le terrain uni et sablonneux descendait doucement vers une coupure où le ruisseau faisait une chute de vingt pieds dans un petit bassin. Là s'arrêtait la promenade. Michel rebroussa chemin et remonta le cours du ruisseau. Deux roches resserrées lui faisaient un étroit passage ; quelques pierres plates permettaient de l'accompagner dans sa route sans se mouiller les pieds. Michel prit ce chemin.

A cette époque de l'année le soir n'est pas long à venir. Les rayons du soleil enfilaient l'étroite gorge et passaient par-dessus une jeune sapinière qui grandissait en liberté sur une pelouse de gazon fin et

rare. Les rocs élargis formaient une sorte de cirque ouvert au couchant sur une échappée de vue; à l'autre extrémité le ruisseau tombait de haut en sanglotant. Michel regarda autour de lui... Marthe était là.

Assise à terre, appuyée contre le tronc d'un sapin, elle rêvait. Les deux mains, jointes d'abord, s'étaient dénouées et leur blancheur tranchait sur les longs vêtements de deuil qui étalaient leurs plis autour d'elle.

Son visage était calme, mais les longues veilles douloureuses y avaient marqué leur passage. Ce calme était celui de la tristesse qui se résigne.

En la voyant Michel eut peur. Son cœur, qui bondissait de joie et d'impatience pendant qu'il la cherchait, se glaça soudain. Comment allait-il lui apprendre qu'il était vivant, à cette femme qui le pleurait tous les jours? N'allait-il pas briser le ressort trop tendu de son être, en lui jetant brusquement cette joie au visage?

Hésitant, inquiet, tremblant de joie et de frayeur, il restait immobile, lorsque Marthe tourna lentement la tête de son côté.

Elle le regarda sans le voir d'abord, croyant qu'on venait la chercher pour quelque affaire, et fit un signe de tête; puis, son regard remonta jusqu'au visage; — elle fit un brusque mouvement en avant et s'appuya d'une main sur le sol, l'autre main comprimant les battements de son cœur. Les yeux grands ouverts, elle regardait Michel, effrayée, croyant à une hallu-

cination, se demandant si sa raison lui échappait. Il s'élança vers elle et tomba prosterné dans les plis de sa robe. Sans prononcer un mot, Marthe lui saisit violemment la tête dans les deux mains, le regarda dans les yeux, incrédule d'abord, bouleversée ensuite...

— Vivant! s'écria-t-elle et elle ferma les yeux.

Ce ne fut qu'une minute d'étourdissement. Avant que Michel eût pu la secourir, elle avait recouvré ses sens et le regardait, non plus avec terreur, mais avec une joie mêlée de remords.

— Vivant! répéta-t-elle. Ce n'était donc pas vrai?

— Presque, répondit le jeune homme. Marthe, je vous aime.

— Je suis veuve, répondit-elle ramenée en ce moment à toutes les dures réalités de la vie.

— Vous êtes ma femme! s'écria Michel. Qui donc cette fois pourra nous séparer? Je suis venu vous chercher, vous emporter pour ne plus vous quitter qu'à l'heure de la mort.

— Vivant! répéta Marthe. Ah! que je vous ai pleuré! Et soudain à cette pensée toutes les douleurs de sa vie se réveillèrent et elle fondit en larmes.

— Tout cela est un mauvais rêve, dit Michel en écartant de son visage les mains qui voulaient cacher les intarissables flots de pleurs. Tout cela n'est jamais arrivé; nous voici réunis pour jamais.

Marthe enivrée le regarda longuement; les cils encore baignés de larmes, les paupières encore trem-

blantes, elle laissa ses yeux se perdre dans ceux de l'absent pleuré, perdu deux fois, et soudain retrouvé.

— Je vous aime, répéta Michel en l'attirant à lui, Nous allons donc être heureux !

Marthe s'arracha de ses bras, se leva et tordit ses mains amaigries avec un geste désespéré.

— Non, dit-elle, c'est impossible.

— Impossible ?

— C'est notre amour qui a tué mon mari, dit-elle en continuant à tordre ses doigts par un mouvement nerveux; il y a une mort entre nous. C'est impossible.

Michel sentit tout son jeune sang bouillonner en lui.

— Impossible ! Et moi, je serai donc revenu du Caucase blessé, malade, j'aurai fait deux mille lieues pour vous trouver ; depuis le jour où j'ai su que vous êtes libre, je n'ai pas respiré une gorgée d'air sans penser à vous, je n'ai pas vu le soleil se lever une fois sans me dire : encore un jour de moins, et tout cela pour que vous veniez me dire que c'est impossible, quand nous voilà libres de nous aimer à la face du monde ! Vous m'aimez, je vous aime et c'est impossible ! Essayez de le dire encore une fois, vos lèvres s'y refuseront.

Marthe secoua la tête et parla en regardant au hasard devant elle.

— Voyez-vous, Michel, dit-elle lentement, mon mari est mort au moment où je venais de lui dire que je vous avais aimé, que je vous aimais... J'ai cru d'a-

bord qu'il s'était tué après l'avoir entendu, puis j'ai appris que sa mort était le résultat d'un accident... mais il est des accidents qui n'arrivent que lorsqu'on ne tient pas à la vie. Vous voyez bien qu'il y a un mort entre nous; rien ne pourra faire que ce ne soit pas arrivé.

— Le prince était un honnête homme, répondit Michel, paix à sa cendre, ce n'est pas à moi de le noircir à vos yeux. Mais avez-vous cru qu'il n'eût jamais aimé que vous?

Marthe se rappela cette matinée du lendemain de son mariage au bord du Ladoga, où elle avait senti que rien ne pouvait effacer l'outrage qu'elle avait reçu.

Elle ne répondit pas et continua à regarder dans le vague.

— Et depuis son mariage... continua Michel...

Marthe leva les yeux sur Michel avec reproche. Il hésita une seconde et reprit :

— Si vous étiez morte, vous, morte de chagrin de n'être pas aimée de votre époux comme vous le méritez, croyez-vous que le prince eût fait serment d'un veuvage éternel?

Marthe baissa la tête. Le soleil se couchait, l'ombre et la fraîcheur envahissaient la sapinière; il faisait déjà sombre sous les arbres, à l'abri des rochers. La jeune femme fit quelques pas, et se trouva en face d'une brèche dans la montagne, par où les derniers rayons envoyaient une longue traînée lumineuse sur le gazon bruni.

Sa haute silhouette se détachait toute noire sur le fond d'or en fusion; son profil sévère, aux lignes mélancoliques, pliait sous le poids de sa couronne de cheveux bruns. Marthe revivait sa vie, et ce lieu était l'image éloquente de son avenir; d'un côté la lumière et la chaleur, de l'autre, l'ombre glacée où les vivants deviennent bientôt semblables aux morts dont ils usent les dalles avec leurs genoux. Marthe voyait passer devant elle toute son existence, depuis le jour où elle avait attendu Michel dans son jardin jusqu'à celui où on lui avait rapporté le corps de son mari, jusqu'à l'heure où elle avait appris la mort de Michel, jusqu'à l'heure présente, et son cœur jeune et chaleureux malgré elle se fondait d'extase à la pensée qu'il était là, vivant, aimant, celui qu'elle avait pleuré comme mort... Pourquoi donc dit-elle encore une fois à cet homme qu'elle aimait : Jamais! en secouant la tête avec désespoir?

— Marthe, répondit Michel avec un accent d'époux et de maître, il y a dans votre cœur quelque chose que vous ne me dites pas et que j'ai le droit de savoir.

La jeune femme hésita un instant.

— Soit, dit-elle enfin, vous le saurez. Lorsque j'ai appris votre mort, j'ai fait vœu de me consacrer à Dieu dès que mon père aurait cessé de vivre, en expiation de ma faute; — oui, ma faute! Je ne devais pas aimer un autre homme que mon mari.

— Dites plutôt que vous ne deviez pas épouser un autre homme que celui que vous aimiez : la voilà

votre faute, elle n'est pas envers votre mari, ni envers Dieu! Elle est envers moi, moi dont vous avez brisé la vie et à qui vous refusez réparation!

Le soleil disparut. Marthe restait immobile, drapée dans sa robe aux lignes sculpturales. Michel s'approcha d'elle, et soudain, avant qu'elle eût pu se défendre, il l'enlaça de ses bras.

— Écoute, lui dit-il, Dieu ne veut pas de ton cœur, puisqu'il m'a ramené vivant à tes pieds pour te bénir, pour t'adorer jusqu'à la fin de tes jours. Ta faute a été d'avoir douté de moi. Cette faute, tu l'as expiée, et moi, l'offensé, je te pardonne. Regarde, — il lui montra la première étoile au ciel, — au Caucase, prisonnier, exposé chaque jour à être fusillé, je l'attendais, et lorsqu'elle paraissait, il me semblait que tes yeux me regardaient. Je n'étais plus prisonnier, je n'étais plus malheureux et condamné à vivre seul. Je pensais à toi et je me disais : Marthe a promis de m'aimer jusque par delà la mort. A présent que, sauvé par miracle, je viens réclamer le prix de mes peines, Marthe sera-t-elle infidèle à sa promesse?

Il l'attirait doucement à lui, toujours plus près, ses lèvres se posèrent sur les cheveux de la jeune femme immobile et comme fascinée.

— Avant de rien promettre à Dieu, lui répéta-t-il, tu m'as promis de m'aimer toujours; et moi, je t'aime...

Marthe ne résistait plus.

— Je t'aime, répéta-t-elle, comme en un rêve. Elle passa ses deux bras au cou du jeune homme.

— Est-il possible que nous finissions par être heureux? dit-elle comme endormie.

Michel lui répondit par un baiser.

Paris, 30 avril 1875.

FIN

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

